3 1761 04293 7060

35

ŒUVRES CHOISIES

DE

SÉNECÉ

Ami lecteur, garde-moi l'équité;
Fort peu priant, c'est de quoi je te prie:
Condamner tout seroit malignité,
Tout approuver, pure forfanterie.

SÉNECÉ.

ŒUVRES CHOISIES

DE

SÉNECÉ

NOUVELLE ÉDITION

Publiée par

MM. ÉMILE CHASLES ET P. A. CAP

Précédée d'une Monographie de la famille

BAUDERON DE SENESCEY

PAR

M. ÉMILE CHASLES.

PARIS

Chez P. JANNET, Libraire

MDCCCLV

LF
S475ℓC
641792
7.9.56

NOTICE

SUR LA FAMILLE

BAUDERON DE SÉNECÉ

A sept ou huit lieues de Mâcon, il y a un pays pauvre, aride, qui sépare les riches vignobles du Mâconnois des prairies du Charollois. Le voyageur, qui va de la Saône à la Loire, gravit, en arrivant vers la crête des hauteurs qui séparent les deux bassins, des côtes nues et tristes, d'où le regard n'aperçoit qu'un horizon de montagnes désolées. Sur la montée *des Têtes* sont postées quelques masures qui s'ouvrent au premier bruit de grelots et laissent sortir pieds nus de petits enfants demandant l'aumône. Aujourd'hui, cependant, on reconnoît dans ce pays les premières victoires du travail persévérant des hommes, de beaux villages et de riches habitations; mais ce qu'il étoit autrefois, une vieille inscription espagnole semble l'attester encore : sur la route même on peut la lire gravée dans la pierre d'une porte cintrée : *Huesped y pece a (l)os tres dias huede;* l'hôte est comme le poisson, au bout de trois jours il sent mauvais. Un avis aussi désobligeant ne laisseroit pas soupçonner que dans cette contrée exista, au XVIIe siècle, un foyer de plaisirs et

d'élégance. Le château de Sivignon, habité par M. de La Guiche, étoit un rendez-vous de la noblesse des environs, et l'âme des réunions étoit le poëte Sénecé, qui appeloit cette demeure « le séjour de Cypris. » Celui-ci possédoit près de Mâcon la terre de Condemines, lieu d'exil pour lui, qui autrefois, premier valet de chambre de Marie-Thérèse et poëte de cour, comme Bonaventure Des Periers et Clément Marot, s'étoit vu remercier en 1683, à la mort de la reine; depuis, il venoit chercher des consolations dans la société de M. de La Guiche, qui avoit vu et servi Louis XIV, et que les blessures reçues à l'armée retenoient désormais à Sivignon.

Aujourd'hui, le vieux château n'est plus reconnoissable; il n'en reste qu'une aile. Si, pour le voir, vous vous détournez de la route et vous aventurez dans *la traverse*, vous trouverez au milieu des bois, des étangs, et près d'une belle prairie, une ferme silencieuse que des chemins d'exploitation entourent. Dans les vastes fossés dort une eau couverte d'herbes; et la chapelle, devenue hangar, laisse à peine voir les écussons brisés ou les croix de pierre sur lesquelles montent les foins. Cependant, cette contrée pauvre n'est pas sans intérêt. La route qui conduit de Mâcon à Charolles seroit, avec ses rameaux divers, consacrée par plus d'un souvenir. L'abbaye de Cluny, le château du maréchal d'Uxelles à Cormatin, le pays qu'habita Bussy-Rabutin, les écuries princières que fit bâtir à Chaumont la duchesse d'Angoulême, méritent un regard du voyageur et ont rendu curieuse pour moi cette route qui, à l'heure qu'il est, nous fait passer près de quelques demeures respectables et hospitalières, près de Monceaux et de Saint-Point, les deux retraites de l'auteur des *Méditations*. Sivignon a été, depuis la fin du XVIIe siècle jusqu'au milieu du XVIIIe, un rendez-vous lointain, isolé; la de-

meure la plus voisine étoit à une lieue, celle du marquis Desprez Saulx-Tavannes, qui habitoit le Terreau et avec qui on entretenoit un commerce de livres et de lettres.

Cette société, perdue dans un coin de la France, avoit besoin de distractions de tout genre : Sénecé étoit fait pour animer les réunions, pour y représenter le goût des plaisirs de l'esprit. Il aimoit vivement les arts ; et quant aux lettres, dont il avoit puisé l'amour dans sa famille, après avoir été sa recommandation à la cour, elles devinrent son refuge dans les loisirs de la vie de la province. Il écrivit une foule de pièces gracieuses pour la société qui l'entouroit. Mille objets lui fournirent des textes inépuisables ; les événements contemporains, ses souvenirs de la cour, ses lectures continuelles, lui inspirèrent des compositions nombreuses ; enfin, les difficultés matérielles de sa vie lui dictèrent, sous forme d'odes ou d'épîtres, des placets poétiques. Ainsi produisit-il en abondance des écrits très-divers, dont une partie fut livrée au public ; mais il ne faut point le juger comme un littérateur de profession. Avant tout, Sénecé écrivit en homme de cour, pour un cercle choisi, pour une caste à part. Comme beaucoup de personnages de ce siècle, il ne songeoit pas à l'impression, et les copies multipliées de ses œuvres en formoient les éditions véritables. Ce qui fut publié par des libraires ou des recueils périodiques le fut de la manière la moins concertée, la plus négligente, la plus fugitive. Sénecé ne manqua ni d'éditeurs, ni de biographes ; mais ni les uns ni les autres ne firent pour lui ce qu'il n'avoit pas fait lui-même. Au rédacteur du *Mercure*, qui le prioit un jour d'écrire sa vie, il répondit : « Vous voulez me prendre par mon propre in-
» térêt par la proposition que vous me faites de vous
» donner quelques mémoires de ma vie, qui n'est pas

» si obscure que l'on n'y trouvât sujet de faire un petit » roman; mais j'ai renoncé à cette vanité, et il me » suffit qu'on sache qu'après avoir parcouru le monde » dans ma jeunesse et avoir fait quelque figure à la » cour du duc de Savoie, Charles-Emmanuel II, je me » suis attaché à celle de la princesse d'Angoulême, où » je me suis marié, et qui m'a servi d'échelle pour » monter à celle de Marie-Thérèse, épouse de Louis-» le-Grand; échelle qui s'est rompue sous mes pieds et » où je me suis brisé le col par la mort de cette prin-» cesse, étant demeuré sans charge et sans récompense. » Je me suis enfin retiré dans mon pays natal, où je me » suis consolé du mieux que j'ai pu avec les muses, » qui ne m'ont point abandonné jusqu'à l'âge de quatre-» vingt-treize ans. Pour mon père, vous ne pouvez en » dire trop de bien, quoiqu'il m'ait fort mal traité et » donné ses biens à des filles du deuxième lit; à cela » près, c'étoit un homme illustre par ses mœurs, sa » justice et son éloquence, dont il a donné des preuves » authentiques dans un beau volume de harangues, etc. » Mais c'est assez parler des miens et de moi. »

La vie de Sénecé et ses œuvres m'ont paru dignes de quelque curiosité. Il n'y a pas à annoncer ici une résurrection éclatante, ni à draper l'homme dans un costume de fantaisie; mais je crois qu'il est juste de lui faire sa place dans notre littérature nationale. En ce sens, il importe de le considérer dans le milieu où il vécut; l'histoire de sa famille, la connoissance de la société dont je viens de parler, expliqueront la destinée du poëte lui-même, et l'ensemble donnera peut-être quelques traits de plus à la physionomie du XVIIe siècle. La biographie du père de notre poëte tiendra ici beaucoup de place; qu'on me le pardonne. Par son cadre même cette étude provinciale comporte plus de détails

domestiques que de grandes choses, et comme le disoit la spirituelle Mlle Delaunay, le vrai est comme il peut et n'a de mérite que d'être ce qu'il est.

I

LA FAMILLE BAUDERON DE SENESCEY.

Le poëte Sénecé sortoit d'une famille bourgeoise originaire de Paray-le-Monial, qui s'étoit établie à Mâcon, où on l'avait vue pendant un siècle s'enrichir par le travail et s'élever par des alliances honorables. Elle avait acquis la terre de Senescey-lez-Mâcon, d'où elle tirait son nom nouveau. Ce nom faillit coûter la vie au poëte : on l'accusa de s'en être prévalu pour se faire croire de la grande maison des Beaufremont-Senescey. La famille des Beaufremont-Senescey possédait de longue date des biens considérables sur la rive droite de la Saône, particulièrement deux terres entre Mâcon et Châlon, Senescey-le-Grand et Senescey-lez-Mâcon, pays dont ils avaient pris leur devise : *In virtute et honore Senesce.* Elle joua un rôle sous Louis XIII, pendant la régence d'Anne d'Autriche et sous Louis XIV. Saint-Simon a rappelé les aventures de Mme de Senescey, son exil, son élévation au rang de duchesse (1663), la fortune semblable de sa fille, la comtesse de Fleix, qui fut mère de M. de Foix, duc et pair ; le même écrivain nous a laissé des portraits de ce duc et de sa femme, « la plus jolie bossue que l'on pût voir, » dit-il.

Je ne sais comment la terre de Senescey-lez-Mâcon sortit de cette famille : en 1601, elle passa aux Bauderon, pour qui ce fut un acheminement à la noblesse. Il me semble curieux d'observer, pour l'histoire des deux familles, qu'aux États-Généraux de 1614, le baron de Senescey fut chargé par la noblesse de porter plainte

auprès du roi contre les orateurs du Tiers État, qui avoient osé comparer les trois ordres à trois frères, en réservant toutefois le droit d'aînesse des nobles. Dans les rangs du Tiers État on voyoit figurer, comme délégué mâconnais, Hugues Foillard : or, les descendants de ce magistrat devoient, en s'alliant aux Bauderon, posséder la terre et le nom de Senescey, et paroître à la cour à côté de l'antique famille voisine, dans la personne du poëte qui signa *Sénecé*. La dynastie bourgeoise des Bauderon, qui se fit connoître par des talents divers, d'utiles services et des fondations pieuses, dura deux siècles, environ de 1540 à 1740. Elle dut son progrès, d'abord à l'exercice de la pharmacie et de la médecine, peu distinctes alors, puis à l'acquisition de ces offices de judicature que la noblesse, dans sa fière oisiveté, négligeoit imprudemment [1].

Un mot sur les deux premiers personnages de la famille. BRICE BAUDERON l'ancien, né à Paray-le-Monial en 1539, se fit recevoir médecin à Montpellier et s'établit à Mâcon. Habile praticien, il acquit une grande réputation, des biens considérables, et, quoique les ligueurs l'eussent un jour pris et fortement rançonné sur la route de Cluny, il resta assez riche pour acheter, en 1601, de Claude de Bullion, la terre de Sénecé.

1. Je ne m'attacherai pas à discuter les assertions des biographes ou à signaler leurs méprises; je me contente de m'appuyer sur les papiers de famille.

Le nom de Sénecé revient fréquemment dans les mémoires du XVIIe siècle; plus d'une fois la confusion s'est mise dans les souvenirs de ceux qui en ont parlé. On a eu la fantaisie de chercher si Sénecé n'étoit point le père du Masque de Fer; dans cette amusante hypothèse, on oublioit que ce poëte naquit après le mystérieux personnage. — Le bel hôtel connu à Mâcon sous le nom d'hôtel Sénecé, n'a été bâti qu'au milieu du XVIIIe siècle; il devint la propriété d'un Bernard de Sénecé, qui épousa une petite-fille du poëte et racheta la terre de ce nom. — La demeure véri-

Dévoué à son art, il essaya de réformer ou de régulariser la pratique de la pharmacie, en écrivant une sorte de code, la *Pharmacopée* (1588), ouvrage souvent traduit, souvent réimprimé, et qui demeura longtemps célèbre, s'il en faut croire Leclerc et après lui Papillon, qui racontent l'anecdote suivante : « Le poëte Sénecé, » arrière-petit-fils de Brice, achetant quelques drogues » chez un apothicaire, tira de l'argent parmi lequel » était mêlé un cachet. L'apothicaire en reconnut le » blason et lui demanda s'il étoit de la famille dont il » voyoit les armes. Antoine ayant décliné sa généalo- » gie, l'apothicaire l'embrassa, lui offrit des drogues » gratis, l'invita à manger chez lui et lui fit mille offres » de service, en lui disant qu'il étoit charmé de con- » noître le descendant de l'un des plus habiles succes- » seurs de Galien. » Brice Bauderon avoit, à la mode du temps, arrangé dans son nom une anagramme en manière de devise ; dans *Bricius Bauderius* il trouvait *Brevius id curabis.*

Son fils, GRATIEN BAUDERON, parcourut avec succès la même carrière, donna divers ouvrages sur l'anatomie et les maladies épidémiques, et réédita la *Pharmacopée* paternelle avec des commentaires qu'on trouva très-obscurs. Quoiqu'il soit mort jeune, à trente-deux ans

table de Brice Bauderon, père du poëte, étoit située rue de la Barre et devint la propriété de M. Desvignes de Davayé, maire perpétuel de Mâcon, gendre de Brice Bauderon. — Il se trouve, dans une chronique donnée comme italienne par Beyle (Stendhal), un chevalier de Sénecé, fils naturel du régent, qui meurt à Rome dans une intrigue amoureuse. Impossible de s'arrêter à ces détails : je citerai seulement l'erreur d'un libraire, à qui on demandoit les œuvres de Sénecé. Après avoir fouillé ses rayons, il découvrit un vieux volume qu'il apporta en disant : « Je n'ai que les opéras. » Sénecé précisément en a écrit plusieurs qui sont inédits. Le bibliophile fut ravi, mais son illusion se dissipa vite, quand il lut : *Opera Senecæ*. C'étoit un vrai Sénèque.

(1615), d'une pleurésie qu'il prit à la chasse, il accrut cependant les biens de sa famille en épousant Suzanne Gratier, qui lui apporta le domaine de Condemines. Désormais, chez les Bauderon, le fils aîné prit le nom de Sénecé, le cadet celui de Condemines. Les deux terres furent réunies par la mort d'un frère entre les mains de BRICE BAUDERON DE SENESCEY, qui consomma l'élévation de sa famille.

Il vécut de 1613 à 1698. Ce fut un de ces magistrats du XVIIe siècle qui portaient une égale ferveur dans les fonctions du juge et dans les études du lettré, qui avoient beaucoup d'âme et tenoient à montrer autant d'esprit, gens actifs et dévoués sur lesquels comptoit la couronne contre l'indiscipline de la noblesse. Il épousa Françoise Grillet, fille et petite-fille de présidents; succéda, en 1645, à son beau-père dans la charge de lieutenant-général au bailliage de Mâcon, et cinq ans plus tard reçut, comme une récompense méritée, le titre de conseiller du roi. Son rôle fut des plus considérables dans sa province, particulièrement dans la ville de Mâcon, qu'il retint, pendant la minorité de Louis XIV, dans le parti du roi, résistant aux tentatives de révolte dans un pays où les factieux étoient armés de toutes parts. Cinquante ans durant, son ardeur ne se démentit pas, ni son éloquence : car il étoit l'orateur et le représentant officiel du pays. A lui revenoit le soin de complimenter les grands personnages qui passoient à Mâcon, comme le duc de Lesdiguières et Condé allant en Espagne, comme le maréchal de Plessis Praslin, l'évêque de Mâcon, Jean de Lingendes, le duc d'Epernon et M. Bouchu, intendant de Bourgogne et de Bresse, qui, dans ses tournées, s'arrêtoit souvent à Mâcon de peur des fièvres bressannes.

A Dijon, en 1649 et 1650, Brice Bauderon représenta

le Mâconnois auprès du roi, de la reine et de Mazarin; à Clermont (2 nov. 1665), aux Grands Jours, il fut publiquement félicité de sa conduite par l'avocat-général Talon. Enfin, c'étoit encore le lieutenant-général qui, chaque année, prononçoit la harangue solennelle à l'assemblée du guet. Cette assemblée militaire, à laquelle tous les habitants de la ville devoient assister en armes, se tenoit sur la rive gauche de la Saône, en face de Mâcon, et avoit été instituée dans l'origine pour conserver « les droits de Sa Majesté, maintenir les limites » du royaume et la possession de la rivière de Saône, dont » le canal appartenoit entièrement au Roy, bien qu'il fît » la séparation du Mâconnois d'avec la Bresse. » Après la réunion de la Bresse à la France, cette cérémonie ne fut point supprimée : tous les cinq ou six ans, on voyoit, le dimanche avant la Saint-Laurent, le lieutenant-général monter à cheval, en robe; devant lui marchoient soixante mousquetaires, le prévôt des maréchaux avec ses archers, les huissiers du bailliage, le recteur de l'Hôtel-Dieu, le greffier en chef de la prévôté, ceux-ci en robe, le bonnet carré sur la tête; derrière lui venoient MM. les gens du roi et les échevins sur des chevaux couverts de housses de velours noir. On traversoit la rivière; l'avocat du roi haranguoit les troupes; puis le lieutenant-général prononçoit un discours d'apparat. La lecture des ordonnances, qui se faisoit à la fin, étoit l'acte essentiel de cette solennité, destinée à « maintenir l'ordre et la police par cette publication; faire la revue des habitants, entretenir la discipline militaire, visiter les portes et les murs de la ville, et reconnoître s'ils sont en bon état. » Je renvoie aux *Harangues* de maître Brice Bauderon pour les détails; on y trouvera aussi d'autres témoignages de la vie publique de ce magistrat, qui fut mêlé à toutes les affaires importantes de sa

province et à la plupart des mesures administratives du règne de Louis XIV. A ce propos, on pourroit rappeler que dans les pays d'États, les hommes dévoués au roi tinrent une conduite peu honorable, s'efforçant, pour obtenir les gratifications, d'étouffer les franchises provinciales et de grossir les impôts; notre magistrat paroîtroit donc suspect en raison même de son savoir-faire. Mais d'abord, sa carrière ne le conduisit pas jusqu'aux moments les plus critiques de ce long règne; ensuite, son zèle pour la couronne se manifesta plutôt pendant la Fronde contre la noblesse (qui seule fit cette révolution) que vis-à-vis du Tiers État, auquel il appartenoit. Ceux qui payoient l'impôt trouvèrent en lui un défenseur éloquent. Si un historien, si un économiste ouvroit par hasard les lettres de Bauderon, il remarqueroit certainement celle qu'il écrivit à l'intendant Bouchu sur la misère des vignerons. Les vins étoient toute la richesse du pays; cette source de prospérité tarissoit de deux côtés à la fois, par l'impôt toujours croissant et par l'impossibilité de l'exportation. Brice Bauderon expose avec force la situation du cultivateur qui, après avoir mis tout son travail et toutes ses ressources dans la production des vins, ne peut porter sa récolte à Bourg, où l'exclusion du vin de Mâcon est expresse, ni à Lyon, où on le frappe d'un droit d'entrée quadruple, ni en Lorraine, depuis que cette province est française, ni à Paris, où l'on ne parvient qu'à travers une ligne formidable de péages, où l'on n'entre qu'à des conditions exorbitantes. La richesse du pays en devient le fléau. « Jugez, dit le magistrat, » jugez, Monseigneur, de ce qu'il peut faire pour subvenir à l'entretien de sa misérable famille. Ajoutez » à cela les violences, les concussions et les faussetés » qui se font par les commis à la levée de ces droits,

» vous ne douterez point que le Mâconnais ne soit par » là le pays le plus à plaindre de tout le royaume. Il est » certainement impossible qu'il puisse soutenir plus » longtemps cette charge, sans en être totalement ac- » cablé. Les laboureurs ont vendu la meilleure partie » de leurs fonds pour subsister depuis cet établisse- » ment; et une seule année de disette de blé fera mourir » de faim la plus grande partie de ceux qui habitent » la campagne. Que l'on permette donc aux Mâconnois » de se rédimer de ce tribut : il est si accablant que, » par les frais des commis et leurs vexations, il en » coûte à ce pays quatre fois plus qu'il n'en entre dans » les coffres de l'épargne. »

Cette lettre, datée du 1er octobre 1673, est comme perdue dans un recueil où l'on n'iroit point la chercher, au milieu des *Harangues* de maître Brice Bauderon, chef-d'œuvre d'affectation et de pompe déclamatoire. En effet, le côté défavorable de la vie de l'actif magistrat, c'est sa prétention littéraire : il avoit étudié les belles-lettres, l'éloquence, l'antiquité, avec un amour infini, un talent médiocre et un goût détestable. La plus ardente imitation des défauts de Balzac et de ceux de Voiture fut ce qui l'égara dans la composition des épîtres, des compliments, des devises, des discours qu'il a laissés; œuvres solennellement puériles, où le sérieux des affaires publiques est déguisé le plus possible sous une profusion d'antithèses maniées avec dextérité, de comparaisons développées à perte de vue, de lieux communs, d'allégories, de subtilités et de périodes les plus sonores qu'il se puisse imaginer. Je ne parle pas des textes pris des anciens ou des saintes Ecritures; le magistrat en avoit à foison dans un promptuaire d'une vingtaine de volumes où il classoit par ordre alphabétique les innombrables extraits de ses lectures. Au hasard, je prends

un exemple du style et du genre d'esprit maladroitement ingénieux de Brice Bauderon. Voulant parler de la Saône et de Mâcon, « cette rivière, dit-il, désigne par l'égalité de ses eaux le bon naturel des peuples qui habitent ses rivages. » Voulez-vous voir le triomphe de l'affectation, lisez le discours où la justice est comparée à la musique : « Après que le demandeur a fait reten-
» tir dans la dureté du bécarre la sévérité de ses ac-
» cusations et l'amplification de ses demandes, le défen-
» deur diminue ses prétentions par les adoucissements
» du bémol et met en usage toute la délicatesse des dièses
» et des feintes. » Ce n'est pas tout; l'orateur ajoute en note que les six anciens officiers du bailliage étoient dans le parfait accord du diapason, et sont à présent, par la création et établissement du présidial, dans l'harmonie du bis diapason. Où ne conduit pas l'amour du beau langage? Quand le magistrat donnoit satisfaction à cette passion trop féconde, il rivalisoit avec les précieuses. « Vous m'avez donné toute la terre! » écrivoit-il à l'abbé de Tournus, qui lui avoit envoyé une mappemonde. A une dame qui marquoit une grande estime pour le talent d'Antoine Bauderon, fils de Brice : « Sans
» doute, Madame, que vous avez une de ces âmes nobles
» et excellentes qu'un ancien philosophe appelle des
» âmes soufrées, qui s'allument à la moindre rencontre
» ou de science ou de vertu, pour en faire les principes
» d'une amitié qui produit ainsi de grands embrase-
» ments par la riche matière qu'elles lui fournissent. »
On ne pouvoit lui faire plus de plaisir qu'en lui demandant une *lettre;* l'évêque, le consultant un jour sur quelques statuettes trouvées à Prusilly par des paysans, Brice Bauderon écrivit toute une épître dans laquelle il raconte fort agréablement la pieuse erreur de ces paysans, qui avoient fait de ces idoles des re-

liques chrétiennes, prenant un bélier ancien pour l'agneau de saint Jean, une Cérès allaitant pour la vierge Marie, un Triptolème pour saint Bruno et même une Vénus, une Vénus qui tenoit la main devant son sein, pour sainte Agathe « qui fut tourmentée en sa mam- » melle. » Cette naïveté qu'ils portoient dans leur croyance, et dont le magistrat s'amuse, il la portoit lui-même à son insu dans le culte du bel esprit. Il va sans dire qu'il paya tribut à la littérature des devises; aucun genre de raffinement ingénieux ne pouvoit mieux s'accommoder à la nature de son esprit et à l'érudition de ses souvenirs. Il en imprima en l'honneur de Colbert, du chancelier Boucherat, de Louis XIV (1680-1690). Et quel travail! quelle subtilité infatigable! quelles doctes références mythologiques! Nous serions aujourd'hui fort embarrassés de faire le panégyrique de la *Guyvre* mystérieuse, espèce de serpent qui composoit les armes de Colbert. Le magistrat songeoit au serpent d'Esculape et au serpent d'airain de Moïse; le caducée de Mercure, la garde de la Toison d'or ou des pommes du jardin des Hespérides, n'offroient-ils pas aussi des allégories saisissantes? Il est vrai que les serpents ont une histoire souvent scandaleuse; ils forment les cheveux de la tête de Méduse, ils étouffent Laocoon, ils séduisent la première femme; mais en tournant ces traditions d'une certaine manière, un homme adroit s'en tire toujours. Brice Bauderon n'éprouvoit aucune peine à inventer des devises; il en remplit un livre où Louis XIV est exalté sous le nom de l'*Apollon françois*. « Je fais, » dit-il, le parallèle de Sa Majesté, de son épouse ines- » timable, de son admirable dauphin, des officiers de » sa couronne et de tout le reste de sa cour et de son » peuple, avec le soleil et la lune, avec les douze signes » et le nombre presque infini de la milice céleste :

» comparaison hardie autant que juste, et qui marque » le zèle respectueux aussi bien que la haute estime » que j'ai pour mon souverain. » Il existe un autre ouvrage qui a échappé à tous les éditeurs de catalogues, fort court, il est vrai, et très-rare; c'est une série de devises en l'honneur de Jacques II, composée au moment où Louis XIV accueillit avec une généreuse imprudence les Stuarts expatriés. Le magistrat ne manque pas de fulminer contre les hérétiques, contre les « pseudo-patriarches, » contre la brutalité de certains milords, et d'injurier surtout le prince d'Orange, le sanglier furieux, l'usurpateur insolent, qui sera renversé bientôt; cela est démontré par l'exemple du colosse de Rhodes et le texte de Pline l'ancien. Je ne me serois pas arrêté aux devises et aux autres œuvres de Brice Bauderon, si l'on n'y trouvoit pas l'expression des sentiments qui étoient alors ceux de la magistrature et de la bourgeoisie françoises; l'intolérance religieuse et politique, le dévouement à Louis XIV, et (c'est le beau côté) l'admiration intelligente du génie, du courage, des bienfaits de Colbert. Le fils de Brice, le poëte Sénecé, qui s'étoit chargé de composer pour les emblèmes de mauvais vers françois et d'assez fades explications, sentit bien par où on pouvoit attaquer ces belles inventions et par où il falloit les défendre. « De quelque » manière, dit-il, que la chose soit reçue, on doit tou- » jours avoir de l'indulgence pour l'un et pour l'autre » et louer le dessein qu'ils ont eu de publier la gloire » d'un homme dont les soins élèvent si haut celle de » la France et en faveur duquel tous les ornements de » l'invention et de l'art sont foibles pour faire conce- » voir la véritable et solide réputation qu'il s'est ac- » quise par ses services et son mérite. » Il seroit surprenant que Brice Bauderon n'eût pas aussi composé

des *portraits*, comme firent tous les beaux esprits de son temps. Je suis persuadé qu'il est l'auteur d'un petit recueil manuscrit qui contient les portraits des *précieux et précieuses de Molusium* (*Mâcon*). J'en parlerai ailleurs; aussi bien ne puis-je m'attarder plus longtemps et énumérer tous les travaux de cet homme infatigable, qui déploya tant d'activité dans le double exercice de sa charge importante et de son travail de bel esprit. A tout prendre, c'est une âme ardente qui s'attache avec un zèle extrême à tout ce qui lui semble digne d'un esprit cultivé. D'ailleurs, une double séduction l'entraîne, celle de son siècle, qui veut orner toutes choses, celle de sa famille, qui s'associe avec enthousiasme à ses études et le pousse vivement à se faire imprimer.

Ne craignez pas le grand jour
Ni de Paris, ni de Rome;
Vous passerez pour habile homme
Soit en province, soit en cour.

Ce quatrain, de dame Claudine Quiny, deuxième femme de Brice Bauderon, ne manquoit pas de vérité. De toutes parts, en ce temps d'extrême politesse, on adressoit des félicitations au lieutenant-général, qui se plaignoit de perdre souvent ses lettres « à cause du désir » que tout le monde avoit de les lire. » Il se comparoit à ces conviés à un festin solennel qu'un empereur fit étouffer sous une profusion de fleurs. De Paris même on l'encourageoit, et M. Charpy lui écrivoit (octobre 1642) : « Je donnai hier à diner à MM. de Vaugelas, » Faret, l'Etoile, Chapelain et Voiture, et à M. l'abbé » d'Aubignac, qui composent entre eux la plus éminente » troupe des esprits de Paris ; je leur fis servir au des- » sert un plat de vos lettres, et ils m'assurèrent que si

» je leur faisois espérer de semblables viandes, ils » viendroient souvent à mon ordinaire. » Comment auroit-il résisté à l'enivrement?... — En définitive, sa vie est une vie honnête, et dans la demeure du magistrat on respectoit tout ce qui est noble; on recherchoit tout ce qui charme l'esprit ou l'élève; on travailloit beaucoup, on employoit les loisirs domestiques en agréables lectures, et l'on aimoit l'amitié. « Notre premier soin, » écrivoit le magistrat dans une lettre latine à son an- » cien précepteur, c'est la piété; le second, la jus- » tice; nous nous inquiétons légèrement de la gloire, » moins encore de la fortune. Toutes deux, néanmoins, » nous servent à souhait: non-seulement elles remplis- » sent nos vœux, mais elles les dépassent. Nous avons » beaucoup d'amis, peu d'envieux, aucun ennemi; ce » que nous ambitionnons de la vertu et de la science, » ce n'est pas le prestige, mais le solide mérite. » Sa conscience étoit satisfaite quand il songeoit à la carrière qu'il avoit parcourue. En effet, il laissa en mourant (1698) non-seulement des possessions fort agrandies, mais aussi une réputation d'intégrité et de lumières. Il se flattoit d'avoir donné au nom de sa famille toute la gloire désirable en ce monde; dès le milieu de sa vie, en 1649, il fit graver sur le marbre du tombeau des Bauderon, dans l'église des R. P. Cordeliers de Mâcon, à la droite du maître-autel, une épitaphe très-longue contenant les noms et l'éloge de chacun des siens. Ce monument élevé, il avoit attendu paisiblement qu'on écrivît au coin du marbre « ces mots tant » seulement: *Qui posuit, hic positus est.* » Mais l'avenir devoit tromper l'espoir du magistrat : la Saône débordée a fait irruption dans cette tombe de famille : les Bauderon virent s'éteindre peu à peu leur nom et se disperser leur fortune. Dès le troisième degré, on comp-

toit dans leur maison six filles pour un garçon ; et le fils unique de Brice n'avoit point l'attentive patience qui fonde ou maintient la prospérité d'une famille : c'étoit un poëte et un homme de cour.

II

LE POÈTE SÉNECÉ.

ANTOINE BAUDERON DE SÉNECE naquit à Mâcon le 27 octobre 1643, de Brice Bauderon et de Françoise Grillet. Il a rendu hommage à sa ville natale d'une manière, il est vrai, fort inattendue, dans une page de sa dissertation sur l'épigramme, où il fait la revue des écrivains qui ont composé en ce genre et nomme la patrie de chacun :

« Ne vous étonnez pas, lecteur, si je vous ai cité la patrie de tous ces auteurs différents ; ce n'est point pour faire parade d'une vaine érudition, mais pour avoir occasion de vous instruire de la mienne et de vous apprendre que je suis de Mâcon [1], très-ancienne ville, connue dès le temps de César ; ville toujours fidèle à l'ancienne religion, toujours dévouée au service de ses rois, toujours obéissante à leurs ordres, où le sang est aussi doux qu'il est beau, où les dames ont de la politesse et les hommes de la valeur, et qui a fourni à l'État, pendant le glorieux règne de Louis-le-Grand, un aussi grand nombre de braves officiers qu'aucune autre du royaume de pareille grandeur. Ce n'est pas une nouveauté parmi les auteurs de se faire honneur de leur patrie, non plus que de la vouloir honorer ; et, pour me servir de l'ancien proverbe, ils ont

1. La mère des beaux esprits et des bons vins de Mâcon.
(*Note de Senecé.*)

eu tous à cœur d'orner la Sparte qui leur étoit tombée en partage. Il n'est aucun poëte parmi les anciens qui n'ait fait en quelque endroit de ses écrits une honorable mention du lieu où il avoit reçu la lumière, et Martial, dans une seule épigramme, a recueilli la patrie de quatorze grands hommes pour avoir occasion de dire qu'il étoit de Bilbilis. Je souhaite avec passion que mon ouvrage dure assez et mérite assez l'estime publique pour perpétuer le nom de mon pays avec le mien; fasse le ciel que, comme je tiens à honneur d'être né Mâconnois, Mâcon n'ait point à rougir de m'avoir donné la naissance. »

Sénecé parle aussi en quelques endroits de sa mère, qu'il regrettoit vivement, sans l'avoir presque connue : elle mourut près d'un an après lui avoir donné la naissance. Cette perte fut un premier malheur; elle livra la jeunesse du poëte à des influences plus magistrales, plus littéraires que maternelles. De son père il apprit le dévouement sans borne à Louis XIV et hérita malheureusement certaines habitudes d'esprit, un goût pour les allégories et les devises, qui semble avoir agi sur son tempérament intellectuel. De bonne heure, on l'habitua à l'apparat du style et à ce qu'on appeloit ambitieusement le talent oratoire. A l'âge de neuf ans, on le mit en évidence; il harangua Jean de Lingendes, qui venoit prendre possession de l'évêché de Mâcon. On fit prédire à cet enfant, « par l'ardeur d'un esprit prophétique, » le triomphe de la foi, la défaite de l'hérésie, la gloire de l'église. Élève des jésuites, à Mâcon d'abord, puis à Paris, au collége de Clermont, Sénecé fit prématurément ses premières armes littéraires, et mit au service de son père sa plume inexpérimentée, traduisant ses vers latins, commentant ses devises et lui adressant de Paris des éloges d'écolier, des vers enthousiastes, mêlés d'hyperboles et d'hiatus :

La France, en orateurs si riche et si féconde,
N'en a point vu chez soi, n'en a point vu au monde,
Qui puisse justement vous disputer ce nom !

Brice Bauderon répondoit à son fils qu'un jour lui aussi seroit un grand orateur; il caressoit l'espérance de lui transmettre sa magistrature provinciale. Mais cette perspective ne sourioit pas au poëte; il voulut bien soutenir sa thèse de philosophie et se faire recevoir avocat; quant au reste, il hésita, et l'hésitation dura si longtemps que ses cheveux grisonnèrent avant qu'il pût se décider. Un jour, cependant, son père se crut assuré d'avoir triomphé de cette répugnance, et d'avance il écrivit une harangue solennelle dans laquelle il annonçoit avec fierté à ses compatriotes que son successeur étoit son fils (1683). C'étoit une fausse joie; Sénecé, qui avoit alors quarante ans, renonça encore à cette succession. En vain sa condescendance filiale et son intérêt lui disoient-ils de se faire violence; quand il essayoit de s'apprivoiser à l'étude du droit romain, les distractions poétiques venoient tout gâter; des souvenirs frivoles et charmants l'assiégeoient, et il confessoit qu'il n'étoit pas né pour juger les hommes. Je croyois, écrivoit-il à une personne de ses amies :

Je croyois voir la fin de mes jeunes erreurs,
Et que les soins galants le céderoient à d'autres;
Je croyois méditer les lois des empereurs,
Et l'amour me contraint à méditer les vôtres.

Plus tard, il se sut mauvais gré de ces entraînements; quand la vie commença à s'écouler, quand il fallut soutenir sa famille, le poëte voulut se raviser : il n'étoit plus temps. Je ne peux plus, disoit-il avec amertume, briguer une charge; je ne peux pas, candidat hors d'âge,

Au mépris du Palais livrer mes cheveux gris.

Les aveux et les regrets, à cet égard, lui échappent à chaque instant avec une sorte de naïveté douloureuse. Dans une biographie manuscrite de l'Arioste, je lis ces mots : « Son père, le destinant à des emplois plus sé-
» rieux, le contraignit d'étudier aux lois; les gens de
» qualité, en ce temps là, ne méprisoient pas de s'y
» appliquer, comme ils ont fait depuis, laissant par
» cette négligence échapper à leur ordre une moitié tout
» entière de l'autorité que les hommes peuvent avoir
» les uns sur les autres, et peut-être la plus belle, puis-
» que l'occasion de faire éclater des actions de valeur
» n'est pas si fréquente que celle de rendre des actions
» de justice. Cependant, cette occupation n'étoit point
» du goût d'Arioste, » ni de Sénecé, apparemment, qui n'imagina pas d'autre moyen de satisfaire ses goûts de vie élégante que d'habiter Paris, et mieux encore Versailles; la cour devint son rêve et en quelque manière sa vocation. Il s'y prépara du mieux qu'il put en prenant toutes les habitudes qui faisoient un homme à la mode. On le vit manier l'épée et la plume avec une adresse précoce qui, au lieu de le conduire à Versailles, le força bientôt à sortir de France. Voici d'abord une lettre de sa façon, dans le genre de ce qu'on appeloit alors billets galants. Une dame à laquelle il s'intéressoit et qui étoit malade, lui écrivant un jour qu'elle se portoit mieux, crut pouvoir lui glisser quelques reproches de son peu d'amitié. Sénecé n'eut garde de laisser perdre une si belle occasion d'assurer qu'il savait aimer.

» Vous n'avez rien à m'opposer là-dessus que mon âge, et vous croyez qu'une amitié ferme et solide ne sauroit s'accommoder avec un âge peu avancé; mais vous me pardonnerez, s'il vous plait, Madame, si je vous dis que je suis d'un avis tout contraire au vôtre,

et que je crois que l'on ne sauroit bien aimer si l'on ne commence fort jeune.

Il faut aimer dans le plus beau printemps
Et profiter des douceurs de cet âge;
Souvent le cœur s'endurcit par le temps,
On devient fou quand on croit être sage.
Dame Raison se met alors aux champs,
Gâte le cœur et rend l'esprit sauvage;
Si bien que, sans raisonner plus longtemps,
Je conclurai fort à mon avantage
Qu'il faut aimer dans le plus beau printemps
Et profiter des douceurs de cet âge.
. . . . . .

» Dans la première jeunesse, l'on suit sans balancer les mouvements de son cœur...

C'est alors qu'une noble flamme
Le transforme en l'objet duquel il est charmé,
Et qu'il ne conçoit point de bonheur pour une âme
Que le charmant plaisir d'aimer et d'être aimé.

» Voilà ce qu'on en peut dire, en général; mais venons à présent au particulier, et voyons si vous avez sujet de me reprocher que je manque d'amitié. Vous pûtes voir hier sur mon visage si votre mal me touchoit, et je crois qu'à vous voir on auroit eu de la peine à juger qui de vous ou de moi étoit le plus malade... Je vous laisse à penser si vous êtes en humeur de me rendre justice; comment j'ai passé la nuit, avec quels chagrins et quelles inquiétudes et combien de fois je me suis réveillé avec la pensée que peut-être souffriez-vous dans ce même moment... Je vous jure qu'à peine aurois-je eu la force de me lever, tant j'avois été tourmenté par de semblables inquiétudes, si l'on ne m'avoit apporté votre billet, qui m'a rendu ma joie et ma vigueur tout entière, en m'apprenant que vous vous portiez

mieux. Il est vrai que ma joie n'a pas été longue, et que j'en suis bientôt revenu, quand j'ai appris que vous me soupçonniez de manquer d'amitié. En vérité, Madame, vous êtes la personne du monde la plus injuste, et s'il m'étoit permis de m'emporter contre vous, je pense que je le ferois avec plaisir. N'est-ce pas me faire le plus grand tort du monde que de me vouloir ôter la seule chose qui peut me rendre recommandable? Car enfin, Madame,

Pour de l'esprit, le ciel m'en a fort peu donné;
Je sais le peu que je suis né,
Je suis mal avec la fortune,
Le mérite que j'ai n'est que chose commune;
Mais, pour les sentiments du cœur,
Pour ma tendresse et mon ardeur,
Je le dispute à tout le monde,
Et vous ne pouvez pas me ravir justement
La gloire sans seconde
De savoir aimer tendrement.

» Je ne crois pas que je puisse rien apprendre de vous sur ce chapitre, et je suis persuadé que je pourrois en faire leçon à toute la terre. Mais ce que je pourrois bien apprendre de vous, c'est à bien écrire; car, sans complaisance, l'on ne peut pas le faire plus juste.

» ..... Je ne m'étendrai point là-dessus, parce que je sais que vous n'aimez pas les louanges, et je finirai après vous avoir prié de ne point faire voir ce billet à madame Catos, parce que, comme elle est d'une humeur fort jalouse, je crains que cette passion ne lui fascine les yeux et ne lui fasse croire que j'ai pour vous des sentiments trop particuliers.»

Sénecé eut une affaire qui fit grand éclat dans sa province. Si ce qu'on a rapporté est vrai, il figura dans un duel de quatre contre quatre; quelqu'un resta sur le

carreau, et notre poëte, passant la Saône, s'enfuit en Savoie. Ici je perds sa trace, et je ne la retrouve que de distance en distance; tout ce que je puis assurer, c'est qu'il se fixa à la cour de Turin, que le duc de Savoie, Charles-Emmanuel II, l'accueillit avec distinction, lui donna de l'emploi, et se chargea même de commencer sa fortune en le mariant, comme en témoigne la lettre suivante, adressée par lui à Brice Bauderon : » Monsieur de Sénecé, suivant la proposition qui vous » aura été faite de ma part pour le mariage de monsieur » votre fils avec Mlle de Bernex, il a désiré de s'en aller » lui-même vous supplier de votre approbation, afin » que ce traité s'achève. Je ne doute pas que vous ne » la lui accordiez volontiers, eu égard à l'avantage du » parti, dont madame la marquise d'Urfé et M. le mar- » quis d'Entragues vous auront déjà pleinement infor- » mé. Néanmoins, pour vous y convier d'autant plus, » j'ai bien voulu l'accompagner de cette lettre, qui vous » témoignera l'estime et la bonne volonté que j'ai pour » lui et les avantages qu'il en doit espérer, étant comme » je suis,

» Monsieur de Sénecé,

» Votre meilleur ami,

» EMMANUEL. »

De Turin, le 13 octobre 1667.

De sa main, le duc avoit ajouté : « Je vous avoue » que ceci convient pour votre fils, et que je veux bien » croire que vous ne voudrez pas perdre l'occasion des » avantages qu'il peut recevoir par le moyen de cette » affaire. »

Brice Bauderon, dans cette circonstance, se conduisit avec une franchise des plus honorables et des plus sensées : tout en remerciant le prince, il lui déclara

que la vie des cours lui paroissoit devoir être fatale à son fils. « J'aurois sujet d'appréhender que ce qui semble le devoir élever ne l'accable, et que la médiocrité (pour ne pas dire la bassesse) de sa fortune ne soit pas suffisante pour supporter le poids et l'éclat de la condition où V. A. R. le veut établir. » Ce pauvre père s'excusoit de ne pouvoir faire davantage pour Antoine, alléguant le nombre des enfants et ses charges domestiques. De guerre lasse, cependant, il accorda son consentement (novembre 1667). Mais alors le poëte vit s'écrouler son bel édifice d'avenir, et dans la catastrophe il faillit perdre la vie. Il paroîtroit que, par une malheureuse méprise, les frères de Mlle de Bernex, en se prêtant au mariage de leur sœur avec M. de Sénecé, le croyoient de la grande famille des Beaufremont-Senescey, et par conséquent héritier des grands biens de la maison de Foix. Dès que le jeune gentilhomme s'en aperçut, il se hâta de détromper Mlle de Bernex; celle-ci, ne voulant pas demeurer en reste de générosité, exigea qu'il gardât le silence et laissât le mariage s'accomplir. Malheureusement, les frères, apprenant toute la vérité et se voyant tirés de leur erreur et de leurs espérances, résolurent de se venger. La jeune fille l'informa qu'on voulait lui faire un mauvais parti, et le força de prendre la fuite. Une embuscade attendoit le poëte sur la route; il échappa à ce danger, sortit de Savoie et passa en Espagne. — De son séjour en Espagne, je ne sais rien, sinon qu'il se familiarisa avec la langue et la littérature de ce pays et observa de près les mœurs d'un peuple qu'il faut visiter chez lui, s'il est vrai, comme le dit Sénecé, que les Espagnols ne voyagent pas, par fierté. Bientôt il reçut avis que son affaire étoit apaisée et qu'il pouvoit paraître à découvert à Mâcon (1669). Il revint donc rapportant de ses excursions quel-

que expérience, la connoissance de cette cour de Savoie, qui devoit si fort occuper les généraux et les ambassadeurs de Louis XIV, et un désir, plus que jamais irrésistible, de trouver de l'emploi à Versailles. En province, dans sa patrie, il se trouva toujours dépaysé. Son père écrivoit, en 1666, à une dame de R. (de Rus?) : « Depuis que vous lui eûtes fait le portrait de la cour, il a toujours eu une passion si violente de voir les merveilles dont vous lui avez inspiré le désir, qu'il n'a mené qu'une vie languissante dans la province. » A son tour, Sénecé lui écrivoit, quand elle partit : « Allez charmer Paris ! Moi, je suis confiné ici par mon malheureux destin. » En 1669, à son retour d'Espagne, Sénecé touchoit au moment de quitter Mâcon; cette année même il épousa Henriette Burnot de Blenzy, fille de l'intendant de la duchesse d'Angoulême. Ce mariage attacha Sénecé à la duchesse elle-même, c'est-à-dire à l'une des premières familles du pays, à celle qui pouvoit l'introduire à la cour. La duchesse d'Angoulême, fille du célèbre Philibert de La Guiche, dont le nom a été consacré par l'histoire, tenoit par sa naissance et son mariage à tout ce qu'il y avoit de plus considérable[1]. Le poëte ne pouvoit donc rencontrer de meilleure protectrice; ajoutons de plus généreuse, car il trouva auprès

1. On s'est souvent trompé en parlant de la duchesse d'Angoulême. Henriette de La Guiche (1600-1682) avoit épousé en premières noces Jacques de Matignon, comte de Thorigny, que tua en duel Montmorency-Bouteville; en secondes noces (1629), Louis de Valois, duc d'Angoulême, petit-fils de Charles IX. La duchesse eut pour sœur la maréchale de Schomberg, pour fille la duchesse de Joyeuse, pour petit-fils le dernier duc de Guise, pour nièce une Rohan-Guémené. — Une autre branche des La Guiche, celle des Laguiche-Sivignon, que Sénecé retrouva plus tard, tenoit à Bucy-Rabutin, et s'allia aux Langeac, c'est-à-dire à la famille de Coligny.

d'elle un grand appui et une bienveillance extrême. La duchesse fut la marraine du premier enfant de Sénecé; elle logea dans son hôtel la famille de son protégé. Plus tard, en 1676, la duchesse de Joyeuse, sa fille, donna au poëte, en considération de ses services et de ceux de son beau-père, la capitainerie de Villiers-le-Bel. Déjà, à cette époque, il étoit installé à la cour; en 1673, il avoit acheté de Jacques d'Anneau, sieur de Vizé, la charge de premier valet de chambre de la reine. Dans sa vie, c'est la période de bonheur. Habiter la cour, y posséder une charge qu'il revendroit plus tard et qui lui permettoit d'espérer une récompense, c'étoit l'accomplissement de ses vœux et l'assurance de son avenir. Enfin, il pouvoit vivre dans son élément, s'ancrer à la cour, approcher tous les personnages les plus marquants, se ménager du crédit et des appuis parmi ceux qui passoient pour manier l'esprit du roi; mais, au-dessus de tous les avantages, il avoit celui d'être au fil de tout, d'entendre et d'écouter, de savoir les grandes nouvelles ou les bons contes, de nouer des relations avec les esprits les plus délicats. Et comme il étoit d'avance rompu à l'exercice des jeux d'esprit, il espéroit, en saisissant toutes les occasions de tourner quelques vers légers, de rimer quelques pièces flatteuses ou galantes, devenir le successeur des Voiture et des Benserade. La poésie d'à-propos, affaire de mode et de société, morte aujourd'hui comme sont morts les salons et les cours, étoit alors une partie essentielle de la littérature. L'excuse de Sénecé, c'est le goût de son temps; il y donna fort : il concourut pour le prix de *bouts-rimés*, proposé par la princesse de Conti, envoya des madrigaux, des étrennes en vers à ses amis ou à ses protecteurs, échangea quelques coquetteries d'esprit avec Mme Deshoulières (femme spi-

rituelle, ironique, hardie, qui faisoit des satires sous prétexte d'idylles champêtres), en un mot, composa ces mille badinages que fait éclore la vie des plaisirs et dont la grâce éphémère charme les femmes. Heureusement il fit autre chose, et d'ailleurs, il est remarquable que lui-même il passoit condamnation sur la frivolité de ces amusements, combattant l'afféterie, le faux goût, tout ce qu'il appeloit les tortures de l'imagination. Esprit juste, nourri de la lecture des vrais poëtes, s'il se laissa entraîner au courant, ce ne fut pas sans faire ses réserves. Je ne sais s'il ne donna pas trop les mains aux gens qui attaquoient Racine et Despréaux, à la coterie du duc de Nevers et de Mme Deshoulières. Il reprocha à Racine son orgueil, à Despréaux la Satire contre les femmes. Mais, d'une autre part, il admire et vante les grands talents que la postérité a consacrés, et toujours il apprécie les œuvres avec justice, quand même il attaque le ridicule des hommes. C'est ainsi qu'il a donné le portrait de Lulli le plus joli et en même temps le plus malin, vantant son mérite, défendant sa gloire, mais sacrifiant son caractère. Comme Quinault et La Fontaine, il avoit éprouvé la rapacité de l'habile Florentin, qui spéculoit sur la collaboration des poëtes, et joignoit au génie de la musique celui de l'avarice. Mais, en raillant les vices de cet homme, Sénecé défendoit son talent :

Les chants qu'a composés Lulli
Brillent de grâces naturelles ;
Malgré l'amour françois pour les choses nouvelles,
Ses ouvrages n'ont point vieilli.

Sénecé aimoit fort les arts et se plaisoit à célébrer les œuvres de ses contemporains, surtout à mettre en vers la description des tableaux de Coypel. A vrai dire,

les pièces de ce genre ne valent pas grand'chose. Ces vers-ci pourtant n'ont-ils pas un noble accent? Sénecé dit à Coypel :

Poursuis dans l'exercice où la gloire t'attache,
Du savant Raphael imite le dessin;
Aux grâces de l'Albane, au grand goût de Carrache,
Joins l'élégance du Poussin.
S'il est vrai, ce qu'on croit, que les muses propices
Sur l'avenir douteux éclairent les esprits,
J'augure qu'on verra tes ouvrages sans prix,
Des curieux futurs faire un jour les délices;
Mais ne te presse point d'arriver à ce bien;
Et songe que, pour être au-dessus de l'envie,
Dans tous les arts, et surtout dans le tien,
Il faut qu'il en coûte la vie.

A la cour, Sénecé, pour applaudir Molière, s'asseyoit à l'écart, à côté de Bellocq, son ami fidèle, et tous deux admiroient. Bellocq, valet de chambre du roi, porte-manteau de la reine, étoit un esprit lettré, poëte à ses heures et que Molière consultoit. Sa liaison très-intime avec Sénecé ne fut brisée que par la mort. La reine, à laquelle ils étoient attachés l'un et l'autre, leur inspiroit le même respect. Plus tard, Sénecé se rappeloit avec vénération sa piété, sa charité :

. . . . . Thérèse prosternée,
Négligeant des grandeurs les fragiles appas,
N'espérant qu'en son Dieu, méditant le trépas,
Passoit comme un moment la plus longue journée.
C'est dans cet hôpital où de ses charités
On conserve à jamais la mémoire adorable;
Voici les mêmes plats que sa main secourable,
Sans dégoût, sans mépris, au pauvre a présentés.

Sénecé paroissoit parfaitement heureux : il assistoit aux fêtes les plus particulières de la cour; il voyoit représenter devant le roi un petit opéra de sa façon, *les*

Plaisirs. Il traduisoit l'Arioste pour les dames de la cour, à qui il adressoit aussi des épîtres ou des contes fort gais, souvent fort gaillards. Ce fut au milieu de cette vie que toute sa fortune s'écroula une seconde fois et pour jamais. En 1682, mourut la duchesse d'Angoulême ; en 1683, la reine; et depuis ce moment, la destinée du poëte, qui ne mourut qu'en 1737, fut de voir s'éteindre les uns après les autres tous ses amis, de survivre à ses places, à ses protecteurs, à lui-même. Possesseur d'une place achetée chèrement, et qui désormais n'avoit plus de valeur, il rentra du même coup dans la pauvreté et dans la vie de province. C'étoit bien le moment pour Brice Bauderon de déterminer son fils à lui succéder; il l'y décida, et, dans sa joie, il écrivit pour le jour de l'installation un discours intitulé : *le Testament* ou *le Phénix*, avec cette épigraphe : *In nidulo meo moriar et sicut phœnix multiplicabo dies meos.* Hélas ! Sénecé promit et ne tint pas ; renoncer à l'existence charmante de Versailles et de Marly étoit au-dessus de ses forces ; il essayoit de prendre sur lui d'entrer dans les vues de son père, puis se laissoit aller au dégoût ; de défaillance en défaillance, il finit par renoncer à la magistrature et resta poëte courtisan jusqu'à sa mort. En province, il se sentit toujours comme décontenancé. Le moyen, en effet, de vivre ailleurs qu'à Versailles !

Ailleurs, Bucy Rabutin l'a dit, on devenoit ridicule. Tout le monde pensoit ainsi sous Louis XIV : depuis que le roi avoit appelé autour de lui l'aristocratie territoriale, on tenoit pour une disgrace tout séjour en province. Les hauts dignitaires ne vouloient plus résider dans leurs gouvernements ou dans leurs diocèses. Maurice Le Tellier, archevêque de Reims, parlant de quitter Paris, Mme de Coulanges lui disoit : « Quelle folie d'aller à Reims ! Et qu'allez-vous faire là ? Vous

vous ennuierez comme un chien; demeurez ici, nous nous promènerons. » Dans les querelles qui agitèrent les commencements du siècle suivant, on reprocha à ces pasteurs d'abandonner leurs troupeaux, de regarder leurs évèchés comme un lieu d'exil, d'aimer mieux être ministres du roi que du roi des rois [1]. Lisez l'ouvrage d'un homme qui vécut en solitaire dans la cour même, et observa à loisir les caractères de ce siècle; La Bruyère a dit : « La cour ne rend pas content; elle empêche qu'on ne le soit ailleurs. — Un homme qui a vécu dans l'intrigue un certain temps ne peut plus s'en passer; toute autre vie pour lui est languissante. » En effet, l'air de la cour enivroit et laissoit à la tête une sorte d'étourdissement : une fois marqué du caractère indélébile du courtisan, on se sentoit pris, comme par vertige, d'un profond oubli du reste du monde. Versailles ressembloit à ce pays dont parle Homère, où les habitants se nourrissoient de la fleur du lotus : ils ne tuoient pas les hôtes qui les visitoient, mais ils leur donnoient à manger du lotus, et quiconque goûtoit de cette nourriture si douce ne vouloit plus partir. Ulysse ne pouvant tirer ses compagnons de ce rivage fatal, les fit saisir; on les poussa tout en pleurs jusqu'aux vaisseaux; on les lia sur les bancs des rameurs, et l'on s'éloigna en toute hâte de ce pays du lotus et de l'oubli. Sénecé, que personne ne put lier, fut victime de sa passion pour la cour. Comme il ne résigna jamais entièrement ses espérances, sa position resta toujours fausse.

Rien de triste comme l'histoire des gentilshommes de ce temps, qui vivoient dans une misère et une profusion incroyables. Pendant la seconde partie du règne de

1. Voir l'*Avertissement* des Sarcelles

Louis XIV et sous la régence, l'état de la France est déplorable. La guerre, la persécution, la famine, la banqueroute, augmentent de jour en jour la détresse universelle, sans corriger ni le roi, ni les seigneurs qui en souffrent. Mme de Maintenon, dans ses lettres, marque l'embarras des religieuses dans leurs couvents, des gentilshommes dans leurs châteaux; les impôts croissants, le sou pour livre sur la volaille et le gibier, gênent tout le monde; les terres ne rendent guère; le peuple découragé les laisse en friche. La cour en est aux expédients et fait argent de tout. Au milieu de cette indigence publique et de la tristesse de nos revers, les traitants seuls trouvent des bénéfices assurés; pour ne pas être inquiétés de leurs manœuvres, ils font une part à quelques grands seigneurs, « usuriers de haut parage.» On se résout à l'économie, on s'amende; mais à la première occasion, cette contrainte est rejetée violemment. Au camp de Compiègne (1693), au mariage du duc de Bourgogne avec Adélaïde de Savoie (1695), le roi déploie tout à coup une magnificence ruineuse et donne à ses gentilshommes le signal et l'exemple de la prodigalité. Beaux équipages, chère délicate, revues, parades, uniformes d'une richesse folle, tout reparoît dans une émulation générale de luxe et de ruine : on se jette à l'envi dans un gouffre. Telle est l'époque que Sénecé traversa tout entière depuis sa chute (1683) jusqu'à sa mort (1737). Elle explique sa vie, c'est-à-dire son malheur. Il crut d'abord pouvoir attendre quelque temps les effets de la faveur royale; il possédoit la terre de Condemines, qui rapportoit trois mille francs, et jouissoit des biens de sa femme. En outre, Louis XIV, le 3 novembre 1683, avoit déclaré que l'on conserveroit aux officiers de la maison de la reine les priviléges attribués à leurs charges. Enfin, Sénecé figuroit sur la

liste des notables privilégiés qui étoient exempts d'impositions. Mais le poëte vit ses ressources diminuer une à une et s'évanouir ses espérances ; il perdit la capitainerie de Villiers-le-Bel. J'ai sous les yeux le brevet qu'il en conserva, et sur ce parchemin je lis ces mots de son écriture : *Provisions de la capitainerie de Villiers-le-Bel pour ma vie, dont j'ai été dépossédé sans forme ni figure de procès.* Sa femme mourut en 1685, laissant huit enfants. Brice Bauderon, qui la suivit en 1698, avantagea ses filles du second lit et légua soixante livres à son fils. Ajoutez que, dans la misère publique, les fermiers du poëte apportoient mille retards à leurs paiements :

Si parfois m'appliquant à feuilleter mon livre,
Toujours à contre-cœur, mais enfin il faut vivre,
A certains débiteurs j'écris des billets doux,
Ils semblent concertés et me répondent tous :
Quoi ! vous parlez d'argent dans le temps où nous sommes !
Est-ce être de bon sens ? C'est se moquer des hommes !

Le crédit !...

Chacun veut le trouver, aucun ne veut le faire.

Or, la terre de Sénecé étoit grevée, dit-on, d'une hypothèque de dix mille écus ; ce fait est indiqué dans une épigramme où Sénecé met en scène un Thraséas qui dit à *Sénèque :*

Je n'ai point encor vu ta maison de campagne ;
On dit qu'elle est jolie ? — Elle a quelque agrément,
Mais certain défaut l'accompagne
Qui me déplaît terriblement.
— Quel défaut ? — Elle craint l'orage.
— Est-ce le vent du nord ? — Non, car de sa fureur
Une colline la dégage.
— C'est celui du midi ?... Pis encor !... — Autre erreur ;
Contre ses airs brûlants un bois lui fait ombrage.

— Ce sera donc le Grec?... — Combien d'absurdités!
Il n'est point question ni de Grec, ni de Grecque.
Elle est sujette à l'hypothèque
De dix mille écus empruntés.
— Le vilain vent, mon cher Sénèque!
Il souffle de tous les côtés.

Plus d'une fois Sénecé a trahi sa propre misère dans ses œuvres (c'est lui-même qu'il peint sous le nom du pauvre *Acanthe*), tantôt avec douleur, tantôt avec ironie. A un parvenu qui le raille, il répond fièrement :

Il est vrai que ma muse est tout mon apanage.
Je suis content de mon partage,
Et je n'en rougirai jamais :
Je pourrois être davantage
Si d'un gros financier j'avois été laquais.

Ailleurs, il nous fait savoir ce qu'on dit de lui à Paris :

— On ne voit plus Acanthe : en quel endroit du monde
Habite-t-il présentement ?
— Il est dans les climats où si tranquillement
La Saône fait rouler son onde.
— Mais d'où vient qu'à Paris on le voit renoncer?
— Il s'est mis en retraite afin de s'exercer.
— En avoit-il besoin ? Sa muse est si savante!
— Daphnis, ce fonds perdu ne produit plus de rente ;
Il dit qu'il reviendra quand il saura danser.

Il n'attendit malheureusement pas qu'il sût danser pour revenir dans cette cour à laquelle il pensoit toujours, même quand il faisoit semblant de tourner le dos. Plusieurs voyages infructueux le découragèrent peu à peu. « Je suis guéri, disoit-il chaque fois ; » mais l'homme de cour, comme l'homme politique, comme la coquette, meurt dans l'impénitence finale. A peine rentré dans son exil, Sénecé recommençoit à se débattre

contre le sort qu'il s'étoit fait, invoquoit les Noailles, Dangeau, le cardinal de Fleury; chargeoit ses amis, Bellocq et le marquis de Digoine, de rappeler en temps et lieu qu'il avoit appartenu à la reine; et naturellement il comptoit aussi faire servir ses talents au succès de ses démarches. Des épîtres en vers, des dédicaces, des plans de ballets, des projets d'opéra, étoient envoyés à Paris; au roi même il adressa une comédie des *Voyageurs;* mais il échoua et se rabattit sur la protection de Mme de Thianges, en expliquant son échec par la tristesse de la cour :

L'austère politique
D'un coup d'œil menaçant écarte les plaisirs.

Rarement réussit-il à se faire entendre; quand il apprit qu'on parloit de former une cour à la jeune duchesse de Bourgogne des débris de celle de la reine, il se reprit à espérer, mais vainement; et d'ailleurs, tout ce qu'il tenta auprès des dauphins devoit rester sans fruit. S'il faut en croire Saint-Simon, « Monseigneur n'avoit pas l'ombre de crédit auprès du roi. Il suffisoit même que son goût se marquât pour quelqu'un, pour que ce quelqu'un en sentît le contre-coup nuisible; et le roi étoit si jaloux de montrer qu'il ne pouvoit rien, qu'il n'a jamais rien fait pour aucun de ceux qui se sont attachés à lui faire une cour plus particulière. » Quoi qu'il en soit, Sénecé éprouva une vive douleur de sa situation; ses sollicitations inutiles, qui lui coûtoient beaucoup, il ne les continuoit pas seulement par faiblesse, mais aussi par l'honorable désir de doter ses six filles et de se libérer lui-même. Dans son indignation, il accusa l'ingratitude des grands, l'inutilité de la poésie et ses propres erreurs. « Quelle folie, écrivoit-il à Dangeau, d'avoir espéré si longtemps! »

Mais de ce faux espoir que mon cœur a nourri.
La sage expérience à la fin m'a guéri;
J'ai compris qu'aisément le souvenir s'efface
Des services rendus pour qui n'est plus en place.
J'ai fait passe à la cour pour un vieux mot usé;
Je fais, qui le supplante, est seul favorisé.
Et quel essai nouveau peut me rester à faire?
Irai-je dans un camp, dragon sexagénaire,
Suranné grenadier, à la honte de Mars,
Croître au jour d'un combat la foule des fuyards?
Me verra-t-on, instruit dans la magistrature,
Sur l'espoir déploré de l'étude future,
Novice décrépit de l'ordre de Thémis,
Au mépris du palais livrer mes cheveux gris?
Sur la bourse d'autrui, s'il veut m'en être large,
Dois-je à la cour traiter d'une nouvelle charge,
Et d'emprunts sur emprunts chargeant mon capital,
Réduire ma famille au pain de l'hôpital?...
Non! non!...

Sénecé assure qu'il ne demande rien :

On ne trouve en tous lieux que muses mendiantes;
La mienne à demander rarement s'avilit,
Et par là je conclus qu'elle est d'un autre lit.

Il désiroit, cependant, des titres de noblesse, et vint à ce sujet demander le patronage de la duchesse de Noailles. Françoise d'Aubigné, qu'il avoit laissée tout enfant, et qu'il revoyoit duchesse après quinze ans d'absence, lui parut fort imposante et le troubla :

A peine sais si fis la révérence,
Ou si la fis, à coup sûr la fis mal.

Néanmoins, il se remit fort bien et s'expliqua,

Je ne prétends, pour prix de mes services,
Ni pension, ni charges, ni brevets,
Acquêts patents, emplois, ni bénéfices;
Un peu d'honneur borne tous mes souhaits.

Sans s'appauvrir en aucune manière,
D'un tel bienfait le roi peut trafiquer
Et la noblesse est comme la lumière
Que l'on augmente à la communiquer.
Mon premier vœu est d'obtenir la grâce
Que je poursuis ; mais si, pour mon tourment,
Un beau *néant* doit en remplir la place,
Faites du moins que ce soit promptement.
Ce me sera sans doute allégement,
Et prompt refus adoucit la disgrâce.

A M. de Salornay, secrétaire du roi, Sénecé écrivoit encore :

Je me suis vu quelquefois consolé
Par doux espoir de flatteuse promesse ;
Ministres, ducs, prélats m'ont régalé.
Lenteur s'y mêle et me plonge en tristesse ;
Mes plus beaux jours dans l'attente ont coulé,
Tant qu'au collet m'ait empoigné vieillesse...
. . . . . .
Valet de chambre est un mauvais emploi,
Premier ou non, cela n'importe guères,
Fût-ce de reine ou, si l'on veut, de roi.
Clément Marot l'étoit ainsi que moi ;
Ainsi que moi, mal y fit ses affaires.
Suspect fut-il sur certains points de foi ;
Suspect ne suis, et pourtant je me voi
Droit héritier de ses longues misères.
A vous m'en prends, avec raison, je croi,
Porte-malheurs, nymphes apollinaires,
Charmes pipeurs d'esprits de franc aloi.
Ceux qui sont près du maître réussissent,
Tandis qu'un fat sa cervelle distille
Dans l'alambic d'un petit cabinet,
A grappiller sur Horace et Virgile,
Parodier quelque vieux vaudeville
Ou reforger la pointe d'un sonnet
Que la cour fronde, aussitôt que la ville
Pour l'approuver opine du bonnet.
Pourtant vous dis, filles de Mnémosyne,
Dans mes vieux ans qui vîntes me ravir,

Que, quand un homme avec vous s'acoquine,
Trop mal peut-il à Fortune servir.

Il a pourtant pensé voir revenir à lui la Fortune; mais la guerre arrête tout. Faudra-t-il donc mourir de désespoir? Ici le poëte tourne tout à coup et se ravise; pourvu qu'en somme il vive, c'est assez. Il s'écrie : « Vive la poule, encor qu'ait la pépie! » Ce dernier trait est caractéristique; l'oubli de la misère trahit la nature de Sénecé, qui avoit une philosophie à lui, non point celle du chrétien, mais celle de l'homme de cour, qui est résigné par bon goût, celle de l'homme d'esprit, qui se venge du mal en l'accueillant avec une courtoisie railleuse. En 1726, il se défend comme il peut de la tristesse qui règne partout : « pour tout cela je ne me hausse, ni ne me baisse, couvert du mieux que je puis d'un vieux manteau de philosophie tout troué, et au travers duquel on ne laisse pas de s'apercevoir que je pourrois être plus content que je ne le suis. » S'il n'eut jamais dans l'âme un esprit de renoncement qui étoit au-dessus de ses forces, il mit dans son caractère un parti pris de bonne humeur qui lui alloit beaucoup mieux. On devine bien des alternatives dans sa vie, mais la gaieté reprenoit souvent le dessus, cette gaieté qu'il appeloit le baume de la vie Un de ses adages favoris était celui-ci : *Del tempo e della signoria non ti dar malinconia.* Alors, l'embarras de sa fortune, l'approche de la vieillesse, la fuite des plaisirs, lui sembloient des leçons profitables; il sourioit à ces maux qui l'avertissoient, disoit-il, d'associer enfin la rime et la raison, et de renoncer à jamais à cette vaine poursuite des biens terrestres,

Où le cœur incertain n'a jamais décidé
S'il est vrai qu'il possède ou qu'il soit possédé.

Et d'ailleurs, n'avoit-il pas une retraite d'où il pouvoit voir les hommes

Incertains, chancelants, livrés à leur caprice,
Mendiant le bonheur à la porte des vices.

En 1716, dans une lettre à Du Cerceau, il lui racontoit sa vie à la campagne,

Je rêve dans un bois que je trouve enchanté,
Dont le plus grand mérite est que je l'ai planté;
Je fais tondre un buisson ou racler une allée;
J'entends mugir mes bœufs paissant dans la vallée;
Je fais greffer des fruits qu'un autre doit manger;
Je pille des parfums sur un jeune oranger;
Je parcours quelque livre ou trace quelque ligne;
Allongeant mon jardin, je raccourcis ma vigne.
. . . . . .
Quand les feux de la nuit dorent l'azur céleste,
Je reviens au logis prendre un repas modeste,
Entouré des enfants de tous mes vignerons...

Sénecé trouvoit surtout dans les lettres une sorte de topique salutaire, une occasion de dépenser la grâce de son imagination ou même la verve de son dépit en vers légers ou sérieux, qu'il envoyoit au *Mercure*, et qui le placèrent au rang de doyen des poëtes françois. On le croyoit mort, déjà on lui avoit composé une belle épitaphe, lorsqu'il adressa lui-même à son panégyriste des strophes fort polies pour le remercier de sa bienveillance. Une sorte d'admiration entoura alors le nom de ce poëte, dont la vie se prolongeoit si avant dans le XVIIIe siècle, et qui, vingt ans après la mort de Louis XIV, s'obstinoit à représenter encore la tradition de la poésie de cour. Fidèle à son siècle, Sénecé se railloit de la génération nouvelle, qui, à son sens, mettoit la corruption brutale à la place de la galanterie respectueuse. Il n'aimoit pas l'engouement des femmes pour l'étude des

sciences, et préféroit à Mme Duchâtelet les reines d'autrefois entourées de plaisirs :

Que leurs galantes cours, si pompeuses, si belles,
Devoient bien figurer !
Avec trente ans de moins, si j'en savois de telles,
Je courrois m'y fourrer.

Aujourd'hui, disoit-il, les puissants dédaignent les plaisirs élégants, dédaignent le poëte :

O grands, qui méprisez le sacré caractère
Par la muse ennobli,
Vous faites contre vous : s'il meurt dans la misère,
Vous mourrez dans l'oubli.

Sénecé se vengea à sa manière en recherchant dans la contrée qu'il habitoit tous ceux qui lui rappeloient sa vie de cour, particulièrement M. de La Guiche-Sivignon. Le poëte a fait en plusieurs endroits un grand éloge de ce gentilhomme, qui avoit rapporté des champs de bataille d'honorables blessures et une santé peu ferme. On lit encore au château de Chaumont, sur une toile où est peint le portrait de M. de La Guiche, ces vers écrits en lettres d'or, et qui sont de notre poëte :

J'héritai la bonté de mes nobles aïeux ;
J'aurois pu disputer d'esprit et de courage
Contre le plus prisé d'entre eux.
Avec tous ces talents, je ne fus pas heureux ;
C'est des grandes vertus ici-bas le partage :
Leur récompense est dans les cieux.

Les conversations du vieux soldat et du courtisan exilé, défrayées par leurs souvenirs, par leurs regrets, par les tristes nouvelles de ce temps, avoient quelque chose de sombre qui se retrouve dans les satires que Sénecé écrivit alors. Par bonheur, on ne leur laissoit pas

toujours le temps de s'appesantir sur de pareils sujets. Des femmes spirituelles venoient troubler et charmer leur retraite. Le poëte alors, changeant de ton, dictoit pour elles quelques bagatelles, sans grande préméditation et au gré de leur fantaisie. Telle fut l'origine d'une multitude d'improvisations adressées à Mmes de Rambuteau, de Saint-Romain, de Saint-Maurice, de Saint-Point, et aussi de ces triolets fameux sur les douze mois, qui, publiés dans le *Mercure*, excitèrent une guerre d'un an entre les rimeurs champenois et les rimeurs normands [1]. Un vers de Sénecé avoit été l'occasion de cette querelle; des vers de lui la terminèrent. J'aime mieux les épîtres qu'il adressoit fréquemment soit, à Paris, à Bellocq, à Fontenelle, à Dangeau, aux Noailles; soit, en Normandie, à Du Cerceau, ou même, en Provence, à MM. Chasteuil et Saint-Quentin. De petits événements lui servoient de texte; il s'en emparoit, et de rien faisoit quelque chose. L'archevêque de Vienne s'étant un jour embarqué sur la Saône pendant un débordement, il écrivoit à ce prélat:

. . . . . ,
Ah! seigneur, ces marauds en qui l'on se confie,
A qui l'on livre en paix
Ce trésor important, le dépôt de la vie,
Ne boivent-ils jamais?
Un batelier brutal fait bien moins cas de vivre
Que de vider les pots,
Et noieroit avec lui, du moment qu'il est ivre,
Le plus grand des héros.
. . . . . .
Pour conserver vos jours, j'ai supplié Mercure,
Ce dieu des voyageurs;
J'ai prié Palémon, j'ai prié Palinure,
Ces patrons des nageurs;

1. Voir le *Mercure de France*, années 1727 et 1728.

J'ai conjuré Glaucus, Protée et les Pleïades,
Je n'ai rien oublié.
Éole et ses suppôts, les Tritons, les Naïades,
Qui n'ai-je point prié ?
Enfin, pour vous j'ai lâché la gourmette
Comme un mauvais chrétien ;
Et dans mes vœux ardents, pour trop être poëte,
J'ai presque été païen.
. . . . . .

Ce païen paraissoit fort spirituel encore à une religieuse de Longchamps dont j'ignore le nom, mais dont on verra ici des vers charmants : c'étoit une des correspondantes préférées du vieillard. Que de lettres, que d'écrits naquirent du séjour de Sénecé à Sivignon ou à Condemines ! Dans cette dernière résidence, il avoit amassé une bibliothèque nombreuse, riche surtout de pièces de théâtre, de tragédies françoises et de comédies italiennes.

L'abbé Poncy de Neufville, l'un des jésuites qui professoient au collége de Mâcon, venoit souvent ranger les livres de Sénecé et faisoit avec lui des lectures qui inspiroient toujours à l'un et à l'autre mille projets de compositions dramatiques. Jusqu'au dernier moment, Sénecé resta fidèle au culte des lettres et à ses amis. Il pensoit que le temps fortifie l'esprit des vieillards, et avec raison, car l'intelligence est moins vulnérable que le corps, et ceux qui ont vécu pour elle ont le doux privilége des belles vieillesses. Celle de notre poëte fut aimable pour tous, indulgente, un peu complimenteuse. Il conserva cette grâce du caractère qui a fait louer par tous ses contemporains l'agrément de son commerce ; si quelquefois il se surprenoit à moraliser, à donner des conseils, il se hâtoit de s'excuser, et vous assuroit qu'il ne prétendoit pas

Couvrir Anacréon du masque de Socrate.

Anacréon ! ce nom, cet exemple lui souriaient; il s'en autorisoit pour écrire des choses trop juvéniles, espérant qu'elles seroient rachetées par la grâce et qu'on ne se méprendroit pas sur l'honnêteté de l'auteur : aussi, écrivoit-il au duc de Bourgogne en lui offrant ses épigrammes :

Pardonnez la témérité
Dont l'excès vous invite à lire cet ouvrage;
Si ma muse s'y donne un peu de liberté,
Mon prince, au moins ma vie est sans libertinage.

Cette contradiction n'étoit pas la seule chez lui. Sénecé fut courtisan, et cependant il fut sincère, il fut bon, et servit ses amis. S'il flatta le roi avec un enthousiasme extrême, s'il eut l'indiscrétion de lui dire tout haut :

Souffrez que votre race, où tant de gloire abonde,
Se partage le soin de gouverner le monde,

il ne faut pas oublier que cette intempérance de dévouement il la conserva jusqu'à son dernier soupir. Le roi étoit mort depuis longtemps que Sénecé l'exaltoit encore. Le poëte avoit du cœur et une solidité de sentiments que l'habitude du bel esprit n'étouffa pas. Les maux de son pays le touchoient vivement; il vouloit qu'on fît entendre la vérité à ceux qui ont l'oreille des rois, pour qu'à leur tour ils en devinssent les interprètes.

A la duchesse de Ventadour, il écrivoit : Choisissez de bons gouverneurs au jeune roi.

Ils lui diront que son prédécesseur
Assez longtemps a convaincu la terre
Que des Bourbons on n'a que par douceur
Ce qu'on ne peut arracher par la guerre ;
Que cette paix qu'il lui laisse en partant
Est son plus beau, son plus riche héritage;
Qu'en son entier en conserver l'ouvrage
De tous ses soins est le plus important;

Que le salut du peuple au sage prince
Doit tenir lieu de principal objet ;
Que mieux lui vaut conserver un sujet
Que conquérir province sur province ;
Et que s'il veut, sur le bronze incisés,
Qu'on lise un jour ces mots fleurdelisés :
AU BON LOUIS, PÈRE DE LA PATRIE,
Il doit donner toute son industrie
A rétablir ses vassaux épuisés.

Sénecé écrivoit sur le même ton au cardinal de Fleury, en s'excusant de sa hardiesse : Pardonnez-moi, disoit-il :

C'est d'un vieux domestique excès d'affection,
C'est d'un cœur tout françois l'ardente effusion.

Enfin, ce solliciteur, que nous avons vu si infatigable, demandoit souvent pour les autres; conduite fort impolitique pour un courtisan. M. de Digoine éprouva les effets de cette bonne volonté du poëte : Sénecé, qui lui donnoit des conseils, qui lui répétoit qu'à la cour

Les premiers pas surtout sont les pas qu'il faut craindre ,

qui écrivoit en son nom des épîtres en vers, se hasarda même à lui rendre un autre service. Voici à quelle occasion : Le marquis de Digoine étoit exempt des gardes du roi; le jour où le roi parut pour la première fois en public à Versailles, tout le peuple poussa des exclamations de joie, et « dix mille chapeaux jetés en l'air effrayèrent les chevaux. Le marquis fut renversé et eut « la jambe foulée. Mme la duchesse de Ventadour l'envoya visiter de la part du roi, qui lui lui fit dire que « puisqu'il avoit été blessé à son premier service, il « étoit bien juste qu'il ressentît aussi le premier des « effets de sa libéralité. Ce compliment fut accompagné « d'un présent de cinquante louis avec promesse de lui « faire payer tous les ans une pareille pension sur les

« deniers de sa cassette. » C'est le paiement de cette pension que Sénecé réclama auprès de Mme de Ventadour.

En lisant encore ce qu'il a écrit de Benserade, de Bontemps, du maréchal de Créqui, après leur mort; en lisant une lettre généreuse qu'il adressa à une dame tombée dans la disgrâce, on comprend que le dévouement du poëte à ses amis les lui ait conservés. Mais le temps cruel les lui vint enlever : chaque année, il comptoit ses absents ; chaque année, il y avoit une date particulière, le jour de la Saint-André, où l'on se réunissoit joyeusement chez M. André Desbois. Or, les rangs s'éclaircissoient peu à peu : la mort, la maladie, le poids des ans, faisoient des places vides. Bientôt, parmi les convives absents, on compta Sénecé. Un rimeur de la troupe le lui reprocha :

Antoine, déserteur de la troupe bachique,
    Fugitif du sexe charmant,
Dans sa maison des champs couve la sciatique
Que des esprits malins nommeroient autrement.
Il nous tourne le dos à tous tant que nous sommes,
    A nous qu'on lui vit tant chérir ;
    Et, las du commerce des hommes,
    Plante des poires et des pommes
Que sans doute jamais il ne verra mûrir.

Sénecé répondit :

Chers convives, joyeux auteurs
De mon infirmité bachique,
Vous êtes des blasphémateurs
D'insulter à ma sciatique :
C'est un travail si glorieux
Qu'il mérite un autel en Suisse ;
A l'exemple du roi des dieux
Je porte Bacchus dans ma cuisse.

Ces badinages, qui trompoient la vieillesse, cessèrent enfin. Le poëte éprouva, en 1735, une crise terrible, et vit la mort de si près qu'il tourna désormais toutes ses pensées vers la vie future. Il ferma les livres de théâtre et mit à son chevet les psaumes de l'église. Les rédacteurs du *Mercure de France* reçurent alors, au lieu de pièces légères, une paraphrase de cantique que Sénecé leur envoyoit comme un adieu et comme un conseil. « J'attends patiemment, leur écrivoit-il, l'heure qu'il « plaira à Dieu de me marquer pour lui rendre mes « comptes, qui ne sont pas en trop bon état. » Il mourut à quatre-vingt-treize ans, le 1er janvier 1737; quatre ans après, son fils le suivit, et la postérité mâle des Bauderon fut éteinte.

Sénecé avoit eu d'Henriette de Blanzy huit enfants — six filles : une d'elles mourut de bonne heure, quatre entrèrent en religion; la dernière, femme d'esprit et de mérite, dit-on, épousa M. de La Salle-Vigousset, dont elle eut un fils, qui fut tué à Guastalla; — deux fils : l'aîné, Victor Amédée, entra de bonne heure au service, fut blessé à dix-huit ans à la bataille de Nervinde, nommé capitaine au régiment de Piémont, puis tué à vingt-trois ans dans un combat près de Tournay (1697). Il aimoit les lettres et écrivoit très-bien en vers et en prose. Le plus jeune, M. de Condemines, prit aussi le parti des armes, le quitta ensuite, se maria et n'eut que des filles : deux moururent, une troisième épousa M. Bernard, de la famille de ce lieutenant Bernard, archiviste volontaire de Mâcon, qui mériteroit d'être connu, car son infatigable travail prépara des matériaux à l'histoire de son pays. M. Bernard racheta la terre et prit le nom de Sénecé.

M. de Condemines étoit mort en 1741, s'étant casse la jambe le jour où l'on posa la première pierre du châ-

teau de Condemines, qu'il fit reconstruire. C'est du moins ce que rapporte un écrivain mâconnois du XVIIIe siècle, Puthod, qui fait de ce personnage un assez triste portrait. Il est vrai que Puthod fut un de ces patriotes maussades qui confondoient le saint amour de la liberté avec la haine des gens de cour et des nobles; mais, toute réserve faite, je croirois volontiers que le fils du poëte manqua également de capacité et de modestie. « Il avoit servi Mars sans goût et » Apollon sans talent, dit Puthod. Le père avoit voulu » faire de lui son héritier littéraire; mais l'inapplica- » tion du fils l'avoit rendu indigne de l'héritage. Il ne » manquoit cependant pas d'esprit; mais, par trop » d'imagination, il ne produisit que des idées folles ou » fausses.... Corrompu par la vanité, la paresse et le » plaisir, fier de son nom, infatué de sa personne, il » vécut oisif, et crut savoir ce qu'il n'avoit pas appris. » Conteur indiscret de bruits et d'historiettes de ville, » et plus jaloux de faire rire que de se faire estimer, il » passa pour aimable et ne fut qu'un mauvais plaisant, » sorte d'insectes qui n'est pas rare ici. »

Malheureusement, M. de Condemines ne ménagea pas plus sa famille que ses concitoyens. J'ai eu communication d'une pièce manuscrite adressée par Sénecé à M. de Salornay, sous ce titre : *Plaintes du Cygne.* Le poëte a mis en tête cette note : « Un père, dont le fils, après plusieurs calomnies répandues contre lui, avoit fait saisir les revenus, en évapore son ressentiment par l'allégorie suivante. » Viennent ensuite trente ou quarante strophes pleines de reproches et de colère :

Je n'ai qu'un fils que la nature,
Que mon choix fit mon héritier,
Mais qui ne peut de sa pâture
Me souffrir simple usufruitier.

Il prétend qu'après tant d'automnes
L'hiver devroit m'avoir vaincu;
Et, quand un fils a les dents bonnes,
Croit que son père a trop vécu.

Il veut que sous feinte misère
Je cache d'immenses trésors,
Et cherche à mettre en inventaire
Les pauvres joncs sur quoi je dors.

Laissons de côté ces tristes débats : Sénecé ne publia pas de pareilles plaintes, et exerça sur d'autres sujets son talent gracieux. Ce talent sera toujours apprécié de quiconque apprécie l'esprit françois, la verve et la finesse gauloises, le bon sens malin de Marot, de Montaigne et de La Fontaine. Sénecé en effet est de leur famille, comme l'ont pensé Voltaire et Chamfort. « Il n'a pas, disoit Palissot, une célébrité égale à » son mérite, ce qui prouve que les réputations ont » aussi leur destinée. Il est vrai qu'il n'a laissé qu'un » *petit nombre* de pièces fugitives, défigurées par quel- » ques négligences, mais pleines d'une imagination » singulière, d'expressions souvent très-heureuses, de » poésie enfin, et très-supérieure à tous les recueils des » Benserade, des Segrais, des Pavillon, qui cependant » sont plus connus que cet écrivain. » Palissot désiroit qu'on fît un recueil des œuvres choisies de Sénecé. Jean-Baptiste Rousseau exprimoit le même vœu, et écrivoit en ce sens à Titon du Tillet, en lui recommandant d'une façon toute particulière la pièce intitulée les *Travaux d'Apollon*. « Je vous félicite du bonheur que vous avez » eu de retrouver le trésor que je vous avois indiqué. » Cette pièce de M. de Sénecé en est un pour les lettres, » autant que j'en puis juger par le sentiment qui m'en » est resté depuis quarante ans qui se sont passés depuis » que je l'ai lue. Je ne sais si je me suis trompé; mais

» je sais bien que j'étois plus difficile en ce temps-là que » je ne le suis aujourd'hui. Ce n'est que par une longue » expérience que l'on apprend à démêler les beautés » d'un ouvrage. Il n'en faut qu'une très-médiocre pour » en découvrir les défauts, et c'est assez ordinairement » le partage des petits esprits... »

Sénecé a écrit dans presque tous les genres : contes, satires, épîtres, épigrammes, opéras, tragédies, comédies, tout se mêle dans ses œuvres; en même temps fort habile prosateur, il a laissé de nombreux morceaux de critique et d'histoire. Versé dans les littératures du midi, anciennes et modernes, il a imité tour à tour les Latins, les Italiens et les Espagnols. Il est juste de remarquer que s'il a été imitateur, il fut aussi, dans une certaine mesure, un précurseur : avant J.-B. Rousseau, il donna des odes et des épigrammes d'une versification très-heureuse; avant Marmontel, des dissertations critiques fort originales, fort indépendantes; avant Diderot, des *regards de tableaux*, mal réussis, il est vrai, mais qui inauguroient un genre nouveau. A lui peut-être s'arrêta la tradition du conte gracieux. A l'exception de Gresset, les conteurs, au XVIIe siècle, furent des satiriques déguisés ou des épicuriens sans vergogne. Examinez les plus spirituels morceaux du genre, vous verrez que le badinage élégant a disparu, que l'esprit y est brûlant, le vers précipité, le ton ricaneur; qu'on se hâte de décocher le trait, et qu'à cette époque on sait mieux porter un coup que faire naître un sourire.

Dans les œuvres de Sénecé, je l'avoue, j'ai trouvé des pages détestables, et plus d'une fois j'ai été blessé de la brutalité d'une épigramme ou de l'affectation d'un madrigal. N'essayons pas de le surfaire : le tort de Sénecé fut de laisser trop d'influence sur son esprit, d'abord à la poésie allégorique de son père, ensuite à cette poésie

de cour pleine d'afféteries et de miévreries galantes qui naît aujourd'hui de la mode et demain s'évapore, qui met les jeux d'esprit à la place des sentiments sérieux, la nécessité de l'à-propos avant celle de l'art; — enfin, à la poésie de Martial, à cette verve goguenarde, qui, raillant les défauts du corps autant que ceux de l'âme, bafoue cruellement la laideur physique. Imitateur de ce païen, Sénecé a écrit des épigrammes impitoyables et médiocres. J'attribue à ce dangereux commerce la causticité avec laquelle il s'est moqué de ceux qui regrettent les morts. Quand il redevenoit lui-même, il écrivoit au contraire en chrétien qui croit à l'immortalité de l'âme :

. . . . . Vous pleurez vos amis;
Ils vous paraissent morts, ils ne sont qu'endormis.

Les défauts de Sénecé viennent encore de ses qualités mêmes : satisfait de conter avec grâce, il a des négligences de parti pris et des longueurs ; il ne sait pas unir, comme La Fontaine, l'abandon à la brièveté, ou comme Horace, la facilité de l'inspiration à la sévérité de l'art : *curiosa felicitas*, dit Pétrone. Du reste, Sénecé reconnoît lui-même l'inégalité de son style et s'accuse franchement. Faisant bon marché de son talent, il ne crut pas avoir de titres à la gloire littéraire ; et si quelquefois il la rêva, il ne la brigua jamais, heureux d'être accepté de la cour, de n'être pas *proscrit*

Dans ces sociétés choisies,
Où les femmes ont de l'esprit
Jusqu'à faire des hérésies.

Sa devise fut de plaire, son genre de mérite

Un caractère aisé qui m'étoit familier.

Le style tendu lui faisoit horreur :

> Lorsque je fais des vers, c'est pur amusement :
> J'entre avec mon génie au sentier qu'il me montre,
> J'y chemine au hasard : tope ! si je rencontre.
> . . . . . .
> Pour coudre une pensée au bout de quelques rimes,
> Suis-je en droit de prétendre à des honneurs sublimes,
> Me consacrer moi-même et dire arrogamment :
> Ce que Malherbe écrit dure éternellement ?

Sénecé avoit cependant aussi bien que personne le secret des vers pleins et sonores ; à ne considérer que la langue, il fut digne de son époque et en eut le grand caractère. Mais son titre véritable, c'est le *Conte* ou l'*Épître*. Le modeste rang qu'il occupe dans notre littérature, il le doit à la physionomie à part de son talent de conteur, à la grâce particulière qu'il répandit sur tout ce qu'il mania, à sa situation exceptionnelle entre le XVIIe et le XVIIIe siècle.

Il appartenoit cependant tout entier au XVIIe siècle, et se sentoit scandalisé en voyant les audaces de la nouvelle génération. « J'ai achevé, écrivoit-il à M. de Salornay en 1726, j'ai achevé de lire vos *Comètes*, et me suis confirmé de plus en plus que c'est un livre pernicieux, qui remue des matières qu'il ne peut résoudre, qui persuade plutôt l'athéisme qu'il ne le combat, et qui se propose des objections plus fortes que les solutions qu'il semble y vouloir donner. M. de Marnay m'a prêté un autre ouvrage du même auteur, mais qui n'est pas de la même force. Il est intitulé : *Réponse aux questions d'un provincial*. Ce sont des lettres sur toute sorte de matières, où Bayle a épuisé toutes les remarques qu'il a jamais faites sur différentes études. Il y a bien du fatras dans tout cela.... A tout prendre, la lecture ne laisse pas d'en être par ci, par là, assez diver-

tissante par sa variété. » Sénecé ne comprit pas l'avenir comme Fontenelle, son contemporain, qui débuta comme lui par des pièces galantes, passa bientôt avec armes et bagages à la science, au parti du siècle nouveau. La poésie changea entièrement et devint, au temps de Voltaire, didactique ou militante; de nos jours, religieuse ou panthéiste. Il est singulier d'observer que l'homme qui changea la condition de la poésie, qui en éleva le but, qui en chercha la source dans les profondeurs de l'âme et non dans l'esprit seul, naquit dans le même pays que notre vieux poëte de cour.

M. de Lamartine, dans sa jeunesse, entendit répéter aux Mâconnois, ses compatriotes, les vers marotiques de Sénecé. Lui-même s'essaya à ces badinages, et l'un de ses amis ayant composé des vers sur le même ton, il improvisa ce qui suit :

De Sénecé l'ombre aimable et gentille,
Dans ce château, par sa lyre ennobli,
Revint un jour des rives de l'oubli :
Le sombre ennui le reçut à la grille,
Lors il s'enfuit ; puis se tournant devers
L'humble ermitage où, malgré cent hivers,
Dans tes chansons sa verve encore petille,
Avec surprise il écouta tes airs :
» Holà ! dit-il, reconnoissant ses vers,
» Mon héritier n'est pas de ma famille. »

Ces vers et tous ceux de la même espèce furent jetés au feu par leur auteur. M. de Lamartine avoit mieux à faire : il vouloit qu'une rénovation éclatante ramenât la poésie à ses destinées supérieures; il écrivit les *Méditations*. Oser rappeler ces inspirations nouvelles, si profondes, si attendrissantes, à propos de Sénecé, ce seroit une imprudence étrange si nous tentions un rapprochement forcé. Mais il est naturel de remarquer ce

privilége de la ville de Mâcon, qui, après avoir été la patrie du dernier poëte de cour, son asile quand il fut le doyen des poëtes françois, s'enorgueillit aujourd'hui d'être la retraite du doyen actuel de l'Académie françoise, M. de Lacretelle, et d'avoir vu naître dans ses murs le créateur d'une poésie nouvelle, M. de Lamartine.

ÉMILE CHASLES.

Mâcon, janvier 1855.

NOTE

Sur les Éditeurs et les Biographes de Sénecé.

J'ai dit que Sénecé n'écrivit pas en littérateur de profession; quand il envoyoit de province à Paris quelques compositions nouvelles, il ne demandoit que « de l'indulgence pour un » homme qui cherche à se faire vivre par le doux pré- » servatif d'une innocente joie. » Ses vers se répandirent à l'aventure, tantôt sous la forme de copies, tantôt imprimés, mais souvent anonymes; le plus ordinairement on les donna dans les recueils périodiques de France et de Hollande, surtout dans les Mercures. Ce qui parut en volume fut affreusement imprimé. L'éparpillement de ses œuvres parut une excellente occasion à un intrigant qui publia, sous son propre nom, le conte *Filer le parfait amour*. Encore doit-on tenir pour suspect le nom même de cet homme qui signoit Castrioto, prince d'Albanie [1].

Les biographes de Sénecé ont eu plus de bonne vo-

1. Je dois cette note à M. Édouard Fournier.

lonté que d'exactitude réelle; ils ont partagé sa vie en périodes bien tranchées, mais complétement fausses, et lui ont donné prématurément une résignation pieuse, un esprit de renoncement que le poëte ne sentit en lui-même qu'à la dernière extrémité. Je ne parle pas des erreurs de détails; la seule confusion qui s'est faite à propos de la duchesse d'Angoulême et du nom de Sénecé, a entraîné les biographes dans une série d'inexactitudes qu'il seroit fastidieux de relever.

Le poëte lui-même se soucioit peu d'assurer la publication de ses œuvres ou de sa biographie; il se contentoit de faire paroître au *Mercure* ses compositions nouvelles. La mort de Lulli lui donna l'occasion de publier une lettre qui parut en 1688 : *Lettre de Clément Marot à M. de *** touchant l'arrivée de Lulli aux Champs-Elysées.* Cologne, Marteau, 1688, in-12.

Il publia ensuite les *Satyres nouvelles*, Paris, Auboyn, 1695, in-8°.

Par l'entremise de Du Cerceau parurent les *Epigrammes et autres pièces de M. de Sénecé, premier valet de chambre de la feue reine, avec un Traité sur la composition de l'épigramme.* Paris, Giffart, 1717, in-12. Ce livre fut si mal imprimé, que, dans les exemplaires envoyés par le poëte à ses amis, il dut rétablir des vers entiers. A la bibliothèque de Lyon, le même ouvrage se trouve à la date de 1745 : erreur ou supercherie... je l'ignore; mais cette date coïncide singulièrement avec celle d'une édition nouvelle qui fut annoncée, et qui, je crois, ne parut jamais. Je l'ai cherchée inutilement dans les bibliothèques de Lyon, de Paris et de Mâcon. On lit dans Moréri, dans Lefort de La Morinière, et particulièrement dans le *Parnasse françois* (supplément) de Titon du Tillet, que Sénecé ayant légué à ce dernier un volume manuscrit de ses œuvres, on com-

mença à imprimer un recueil complet, précédé d'une biographie, dont l'auteur est le chevalier de Neufville-Montador; l'édition devoit former trois volumes in-12, et paroître chez Prault aîné. A-t-on, en effet, commencé l'impression entre 1743 et 1745? Quelle cause l'auroit interrompue?... Ce sont des questions que je ne peux résoudre; une publication de ce genre auroit été, à notre sens, tout à fait intéressante. Or, de 1717 à 1745, je ne connois guère de notre auteur qu'une *Paraphrase des psaumes de David*, Mâcon, Desaint, 1722, in-4°. Le *Mercure de France* donna, en 1737, une note biographique bien faite, mais qui est plutôt un éloge nécrologique dicté par l'amitié qu'une monographie.

Cependant le poëte ne fut pas oublié; plus d'une fois on répéta le vœu que Palissot exprimoit en ces termes : « Un homme de goût, qui rassembleroit avec » choix les pièces de Sénecé, celles de Lainez et de » quelques autres écrivains, enrichiroit notre littérature » d'un bon poëte de plus, et par ce moyen on conser- » veroit des ouvrages que leur forme fugitive expose à » disparoître et qui sont dignes de rester [1]. » Cette opinion, que La Harpe appuyoit en donnant une place dans son Cours aux Contes de Sénecé, fut partagée de tous ceux qui lurent quelque chose du poëte mâconnois. M. Auger se décida à donner en 1805 un volume qu'il eut le tort d'intituler : *Œuvres complètes* (Paris, Léopold Collin). L'année suivante, 1806, il réimprima cette édition, y ajoutant les *Remarques critiques* sur les mémoires du cardinal de Retz, et l'intitulant cette fois : *Œuvres diverses*. La notice littéraire qu'il composa à cette occasion, est digne de sa plume élégante; il eut la prudence de ne point s'aventurer dans une biographie

1. Mémoires, t. V, p. 345.

étendue et de tenir pour suspectes les assertions de ses prédécesseurs ; mais il laissoit tout à faire : ni lui, ni M. de Feletz, qui, dans le *Journal de l'Empire*, rendit compte de cette publication, ne se soucièrent de chercher dans la poussière du passé les titres modestes du vieux poëte [1].

Une vingtaine d'années plus tard, M. Cap entreprit à son tour de donner enfin une édition définitive ; il réunit des matériaux, consulta M. de Monmerqué, qui lui-même avoit eu l'intention de publier un Sénecé, reçut des communications de la Société des bibliophiles, et fut encouragé par l'Académie de Mâcon, qui, sur une lecture de lui, souscrivit pour cent exemplaires. Se mettant à l'œuvre, il publia comme spécimen la *Lettre de Clément Marot* (Lyon, Durand et Perrin, 1825). Le manuscrit de l'*Arioste rajeuni* fut acquis par M. Cap ; enfin, il auroit exécuté son plan si des travaux scientifiques ne l'avoient point détourné de cette occupation littéraire.

J'avois formé le projet, après une lecture des contes de Sénecé, de donner une *Etude* sur cet écrivain. Mes recherches me firent espérer que je pourrois faire mieux encore; bientôt mon séjour à Mâcon me permit de réunir les matériaux d'une biographie et d'une édition. Ce fut alors que j'appris que depuis vingt ans le même travail avoit été commencé par M. Cap. J'obtins qu'il me confiât ses notes. La communication on ne peut plus obligeante qui m'a été faite des parchemins et papiers de famille, par M. de Béost, qui a contribué à l'œuvre de toutes le manières possibles ; — de manuscrits

1. Dans le *Journal de Saône-et-Loire*, de décembre 1839, M. de La Rochette donna deux feuilletons sur Bauderon de Sénecé.

très-nombreux, par MM. de Davayé, de La Guiche et de La Balmondière; enfin, mes visites aux bibliothèques m'ont permis d'établir ou de rétablir les faits biographiques et de composer la présente édition. Je me suis efforcé d'y faire entrer les morceaux les plus curieux, en les choisissant tantôt au point de vue littéraire, tantôt sous le rapport historique, comme témoignages contemporains. Ont été laissées dans les éditions antérieures ou dans les recueils, les pièces les moins heureuses ou même celles dont les bonnes parties sont mêlées à de très-longs développements : parmi ces dernières, je signalerai aux historiens de notre littérature des pièces de critique dont plusieurs passages font honneur à Sénecé, sur l'épigramme (éd. 1717), — sur le goût des romans (journal helvétique, 1742, t. 1er, p. 54).

Quant aux pièces inédites, on trouvera dans le second volume une note explicative.

Quel que soit le sort de ce travail, je serois heureux d'avoir ajouté une page à notre histoire littéraire ou rendu quelque lustre au nom du vieux poëte. Ceux qui l'aiment voudront, je l'espère, accueillir ce livre avec la même sympathie que les concitoyens de Sénecé en ont accueilli le projet.

E. C.

ÉPITRES

ÉPITRES

—

AU R. P. DU CERCEAU.

Volez, mes vers, volez chez Du Cerceau.
Où? je ne sais; mais n'en soyez en peine;
Qu'il soit en Flandre, en Bretagne, en Tou-
[raine,
Dans le Berry, dans le pays Manceau,
Trace éclatante à son manoir vous mène :
Peut-il cacher son feu sous le boisseau?
Je l'en défie, il est trop difficile;
Puis c'est un cas que défend l'Évangile.
Volez, mes vers, volez chez Du Cerceau.

A cet éclat dont la lueur vous mène
Tout droit au but, suivez sans dire mot;
Vous trouverez le chaste La Fontaine,
Et l'élégant, mais pudique Marot :
Quand vous serez devant sa Révérence,
Faites la vôtre, et vous courbant bien bas,
Sans compliments ouvrez la conférence,
Car je comprends qu'il ne les aime pas.

Je suis, Pater, lettre provinciale,
Lui direz-vous; mais n'en augurez mal;

Je ne viens point pour semer du scandale,
Et dans mon fait n'entre grain de Pascal :
Dans mes replis fouillez tout à votre aise,
N'y trouverez panse d'a qui déplaise.
Ma mission vient d'un provincial,
Non pas de ceux qui de vos compagnies
Sont commandants, mais des foibles génies
Sur qui province a droit seigneurial.
Toujours n'a pas croupi dans sa province;
Dès sa jeunesse on l'en a vu sortir
Pour ses péchés, fréquentant cour de prince,
Ou de princesse, à ne vous point mentir.

Ses courtisans pour prendre les manières
Vingt ans complets il s'est mis en souci;
Bien voudroit-il par vingt coups d'étrivières
Les racheter, et ses enfants aussi;
Non pour revivre, et c'est sa moindre envie;
Car tout compté, *seriùs, ociùs,*
Toujours faut-il abandonner la vie,
Comme a bien dit le cher Horatius :
Vivre longtemps n'est qu'augmenter ses peines,
Chasse de mort se fait sans hourvari,
Et pour avoir passé ses neuf centaines,
Mathusalem n'en est pas moins pourri.
A dire vrai, cuisants remords le tiennent,
Mon pauvre maître, et regrets du passé,
Non pour les ans, qui jamais ne reviennent,
Mais pour l'argent qu'il a si mal placé.

Venons au fait, je sens que je m'égare
Et m'attendris sur mon or exhalé,
Comme en chimie, où le souffleur avare
Le voit perdu quand il le croit doublé.

Or le quidam dont je vous ai parlé,
Présomptueux comme défunt Icare,
Dans votre cour désire être installé.
Son amitié, dont il vous fait offrande,
Est un mystère où nuit la nouveauté;
Amis nouveaux, amis de contrebande.
Mais quoi? vos vieux, nouveaux n'ont-ils été?
Votre amitié pourra vieillir peut-être;
A tout projet il faut commencement.
Mais pour s'aimer puisqu'il faut se connoître,
Montrer vous vais, par son commandement,
Son vrai portrait qu'enveloppe vous cache,
Fait par lui-même; et Van-Dick ni Carrache
Ne l'auroient peint plus régulièrement.

De mes soleils les vingtaines sont triples,
Et par delà; le compte de mes ans
Va du Sauveur égaler les disciples :
Ma tête a pris la couleur des Feuillants;
Les Cordeliers ont sonné la retraite :
Gris ne suis plus, mais blanc comme barbette
Que prend nonnain pour aller en vedette :
Sur un grand nez, fait pour porter lunette,
Comme en Espagne est le cas usité,
J'en ai toujours, non point par gravité,
Ne vous déplaise, ains par nécessité.
De lésiner si j'étois plus tenté,
Plus curieux de remplir ma bougette,
Je m'en pourrois épargner un côté,
Car mon donjon n'a plus qu'une échauguette.
A cela près, je suis joli garçon,
Planté le soir au milieu d'une place,
Du gazetier lisant quelque leçon,
Semant partout quolibets à la glace,

Grand sottisier de la première classe,
Tantôt Pétrarque, une heure après Boccace,
Tantôt moral, et tantôt polisson;
Toujours content, toujours le mot pour rire,
Ou chevrottant un couplet de chanson,
Ou décochant quelque trait de satire;
Mais je m'abstiens de parler et d'écrire
Comme je puis. Ce comme est comme rien;
Vomissement reprend toujours au chien;
Il y retourne et n'en devient que pire.
D'autres plaisirs je ne suis plus touché,
Leur douce amorce en vain me sollicite.
Dieu débonnaire, oubliez mon péché!
Quitté ne l'ai, mais c'est lui qui me quitte;
Temps en est-il, et point n'en suis fâché.
Au demeurant, certain clou j'ai fiché
Dans le milieu, pour régler ma conduite;
Cagot ne suis, et ne suis débauché,
De l'esprit fort mon cœur n'est entiché,
Point libertin, encor moins hypocrite.

Quant à l'esprit, on tient qu'il n'est usé;
Tel que je l'eus, je le conserve encore,
Non de ces grands que le vulgaire adore;
Mais tel qu'il est, il est d'un tour aisé
Et, grapillant dans les jardins de Flore,
Fuit le sublime, en est désabusé,
Malgré Longin, qui l'a tympanisé,
Malgré Boileau, dont la plume sonore
En beau françois la dégrécanisé.
Il se peut bien, sans faire ici le rogue,
Que c'est ma faute. Ainsi dans l'apologue
Disoit renard du fruit trop haut planté,
Qu'il n'étoit point dans sa maturité.

Pour les beaux vers et la galante prose,
L'amusement m'en semble des plus doux;
C'est ma marotte, au cas que l'on compose
En tous les deux comme Voiture et vous,
Que tout soit fin, que tout coule de source,
Qu'obscurité n'en retarde la course,
Et que le sel, à pleines mains versé,
Pique le goût à poursuivre empressé.

J'ai le cœur bon; c'est une marchandise
Dont tout chrétien se vante impunément :
Pour attirer chez soi la chalandise,
Plus qu'on ne vaut sans scrupule on se prise;
Mais je l'ai tel, et maudit soit qui ment.
En plein palais j'en prêterois serment,
Si les serments que justice autorise
N'étoient appât pour tromper hardiment.
Mais faites mieux : éprouvez seulement
Si j'ai talent qui puisse être de mise
Pour vous donner quelque contentement.
Jusqu'à l'essai le fourbe se déguise;
Le sondez-vous, adieu l'enchantement.
De peu d'amis ma voiture se charge;
Le rôle est bref, court est le parchemin;
Dans un cœur franc on en est plus au large,
Plus à son aise on y fait son chemin,
Et j'ai noté mon Molière à la marge
Où cet acteur qui sa bile décharge,
Ne peut souffrir l'ami du genre humain.
Dans ce détail de mon petit ménage,
Examinez, Père, à votre loisir
Si rien vous duit; de tout le tripotage,
Mon Révérend, je vous donne à choisir :
Mais hâtez-vous, car la Parque m'appelle,

Dès qu'une fois la louche damoiselle
En tortillant a rempli son fuseau,
Vous avez beau prier l'inexorable
De prolonger le terme irrévocable,
C'est temps perdu : crac, un coup de ciseau.

C'est grand'pitié, me direz-vous peut-être,
Pitié sans doute à pourfendre un rocher,
Que de son temps on ne puisse être maître;
Que de si loin on vienne nous chercher,
Pour nous planter fatigantes épîtres
Sur la moustache, à nous, les vrais arbitres
Du goût exquis: en dussé-je enrager,
Gâte-papiers me viendront assiéger,
Pour se vanter au milieu de leur place
Qu'ils sont connus des maîtres du Parnasse.
Verrai-je donc sur moi de toutes parts
Fondre en fureur leurs sonnets ou leurs odes?
Vieux courtisans entés sur campagnards,
Par Apollon! sont gens bien incommodes;
Imitateurs des grands originaux,
Mais si mauvais, si durs, si plagiaires,
Qu'en peu de temps suffiroient leurs travaux
A ruiner les plus riches libraires.

A l'invective en deux mots je réponds :
Dans un jardin toute fleur n'est pas rose;
De toute espèce une cour se compose;
Gens de bon sens, grands benêts, froids bouffons,
Bourgeois, soldats, par troupes entassées,
Pour la grossir se mêlent aux marquis;
Et si les rois vouloient tous gens exquis,
Ils n'auroient pas les côtes si pressées.
Du bel esprit arbitre généreux,

Ouvrez à tous les oreilles bien larges :
Ce rang sublime est un titre onéreux
Qu'il faut laisser ou prendre avec ses charges.

Assez au long de votre instruction
J'ai fait le plan, missive ma mignarde :
Vite à cheval. Qu'est-ce qui vous retarde?
Je me confie à votre affection,
Et vous remets sous la protection
Du dieu des vers, qui vous tienne en sa garde.
Pressez, priez avec soumission,
Mais noblement, et vous tenez en garde :
Homme timide est un homme à nasarde;
Et, pour venir à la conclusion,
Peu veut gagner marchand qui ne hasarde.
Percez forêts, passez mont et ruisseau,
Et comme éclair qui part d'une bombarde,
Volez, mes vers, volez chez Du Cerceau.

AU MÊME.[1]

Epître, discours, prose rimée, ou tout ce qu'il lui plaira.

Nymphe, qui dans mes prés promènes ton ruisseau,
Dis-moi, de quoi s'occupe à présent Du Cerceau?
Étalant les trésors de sa brillante scène,
Fait-il railler Thalie ou tonner Melpomène?
Et charmant tout Paris tient-il ses spectateurs
Enchaînés par l'oreille à ses jeunes acteurs?
Marchant sur les talons du satirique Horace,
Érige-t-il La Mothe en prévôt du Parnasse,
Ou, seul semblable à soi dans l'art des enjoûments,
Pourvoit-il d'un relais son messager du Mans?
Peut-être qu'attentif à des soins plus illustres,
Il s'applique à former des princes de deux lustres;
Et qu'échauffant leurs cœurs pour l'État, pour la foi,
Il fait revivre en eux Turenne et Godefroy.
Je sais qu'à quelqu'emploi que Du Cerceau s'adonne,
Le choix en est exquis, le succès le couronne,
Que tout se change en or entre ses mains. Mais quoi!
N'a-t-il pas un moment, un seul moment pour moi?
Les élèves de Pline, en leur académie
Du grand corps de la terre ont fait l'anatomie
Et trouvé que la mer, par des sentiers cavés,
Fournit toutes les eaux dont nos champs sont lavés;

1. Du Cerceau devait se charger de l'édition des épigrammes de Sénecé : cette épître le lui rappela. — La fontaine dont parle Sénecé, est une excellente source placée au pied du château de Condemines.

Qu'elles vont circulant par routes souterraines,
De même que le sang circule dans nos veines,
Ou bien comme autrefois, quand Colbert s'en mêloit,
L'or du trésor royal dans nos bourses couloit.
De cette vérité, qui peut paroître obscure
A gens mal informés du train de la nature,
Tu me seras garant, fleuve souvent chanté,
Qu'Ovide a mis en vogue et Quinaut répété.
Tu perças sous l'abîme et suivis Aréthuse
Jusque en l'île où Marcel détruisit Syracuse.
C'en est assez pour mettre un système en crédit;
Il n'en faut plus douter quand nos maîtres l'ont dit :
Sages physiciens, véridiques poëtes,
Sont-ce gens après tout à conter des sornettes ?

Ce fait bien établi, retourne sur tes pas
Par ces détours obscurs que tu n'ignores pas;
Va trouver Du Cerceau, nymphe de ma fontaine;
Passe-moi sous le ventre à la Loire, à la Seine;
Du canal de Briare évite les lenteurs,
Et cours te présenter au phénix des auteurs.
Au commerce des dieux aguerri dès l'enfance,
Il ne peut concevoir d'effroi par ta présence;
Mais il faut de la ruse employer le secours;
Emprunte mon fantôme, et lui tiens ce discours :

Favori des neuf sœurs, dont l'art inimitable
Sait si bien faufiler l'utile à l'agréable,
Et frapper les esprits par cette nouveauté,
Qui des fleurs et des vers fait toute la beauté,
Je conviens que ta veine est heureuse et coulante,
Qu'elle arrache l'estime à ceux qu'elle supplante;
Mais ce rare talent qui te fait encenser,

Des lois de l'amitié peut-il te dispenser?
Depuis trois mois et plus, les lunes renaissantes
Ont bigarré les nuits par les faces changeantes,
Sans qu'un mot seulement par ta plume tracé
M'annonce un souvenir dont je suis empressé.
Chaque jour, d'ordinaire envoyant à la ville,
Je dépêche un valet intelligent, agile;
Il vole : son retour augmente mon souci;
Le courrier passe à vide et mon espoir aussi.

Ne va pas soupçonner que mon inquiétude
D'un cœur intéressé cache la turpide;
Que cet empressement finement publié
Peut naître du dépôt que je t'ai confié,
Et que l'entêtement que j'ai pour mon ouvrage,
D'un masque d'amitié se couvre le visage.
Ah! ne m'impute point ce lâche sentiment;
Lorsque je fais des vers, c'est par amusement :
J'entre avec mon génie au sentier qu'il me montre;
J'y chemine au hasard : tope! si je rencontre.
Je ne suis point bouffi de cet orgueil outré
Qu'auteurs vieux et nouveaux ont si souvent montré;
Tu ne m'entendras point chanter avec Ovide:
J'élève un monument si brillant, si solide,
Qu'il ne craint ni le temps, ni le feu, ni le fer,
Ni le courroux armé du tonnant Jupiter.
De sa prédiction l'audace est fortunée,
Mais les imitateurs n'ont pas sa destinée
Et l'on voit par milliers ces prophètes intrus
Abandonnés au peuple avec Nostradamus.
Pour coudre une pensée au bout de quelques rimes,
Suis-je en droit de prétendre à des honneurs sublimes,
Me consacrer moi-même, et dire arrogamment:
Ce que Malherbe écrit dure éternellement!

Peut-être un contre-temps que tu n'oses me dire,
De peur de m'affliger t'empêche de m'écrire.
Seroit-ce qu'un censeur austère et pointilleux
A jeté sur mes vers des regards sourcilleux ?
Pour quelque liberté qu'il trouve condamnable,
Confond-il l'innocent dans l'arrêt du coupable?
La maxime sévère est-elle de son goût,
Que qui pèche en un point est coupable partout ?
Est-ce que du débit l'imprimeur craint l'attente ?
Croit-il que le cahier sera dur à la vente?
Que l'acheteur, rétif à lâcher le douzain,
Le laissera moisir au fond d'un magasin?
Quel est ce mal enfin qu'augure ton silence?
Frappe, je suis tout prêt! Armé de patience,
Je souffrirai le coup sans changer de couleur.
N'être point sous la presse, est-ce un si grand malheur ?

Que si d'être moulé ma rage étoit si grande,
Ne puis-je l'être ailleurs? N'est-il plus de Hollande?
Favorable aux mauvais autant qu'aux bons écrits,
Amsterdam sait venger les rebuts de Paris,
Et par l'impression consoler l'industrie
De tel qui ne fut pas prophète en sa patrie.
Chez ces républicains tout est de bon aloi :
Le perfide a son dieu, le rebelle a son roi ;
Alcorans ou talmuds, quakers, anabaptistes
Fanatiques, fougueux, sociniens, déistes,
Tout ce qui peut se vendre est bon pour leurs marchands,
Et peut-être mes vers ne sont pas si méchants !

Malheureux Guttemberg, que n'as-tu dès l'enfance
Augmenté de tes os les charniers de Mayence,
Sans nous communiquer l'usage séducteur
De cet art d'imprimer dont tu fus l'inventeur ?

Si sa fécondité, passant toute limite,
N'inondoit l'univers de ces fades redites
Où perd l'huile et le temps un abusé lecteur
Qui lit un plagiaire et croit lire un auteur,
Des grands originaux conservés par la plume
On pourroit à coup sûr méditer un volume;
Une heureuse disette, épurant les écrits,
N'offriroit à nos yeux qu'ouvrages de haut prix;
Dans l'embarras du choix nos lumières bornées,
Aux mois en pure perte ajoutant les années,
N'iroient plus à tâtons, au bon si recherché,
Et les seuls épiciers perdroient à ce marché.
Le froc, qui reprendroit son premier exercice,
Deviendroit vertueux encor par avarice;
Je ne serois point lu, point transcrit, je le croi :
Tant mieux pour le public et peut-être pour moi.

De son air ingénu ma bonne foi s'explique;
Tu vois, cher Du Cerceau, quelle mouche me pique.
Tout mon désir se borne à deux mots qu'il attend :
Ecris-moi donc : Je t'aime; et me voilà content.
Tu pourras sans façon m'expédier en prose;
Je ne dois espérer des vers, ni je ne l'ose.
Un prétendant plus digne y seroit parvenu;
C'est une ambition dont je suis revenu.

Mais si tu veux savoir comment je me comporte
Pour endormir l'ennui que ton oubli m'apporte,
Je rêve dans un bois que je trouve enchanté,
Dont le plus grand mérite est que je l'ai planté;
Je fais tondre un buisson ou racler une allée;
J'entends mugir mes bœufs paissant dans la vallée;
Je fais greffer des fruits qu'un autre doit manger;
Je pille des parfums sur un jeune oranger;

Je parcours quelque livre ou trace quelque ligne;
Allongeant mon jardin, je raccourcis ma vigne,
(Dont Priape et Bacchus, bien qu'ils soient père et fils,
Ont de grands démêlés pour leurs justes profits,
Tant ce mien et ce tien, ces deux mots à la glace,
Pour brouiller un ménage ont puissante efficace;
Il n'est droit si sacré où leur impulsion
N'excite le désordre et la combustion.)

Quand les feux de la nuit dorent l'azur céleste,
Je reviens au logis prendre un repas modeste,
Entouré des enfants de tous mes vignerons,
Et même quelquefois de ceux des environs.
Ils comptent mes morceaux, je leur en distribue;
A me désennuyer leur jargon contribue;
J'en aime l'innocence, et parmi l'entretien
Je ris d'un appétit qui réveille le mien.

Si parfois m'appliquant à feuilleter mon livre —
Toujours à contre-cœur, mais enfin, il faut vivre, —
A certains débiteurs j'écris des billets doux,
Ils semblent concertés, et me répondent tous :
Quoi ! vous parlez d'argent dans le temps où nous sommes !
Est-ce être de bon sens ? C'est se moquer des hommes.
Attendez que Thémis, qui siége aux Augustins,
Du débris des traitants radoube nos destins.
Je rentre en ma coquille à ces refus superbes,
Je cours jusqu'à ma grange et vais compter mes gerbes;
Je suis assez content. Mais, ô douleur ! on dit
Que nous ne vendrons point, si ce n'est à crédit.
Passe-moi de ce mot l'usage populaire;
Chacun veut le trouver, aucun ne veut le faire.
Philippe y va mettre ordre et nous faire éprouver

Qu'on pourra par ses soins le faire et le trouver.
Que te diroi-je encor? qu'en bon israélite
J'aime mon ignorance et m'en fais un mérite;
Que je fuis ces débats qu'on pourroit accorder
Sans le désir de vaincre ou la peur de céder;
Que je respecte Rome et ce qu'elle prononce;
Mais qu'entrer en détail, c'est à quoi je renonce:
M'efforçant, au surplus, de faire mon devoir,
Sans songer si Quesnel est homme blanc ou noir.

Pour mes mœurs, grâce au ciel, on n'y peut guère mordre,
Les ans à les régler ont mis un si bon ordre,
Que j'ai... Voulez-vous donc jaser jusqu'à demain?
Taisez-vous, amour-propre, écueil du genre humain.
On parle de soi-même et sans cesse et sans honte,
Bien qu'il soit mal aisé qu'on en fasse un bon conte.

CHANSON

de madame Deshoulières.

A la cour
Aimer est un badinage,
Et l'amour
N'est dangereux qu'au village.
Un berger,
Si sa bergère n'est tendre
Sait se pendre;
Mais il ne sait point changer;
Et parmi nous, quand les belles
Sont légères ou cruelles,
Loin d'en mourir de dépit,
On en rit,
Et l'on change aussitôt qu'elles.

RÉPONSE

de Sénecé.

Ayez la bonté de me dire
De quel crime la cour est coupable à vos yeux,
Pour la décréditer par la fine satire
De vos portraits ingénieux?
Ah! devenez plus juste, et, s'il se peut, plus tendre,
Ou l'amour, ce grand artisan
De choses qu'on ne peut comprendre,
Vous fera voir un courtisan
Moins prêt à changer qu'à se pendre.

Quel inconvénient dans l'heureux assemblage
Qui pourrait fournir tour à tour
La politesse de la cour,
Et la bonne foi du village ?
Un seul de ces talents n'est point assez pour vous ;
Quand un berger se rend à l'amoureuse flamme,
Il se rend en aveugle à ce penchant si doux,
Et sans savoir pourquoi livre toute son âme ;
Mais un homme éclairé par la réflexion
Augmente son ardeur, accroît sa passion :
D'un fin discernement la puissance suprême
Fait sentir chaque jour des feux renouvelés.
Quelle perte pour vous, Iris, quand on vous aime,
Si l'on ne connoît pas tout ce que vous valez !

A S. E. M. LE CARDINAL DE FLEURY.

Espoir des bons et le mien
(Si ce n'est impertinence
De se mettre en concurrence
Avec tant de gens de bien),
Cardinal dont les épaules
A supporter un grand poids
Par son seul et digne choix,
Aident au maître des Gaules;
Pour délasser un moment
L'Atlas que chargent nos pôles,
De nos simples babioles
Prenez en gré l'enjoûment,
Et souffrez que je vous trace
En traits marqués et suivis,
De l'ingénieux Horace
Le *Mœcenas atavis.*

ODE.

Seigneur, tous tant que nous sommes,
Chaque esprit a ses objets;
Chaque cœur chez tous les hommes
Forme différents projets :
L'ambition dominante
Est des Grands qu'elle régente
La fougueuse passion,
Pendant que la petitesse
Soupire après la Richesse
Ou la Réputation.

L'un qui, d'un désir modeste
N'eut jamais le cœur atteint,
Voudrait voir briller sa veste
Du portrait de l'Esprit Saint.
Une secrète amertume
Le dévore et le consume;
C'est sa tribulation
De voir cet honneur sublime
Orner des gens qu'il estime
D'une moindre extraction

L'autre respire la guerre :
C'est son ébat, c'est son jeu.
Aux quatre coins de la terre
Il brûle de voir le feu.
La longue paix qui nous berce
Est une longue traverse
Pour son esprit martial
Qui, ne méditant que palmes,
Se promet, en temps moins calmes,
Un bâton de maréchal.

Ce troisième, qui s'adonne
A des desseins plus pieux,
C'est un suppôt de Sorbonne;
Beau parleur, air gracieux,
Approuvé de l'ordinaire,
Il se fourre dans la chaire,
Habile homme et prêchant mal,
Et flattant sa suffisance,
Pour sa moindre récompense,
D'un riche anneau pastoral.

Vous que les doctes pucelles

N'ont point honte d'ennuyer,
Leurs promesses infidèles
Ne tendent qu'à vous jouer;
Montez sur vos grands cothurnes;
De vos fatigues nocturnes,
Les fruits seront corrompus;
Car, malgré vos longues veilles,
Des Racines, des Corneilles,
Les grands moules sont rompus.

Celui-ci paroît plus sage,
Qui, se piquant moins d'esprit,
Ne donne que sur bon gage
Les sornettes qu'il écrit.
Tout coup vaille; rien n'importe;
Pourvu qu'on paie à la porte,
Tout lui semble indifférent;
Permis à de plus habiles
De fronder les vaudevilles
De la Foire Saint-Laurent.

Tel d'une idole adorée
Fait tout son amusement
Et des jeux de Cythérée
Son plaisir et son tourment.
Tel autre dans sa misère
Croupit et se désespère
Pour entasser force écus,
Pendant qu'un buveur se flatte
De trouver Perse et Surate
Dans la tonne de Bacchus.

J'aurois, seigneur, trop d'affaires
Si j'essayois d'imiter

Tous les divers caractères
Qu'Horace aime à débiter;
Cette stérile abondance
Lasseroit la patience
Et me rendroit odieux;
Pour acquérir quelque estime,
Le sage orateur supprime
Tout verbiage ennuyeux.

Oh! que j'aurois d'éloquence
S'il m'étoit permis un jour
De détailler à la France
Votre zèle et votre amour!
Mais quoi! votre modestie
Prendroit ma muse à partie
Et la feroit échouer!
Fière vertu, qui s'offense
Et nous impose silence
Quand nous osons vous louer.

Mais tandis que je me tue
A rimer tant bien que mal,
Je sens que je perds de vue
Mon charmant original.
Notre Horace à son Mécène
Soutient que de l'Hippocrène
Le bien seul l'enrichira,
Et qu'un homme qui s'applique,
A devenir bon lyrique
Aux étoiles touchera.

Pour moi, qui du cher Parnasse
Me suis toujours défié,

Comme on fait d'un tas de glace,
Où l'on asseoit mal son pié ;
Mon style le plus superbe,
Fût-il Racan où Malherbe,
Mes plus pathétiques traits
N'ont jamais eu la puissance
D'augmenter mon opulence
D'une charge de cotrets.

Souhaitons par compagnie,
Non pas, illustre Fleury,
D'Euterpe ou de Polymnie
D'être estimé favori :
Ma muse est bien plus discrète ;
Mais tout ce qu'elle souhaite,
Son unique ambition,
C'est, dans cette âpre froidure,
D'obtenir une doublure
Pour ma mince pension.

Que si vous m'êtes propice,
Louis, le meilleur des rois,
Par faveur ou par justice,
Écoutera votre voix ;
Remontrez-lui, grand ministre,
Que l'hiver sera sinistre
Pour les vieillards catarrheux,
Pour qui les sévères Parques
Ont coté sur leurs remarques,
Huit fois dix et cinq fois deux.

LA SAINT-ANDRÉ.

A M. Desbois, grand bailli du Mâconnois.

Vous voici de retour, solennité sacrée,
Vous qui renaissez tous les ans,
Où la mémoire révérée
Du vainqueur de Patras[1] triomphera des temps;
Jour heureux, où les destinées
Offroient à vos désirs les moments les plus doux,
Vous revenez, hélas! et mes jeunes années
Ne reviennent point avec vous!

La fête étoit fondée, et la magnificence
D'André Demeaux, votre filleul,
Grand saint, se fût fait conscience
Dans ce jour solennel d'avoir mangé tout seul.
Alors une terrible guerre
Dépeuploit le pays de perdrix, de poulets;
Le vin rosé de Nuits et le gris de Tonnerre
N'étoient que le vin des valets.

C'étoit en ce moment où de flots de rasades
Le plancher étoit inondé,
Dont le plus fin des camarades
Avoit subtilement le danger éludé;
Une vile supercherie,
Dont je m'accuse ici, me venoit à propos;
Moins de valeur bachique et plus de tricherie:
C'est ainsi qu'on fait de vieux os.

1. Patras, ville d'Achaïe, où saint André fut martyrisé.

Toujours du fond des pots la fine raillerie
Sur les verres alloit flottant;
Sur Célimène et sur Sylvie
Les convives joyeux tiroient à bout portant;
Toutefois dans leur hardiesse,
Les plus déterminés savoient se modérer :
Leurs mots les plus tranchants n'emportoient point la [pièce,
On ne faisoit que s'effleurer.

Qu'êtes-vous devenus, buveurs infatigables,
Demeaux, Ruffé, Sarran, Gondras,
Terreur des celliers et des tables,
Et tant d'autres acteurs que je ne nomme pas?
Hélas! la Parque impétueuse
A trop précipité votre fatal instant,
Et vous a refusé la santé précieuse
A vous qui buviez tant et tant.

Vous, que par excellence on nommoit vieille bande
Et dont sur le bachique mont
On eût pu faire une légende,
Comme on fit autrefois des bandes de Piémont.....
De tant de grâces assorties
Notre avenir ingrat ne dira pas un mot,
Si votre nom ne reste écrit sur les parties
Du fameux traiteur Ravetot.

Pour moi, simple soldat de votre compagnie,
Je voudrois par tout l'univers
Porter votre gloire infinie,
Si le monde poli faisoit cas de mes vers.
Mais que mes desseins réussissent,
Malheureux que je suis, pouvois-je me flatter?

Je ne puis aller loin, car mes jambes mollissent
Et ne veulent plus me porter.

Sur l'exemple fameux de notre chef de bande,
Nous nous régalions tour à tour,
Et payant la joyeuse offrande
De la plus sombre nuit nous faisions un beau jour.
Ainsi tout le long de l'année,
Par un enchantement que nous prenions en gré,
Nous nous renouvelions, et de chaque journée
Nous faisions une Saint-André.

O vous, sage Desbois, qui dans notre assemblée
Daigniez vous trouver quelquefois,
Sans que confuse ni troublée
Jamais votre raison s'écartât de ses lois,
Avouez que dans mes saillies
Vous trouviez les bons mots bien souvent de saison
Et qu'il vient dans un temps de certaines folies
Qui valent mieux que la raison.

Si de quelques regrets ce temps passé nous touche,
Convenez-en de bonne foi,
Et malgré la vertu farouche,
Donnez quelques moments pour le plaindre avec moi.
Ces moments si dignes d'envie
Pour les revoir si gais et si bien policés,
Je donnerois, Bailli, cinquante ans de ma vie,
Du moins, s'entend, des ans passés.

VIRGILE ET MÉCÈNE,

A Monseigneur le maréchal duc de Noailles.

Dans ce beau siècle, où Paris est au faîte,
Grâce à son roi, des biens, des dignités,
Où sous son ombre elle élève sa tête
Cent pieds de haut sur les autres cités,
A concevoir vous trouvez difficile
Pourquoi ce roi, plus couvert de lauriers,
Plus grand qu'Auguste, a manqué de Virgile
Pour consacrer ses triomphes guerriers.
Le docte chœur a-t-il de ses fontaines
Fermé pour nous le sacré réservoir ?
Non, maréchal : donnez-nous des Mécènes,
Et vous verrez des Virgiles pleuvoir.
Dépossédé de quelque arpent de terre
Près de Crémone, assis sous un ormeau,
Tityre un jour des malheurs de la guerre
Se consoloit avec son chalumeau :
Un chevalier qui des rois de Toscane
Etoit issu, l'entendit par hasard;
Le chant lui plut : « Quitte-moi ta cabane,
S'écria-t-il, et viens chanter César. »
Retirez-vous, mendicité farouche,
Par qui l'esprit à la terre est cloué;
Venez, richesse, et que de cette bouche,
Sous votre aveu, soit mon prince loué.
Au même instant (métamorphose étrange !)
Le chalumeau se transforme en clairon;
En beau palais la chaumière se change

Et le berger prend les airs d'un baron :
De Galathée il néglige les charmes
Qu'il adoroit; sa voix aux environs
Fait retentir le noble bruit des armes;
Voix qui jadis chantoit les moucherons.
Il se surpasse, il surmonte l'envie;
A l'avenir il présente un cartel :
En quatre vers il fait pâmer Livie
Du souvenir de son jeune Marcel.
Qu'en croyez-vous, maréchal? Cette histoire
Vous est connue, et l'on n'en peut douter.
Jamais Virgile eût-il trouvé la gloire
Dans l'embarras du soin de subsister?
« Mais, direz-vous, indiquez-moi cet homme
Propre à tenter des efforts inouïs,
Dignes du temps de la meilleure Rome,
Dignes du nôtre et surtout de Louis :
Montrez-le-moi, cet homme incomparable,
Ce bel esprit qui pourroit aujourd'hui
Peindre du roi le mérite adorable,
Si l'on faisoit quelque chose pour lui.
Le seriez-vous? — Non, Virgile est un maître
A respecter : je ne dois ni ne puis
Me mettre au pair; mais je serois peut-être
Quelqu'autre chose enfin que je ne suis. »

BILLET.

Muses, j'écris à Climène
Dont j'adore les appas :
Laissez-m'en toute la peine,
Et ne vous en mêlez pas.

N'offusquez point mes tendresses
Par vos brillants surannés;
Loin de moi, vaines déesses,
Le fard dont vous vous ornez!

Sur la grâce naturelle
Formons notre expression;
Rien ne convient à la belle
Qui sente la fiction.

Ainsi la nymphe discrète
Préfère sous un ormeau,
Au grand bruit de la trompette,
Le doux son du chalumeau.

Ainsi la jeune bergère,
Parfumant son bavolet,
A toute odeur étrangère
Préfère le serpolet.

Amour, c'est toi que j'appelle;
Viens, le mieux disant des dieux,
Montre-lui ce cœur fidèle
Qui brûle pour ses beaux yeux.

Peins-lui cette violence
Que rien ne peut égaler,
Quand l'austère bienséance
Me force à dissimuler.

Il faut languir misérable
Sous son rigoureux pouvoir :
C'est l'arrêt irrévocable
De Climène et du devoir.

Le soleil à la nature
Se cache-t-il aisément?
Qui peut dans la nuit obscure
Céler un embrasement?

D'une contrainte effroyable
Quand j'ai souffert la rigueur,
Un seul regard favorable
Rend le doux calme à mon cœur.

Tel, dans un bruyant orage,
Le dieu du jour et des vers
Brille à travers du nuage,
Et rend l'âme à l'univers.

Dieux! qu'il plaît! dieux! qu'il enchante,
Cet œil qui fait mon destin!
Quelle aurore est plus riante
Dans son plus riant matin!

O charme d'un regard tendre
Où je me sens abîmer,
Mon cœur, qui sait te comprendre,
Manque d'art pour t'exprimer.

Divine source de flamme,
Inépuisables appas,
Vous rappelleriez une âme
Des barrières du trépas.

L'amour n'a plus de martyre
Qui me cause du souci;
Qu'il tourmente, qu'il déchire,
Puisqu'il récompense ainsi.

Mais, Climène, qu'ils sont rares,
Ces regards pleins d'agréments!
Que vos beaux yeux sont avares
De ces précieux moments!

Sans mon souvenir fidèle
Qui cherche à les prolonger,
Ils s'écouleroient, cruelle,
Comme un fantôme léger.

Le ciel fait fleurir la plaine
Par un regard assidu;
Sans les regards de Climène,
Chez l'Amour tout est perdu.

Adieu, beauté que j'adore,
Brillante comme le jour,
Jeune et tendre comme Flore,
Charmante comme l'amour.

Des regards tels que les vôtres
Sont d'assez grandes faveurs.
Mais si vous m'en faisiez d'autres?
Flatteuse idée! Ah! je meurs!

CONTES,

CONTES.

FILER LE PARFAIT AMOUR.

Dieu fasse paix au gentil Arioste,
Et daigne aussi mettre en lieu de repos
Jean La Fontaine, auteur fait à la poste
Du Ferrarois, adoptant ses bons mots.
Chrétiens étoient, quoiqu'à tort dans le monde
Leur badinage ait glissé le venin
Qu'a répandu la fable de Joconde
Sur le vermeil de l'honneur féminin.
Pour Juvénal, c'est un homme damnable,
Lui, son copiste, et tous ses adhérents;
Maudits païens, qui d'un sexe adorable
Font des portraits du vrai si différents :
Toujours forgeant impostures nouvelles,
Crimes nouveaux l'un sur l'autre entassés,
Et toujours prêts à lancer sur les belles
Les traits piquants dont ils sont hérissés;
Gens à fagots, et cela c'est tout dire.
De leur fureur le Parnasse rougit;
Contre eux ne dois rétorquer la satire;
Laissons-les là. Le fait dont il s'agit,
C'est que j'entends faire amende honorable
D'un attentat qui m'a paru si noir,

En racontant l'histoire mémorable
D'une beauté fidèle à son devoir.
Essayer veux, si mes forces suffisent,
A revêtir la sainte honnêteté
De quelque grâce. Auteurs qui ne médisent
N'ont les rieurs souvent de leur côté.
Voilà le siècle et le train qu'il veut suivre :
Dit-on du mal, c'est jubilation;
Dit-on du bien, des mains tombe le livre
Qui vous endort comme bel opium.
Ne croyez pas que l'intérêt me mène,
Ni que j'aspire à secrètes faveurs;
Si peu m'en faut que ce n'est pas la peine !
Or je commence, à l'aide des nœuf sœurs.
Un gentilhomme, ennuyé de la guerre,
Se maria sous un astre bénin,
Prit belle femme, et vivoit dans la terre
Qu'il possédoit au sauvage Apennin.
Commencements sont doux en mariage;
Nouvelle ardeur, flatteurs empressements,
Jeunes attraits exposés au pillage,
Y font passer d'agréables moments.
Bientôt après, quand pleine jouissance
De larges dons accable un cœur lassé,
Molle tiédeur, ennuyeuse indolence,
Y font languir l'appétit émoussé.
Ce fut le cas où se trouva mon homme
Après six mois. L'ardente ambition
Chez lui s'éveille, ainsi que d'un long somme.
Le cœur humain n'est point sans passion;
De s'expulser elles font leur étude,
Comme est un clou par un autre chassé.
Chez notre époux surgit l'inquiétude;
Il fut rêveur, il fut embarrassé.

Jeunes tendrons, si l'amour se repose,
S'il prend haleine ou demeure perclus,
Par les effets remontant à la cause,
Pensent d'abord qu'on ne les aime plus.
« Dans quels soucis as-tu l'âme égarée,
Lui dit un jour sa belle, et quel destin
A nos plaisirs a fixé la durée,
Comme à la fleur qui ne vit qu'un matin ?
A tes froideurs trouve au moins une excuse.
Pour te complaire ai-je rien négligé ?
Je suis la même, ou mon miroir m'abuse ;
Je suis la même, et ton cœur est changé !
Ah ! si l'ingrat, épuisé de constance,
Ne peut répondre à ses engagements,
Rends-moi, cruel, rends-moi l'indifférence
Où je vivois avant tes faux serments. »
Sur Hippolyte un si tendre langage
Fit son effet Il sent son cœur grossi.
Avec la bouche il ferme le passage
A cette plainte, et lui répond ainsi :
« Détrompez-vous, Camille, et de ma flamme
Portez, ma chère, un meilleur jugement :
Je vous adore, et jamais dans mon âme
L'heureux époux ne détruira l'amant.
Si quelquefois, d'un peu de rêverie,
Je vous fais voir mon esprit agité,
Ce n'est sans cause : homme qui se marie
Mieux que devant connoît sa pauvreté.
De mes aïeux l'opulence sans cesse
Vient réveiller un souvenir cuisant
Dans ma mémoire. O ciel ! que la noblesse
Sans la fortune est un fardeau pesant !
Puis-je souffrir qu'une beauté céleste,
Qu'en pleine cour on devroit respecter,

Soit confinée en ce château funeste,
Où les hiboux ont peine d'habiter?
Mais quoi! la cour! sa dépense effrénée
M'accableroit d'un désordre subit :
Mon revenu de la meilleure année
Suffiroit-il pour vous faire un habit?
Une ressource à ma peine se montre :
De l'empereur je suis un peu connu ;
De mon courage en plus d'une rencontre,
Jusques à lui le bruit est parvenu.
Sur l'ennemi du puissant Charlemagne
Dans un combat je pris deux étendards,
Lorsqu'à Didier une seule campagne
Ravit des mains le sceptre des Lombards.
J'ai des patrons : ni valeur ni mérite,
Sans les patrons ne conduisent à rien.
Il faut, Camille, il faut que je vous quitte,
Pour vous revoir plus digne d'un tel bien. »
De ce propos, comme d'un coup de foudre,
Le tendre cœur de Camille est frappé :
A ce départ il ne peut se résoudre ;
De pleurs amers son visage est trempé.
L'amour, propice à son époux fidèle,
Pour les sécher lui prêta son bandeau.
Sur ce qu'il fit pour consoler la belle
La modestie a tiré le rideau.
Autant que lui, Camille ambitieuse,
Examinant ce dessein de plus près,
Goûte la chose et la croit sérieuse;
Elle y consent : il part deux jours après.
Seul ne partit; cruelle jalousie
Lui saute en croupe, et d'un air dangereux,
Chemin faisant trouble sa fantaisie
Par ce discours : « Où vas-tu, malheureux?

Laisser seulette épouse jeune et belle,
Est ce, Hippolyte, un acte de bon sens?
C'est la livrer à quelqu'ardeur nouvelle.
Ignores-tu quel tort ont les absents?
Ces campaguards dont elle est entourée,
Gens désœuvrés et d'un tendron surpris,
Cherchent à faire amoureuse curée...
Est-ce un danger si digne de mépris?
Bien sots sont-ils. Mais si le goût fantasque,
L'extravagant, la saisit tout à coup,
Elle peut mettre un cimier sur ton casque,
Dont l'ornement te déplairoit beaucoup. »
Trois fois la crainte à sa flamme timide
Sonne retraite et lui glace le sein;
Trois fois l'honneur le saisit par la bride,
Et l'encourage à suivre son dessein.
Les enchanteurs étoient pour lors en vogue,
Par leur savoir du commun distingués.
Devin, sorcier, nécromant, astrologue,
A l'Opéra meshui sont relégués.
Plus ne connois d'enchanteurs sur la terre
Que deux beaux yeux. Hippolyte, passant
Un noir vallon qu'un double mont enserre,
Entend parler d'un vieillard tout-puissant
Sur les enfers. Pour garantir sa tête
D'un accident qu'il craint plus que la mort,
A l'enchanteur il présente requête,
Ouvre sa bourse et lui demande un sort.
Alors, d'un ton qui fait pâlir la lune,
L'homme infernal lui dit : « Pauvre abusé!
Ce que tu veux dépend de la fortune,
Et sur ce point mon art est épuisé.
Femme coquette en sait plus que le diable,
Quand il lui plait enrôler son époux

Dans le grand ordre, et son cœur variable
En fait d'amour est plus sorcier que nous.
Si ton étoile incline au cocuage,
Cocu seras. L'enfer est sans pouvoir
Pour l'empêcher. Mais tiens, prends cette image :
Par sa vertu tout mari peut savoir
Quel est son sort. Si la femme est fidèle
Au sacrement dont le sort la lia,
La cire en reste aussi blanche, aussi belle
Qu'elle l'étoit le jour qu'on l'employa.
Quand on la tente, alors de la figure
La couleur mue et commence à jaunir;
Mais si l'honneur souffre quelque fêlure,
Noire et puante on la voit devenir. »
Ce beau présent du jaloux Hippolyte
Fut fort prisé, fut payé largement,
Et par la main du charitable hermite
Dans son étui renfermé proprement.
O chevalier! quelle est l'impertinence
Du talisman qu'il te plaît d'éprouver!
L'amour jaloux a si peu de prudence,
Qu'il va cherchant ce qu'il craint de trouver.
Notre guerrier se remet en voyage,
Et le poursuit gai comme un papillon.
Lui, sa poupée et tout son équipage,
Arrivent sains au camp de Roussillon.
Aux Sarrasins, l'empereur Charlemagne
Et ses barons faisant guerre en ce temps,
Sous leurs drapeaux, aux frontières d'Espagne,
Avoient conduit cent mille combattants.
Gens de valeur étoient lors de requête :
A la bonne heure Hippolyte est venu;
Roland l'accueille et Renaud lui fait fête;
Par leur récit son mérite est connu.

Sur leur parole, on met sous sa conduite,
Trois jours après, un gros détachement.
Devant ce chef l'ennemi prend la fuite.
Puis est forcé dans un retranchement.
Quatre châteaux, pourvus de bonnes rentes,
Par sa victoire aux chrétiens sont acquis,
Et l'empereur, par ses lettres patentes,
Lui fait un don de ce qu'il a conquis.
Le voilà riche et tout brillant de gloire,
Et, ce qui rend son bonheur achevé,
Son beau portrait, exempt de couleur noire,
Offre à ses yeux un teint bien conservé.
Qu'il fit alors de châteaux en Espagne
Touchant l'objet de ses affections!
Qu'il désira la fin de la campagne
Pour l'amener dans ses possessions!
Mais la fortune, incessamment alerte
Pour opprimer les gens au dépourvu,
Le réduisit à deux doigts de sa perte,
Par un endroit qu'il n'avoit point prévu.
Comme il sortoit un matin de sa tente,
S'acheminant vers le quartier du roi,
A son abord certain fat se présente,
Caracolant sur un beau palefroi;
Franc étourdi, qui se faisoit connoître,
Par ses grands airs, pour homme écervelé,
Et qu'à la cour on nommoit *petit-maître :*
Vieux sobriquet qui s'est renouvelé.
« Bonjour, baron; connois-tu bien Anseaume
De Riparol? Aux hommes de valeur
Je suis acquis plus qu'autre du royaume,
Et je te veux servir vers l'empereur :
Compte sur moi, j'y fais quelque figure... »
Notre Hippolyte, à ce plaisant début,

Vous l'envisage : il connoît l'encolure,
Et d'un air froid il lui rend son salut.
L'autre poursuit : « On dit que ton épouse
Passe pour belle, et je suis étonné
Qu'étant issu de nation jalouse,
Par toi le soin en soit abandonné.
Lorsque ton front, loin de son domicile,
Est de lauriers couvert par des exploits,
Qui te répond qu'une femme fragile
Ne s'émancipe à le charger de bois? »
— « Pareil souci, répartit Hippolyte,
Un seul moment ne peut m'inquiéter :
Ma femme est sage, et j'ai de sa conduite
Plus d'une preuve à n'en pouvoir douter. »
— « Bon ! dit Anseaume, elle te paroît sage
Dans un désert et loin de tout danger;
Mais résister aux gens de son village
Est un effort d'un mérite léger.
Si courtisans essayoient l'aventure...
Moi, par exemple, en tirer bon parti,
Dans peu de jours seroit affaire sûre.
-- Qui? vous? — Oui, moi. — Vous en avez menti. »
Flamberge au vent. On court, on les sépare.
A Charlemagne on fait à son dîner,
Tout le détail d'un démêlé si rare.
En sa présence il les fait amener.
Plein de fureur dont l'excès le travaille,
Vient Hippolyte en l'honneur outragé,
Jette son gant, et, pour avoir bataille,
A l'empereur il demande congé.
Adonc Anseaume : « Avoir l'âme peureuse
Est un défaut qu'on ne m'impute point;
Pas ne croirois ma victoire douteuse
Quand Hippolyte à Roland seroit joint.

Mais un combat tient la chose indécise :
Sauroit-on mieux, quand il m'auroit battu,
Si son épouse a sur sa foi promise
Un si grand fonds d'invincible vertu?
La Vérité, d'autres soins occupée,
A point nommé viendra-t-elle des cieux
Rendre un arrêt pour la meilleure épée :
Arrêt douteux ou faux? Mais, faisons mieux,
J'ai de beaux fiefs aux bords de la Garonne;
Mal à propos si je me suis vanté,
Je veux les perdre, et je les abandonne
A lui, ses hoirs et leur postérité.
Contre mes biens je ne veux d'autre gage
Que mon plaisir, sa honte et son ennui;
Pourvu qu'avis, par lettre ou par message,
De la gageure il ne donne chez lui. »
D'un tel marché fut content Hippolyte,
Bien qu'il ne plût aux sévères humeurs,
Et que Turpin, qui n'étoit qu'hypocrite,
Le prétendît contraire aux bonnes mœurs.
Dans ce temps-là, morale relâchée
Des bons Gaulois régloit les actions,
Comme aujourd'hui. Copie est dépêchée
Aux contractants par les tabellions :
Terme, trois mois, attendu la distance.
Lorsqu'Hippolyte, au logis retiré,
De son contrat eut pesé l'importance,
Il le trouva fort inconsidéré.
« Qu'as-tu donc fait, disoit-il en lui-même,
Vil chevalier? A quoi t'es-tu soumis?
Et cet honneur, dont le prix est extrême,
Est-ce un trésor à mettre en compromis?
S'il est parfois de légères cervelles
Parmi les gens qui chaussent éperons,

Anseaume en est. Mais ils plaisent aux belles,
Ces emportés, ces fous, ces fanfarons.
Des damoiseaux la nation timide
Quand il s'agit d'affronter bataillons,
A du courage et paroît intrépide
Lorsqu'il ne faut qu'insulter cotillons.
Tels étourdis ne manquent pas d'audace
Pour s'établir dans un poste avancé,
Et font d'abord, pour forcer une place,
Leur logement sur le bord du fossé...
Si de ses airs Camille étoit charmée,
Comme il se peut, par ma convention
Je deviendrois la fable de l'armée,
Et le jouet de mon ambition.
A mon secours, ma gentille figure,
Ajoutoit-il en ouvrant son étui,
Reste toujours aussi blanche, aussi pure
Qu'à mes regards tu parois aujourd'hui. »
Pendant qu'ainsi la crainte et l'espérance
Chez Hippolyte agissent tour à tour,
Pour son voyage Anseaume en diligence
Fait ses apprêts et part au point du jour.
Bien qu'il comptât sur ses minauderies,
Et se crût beau comme défunt Médor,
Point n'oublia le coffre aux pierreries,
Bijoux de prix, ni bourses pleines d'or.
Assez savoit le raffiné manœuvre,
Que, des ressorts que l'amour fait jouer,
Celui des dons, s'il est bien mis en œuvre,
A rarement le malheur d'échouer.
Tandis qu'il marche à petites journées
Pour arriver avec un teint plus frais,
Faisons un saut du pied des Pyrénées
Sur l'Apennin. Ce sont là de nos traits.

Le bon Pégase, excellente monture,
Ne fait qu'un bond du Tibre au Tanaïs;
Gens usités à pareille voiture,
En peu de temps battent bien du pays.
Dans son château, Camille, plus fleurie
Que le printemps, vivoit paisiblement :
Son chien, ses fleurs et sa tapisserie
Étoient l'objet de son amusement;
Chaste pudeur, piquante modestie,
Avec leur sœur timide honnêteté,
Et de vertus une troupe assortie,
Assidûment lui pressoient le côté.
Pour des amours, pas seulement une ombre,
Hors le permis, qui, par bonne amitié,
Seul la suivoit, si décharné, si sombre,
Si mal nourri qu'il en faisoit pitié.
Tel qu'un moineau qui de tendre pucelle
Fait les ébats, tantôt sous le jupon,
Tantôt fourré dans le sein de la belle,
L'aile et la queue elle arrache au fripon,
Pour empêcher que l'ardeur printanière
Ne fasse faire à son oiseau lascif
Un beau matin l'école buissonnière.
En peloton il se met tout pensif,
Se plonge en l'eau, se vautre sur l'arène,
Ou dans sa cage est couché tristement,
En attendant que le temps lui ramène
Gaîté, vigueur et premier ornement.
Comme Camille, un soir sur la terrasse,
Prenoit le frais, attentive à rêver,
Au cabaret du faubourg, sur la place,
Grand équipage elle voit arriver.
« Cours, l'Éveillé; va-t-en voir au plus vite
Si ces gens-là ne viendroient point du camp,

Et s'ils sauroient nouvelles d'Hippolyte. »
L'Éveillé trotte et revient sur-le-champ.
Un écuyer à sa suite s'avance ;
Il la salue, et, pour un inconnu
Venant du camp, il demande audience.
Camille alors : « Qu'il soit le bien-venu. »
Bientôt après le téméraire Anseaume,
(Car c'étoit lui), paré comme un époux,
En linge blanc et flairant comme baume,
Plein de lui-même arrive au rendez-vous.
Premier début, louanges d'Hippolyte :
« C'est un héros, c'est un Mars, qui du roi
Est distingué parmi ses chefs d'élite.
Des Sarrasins son nom seul est l'effroi. »
Puis il ajoute : « Avec toute sa gloire,
Loin de vos yeux, malheureux je le tiens.
Douce est fortune et pompeuse est victoire,
Mais rien n'est tel que vivre en vos liens.
J'ai quelque rang dans la cour, dans l'armée ;
Sans vanité, j'y fais force jaloux ;
Mais, au récit de votre renommée,
J'ai tout quitté pour m'attacher à vous.
Qu'il m'a trompé, ce récit peu fidèle
Qui me vantoit le charme de vos yeux !
Bien ai-je cru de vous trouver fort belle,
Mais non de voir un chef-d'œuvre des cieux ! »
A la fleurette il joint d'autres machines,
Roulements d'yeux, gesticulations,
Propos tronqués de soupirs et de mines,
Des jurements et des contorsions ;
Tel qu'un barbet qui fait sur le rivage
Supercherie aux habitants des eaux,
Qui saute, danse, et par son badinage
Livre aux chasseurs les crédules oiseaux.

Camille, au reste, entendoit raillerie,
Et n'étoit pas de ces dragons d'honneur
Que les douceurs font entrer en furie.
Elle sourit, et de son suborneur,
Sans s'émouvoir, écoute la légende.
Mais ayant vu que l'agresseur urgent
Poussoit trop loin l'ardeur de contrebande,
Et que c'étoit à bon jeu bon argent;
Que dans ses yeux une flamme impudique
Manifestoit les insolents desseins
Du chevalier, et qu'à sa rhétorique
Il ajoutoit l'éloquence des mains,
Faire lui veut, pour guérir sa folie,
De quelque outrage avaler le boucon,
Et lui montrer si dame d'Italie
En sait assez pour chevalier gascon.
« Gens du bel air s'énoncent à merveilles,
Répond la belle avec un doux regard;
Mais en ces lieux les murs ont des oreilles,
C'est une affaire à traiter à l'écart.
Sortant d'ici, prenez sur la main droite :
Un corridor dans une tour conduit;
Glissez-vous-y par une porte étroite,
Fermez sur vous : j'y serai vers la nuit. »
Tout transporté, l'homme à bonne fortune,
Sans être vu, s'achemine à la tour,
Pousse la porte, et querelle la lune,
Trop paresseuse au gré de son amour.
Les murs tout nus laissoient voir les ardoises
Dans cette tour. On y respiroit l'air
D'un jour dormant élevé de deux toises,
Et bien muni de sa grille de fer.
« Quel sombre endroit, et quels préliminaires
Pour mes plaisirs ! Est-ce une trahison ?

Non, c'est bon signe! Aux amoureux mystères
On vaque mieux en étroite prison. »
La nuit arrive, et personne avec elle.
Il oit sonner l'horloge du château.....
Dix, onze, douze. Une douleur mortelle
Vient l'accueillir. Chaque coup de marteau
Le frappe au cœur. La malheureuse orfraie,
Sur un chevron constante à lamenter,
Toute la nuit, par un cri qui l'effraie,
A son chagrin semble encore insulter.
Il tâche en vain d'arracher la serrure;
Des pieds, des mains il tente les ressorts;
Bons clous rivés, puissante garniture,
Et double pêne, éludent ses efforts;
Il en frémit. Enfin, dans sa disgrace,
De désespoir et de rage confus,
En tâtonnant il trouve une paillasse
Dans un recoin, et se jette dessus.
Au point du jour, on ouvre une fenêtre
Auprès du toit; et, du haut du grenier,
Certaine voix lui crie : « Ho! notre maître!
Sachez qu'ici vous êtes prisonnier.
Votre attentat est de ces cas pendables
Dont nous faisons justice par nos mains.
Larrons d'honneur sont-ils plus pardonnables
Que ne le sont voleurs de grands chemins?
Une quenouille à ses pieds est jetée:
Il la ramasse, il en paraît surpris.
De papier blanc elle est empaquetée,
Où sont ces mots en grosse lettre écrits:
On ne fait point l'amour, mais on le file
Dans ce château. Filez, brave étranger;
Filez, filez, chevalier de Camille,
Si vous voulez qu'on vous donne à manger.

Anseaume éclate, il s'emporte, il menace;
A la suivante il cherche d'attenter,
Et vous lui donne au travers de la face
De certains mots qu'on n'ose répéter.
Tel est un loup que le chasseur enserre
Dans quelque fosse attrapé finement;
Il hurle, il bave, il mord cailloux et terre,
Et tout cela fort inutilement.
« Emportement ne peut vous être utile,
Dit Marinette, et ce courroux est vain :
Filez, filez, séducteur de Camille;
Vous filerez ou vous mourrez de faim.
Nécessité vous apprendra l'usage
De la quenouille. A mes jeunes oiseaux
Elle apprend bien à tirer dans leur cage
Avec leur bec de jolis petits seaux.
Ce n'est pas tout. Quel dessein vous amène
Par ces chemins qui sont peu fréquentés?
Un franc aveu peut adoucir la peine
Qu'on vous prépare et que vous méritez.
Je vous prononce un arrêt qui vous fâche,
Mais sans appel. Je reviendrai ce soir.
Si vous avez accompli votre tâche,
Vous mangerez. Adieu, jusqu'au revoir. »
Le revoici, ce loup pris dans un piége.
Mon prisonnier perd sa férocité;
Honte l'abat, timidité l'assiége,
Et son orgueil par la crainte est dompté.
Il réfléchit; il voit que sa furie
Est moins que rien; et, contraint de caler,
Il laisse à part toute mutinerie,
Prend la quenouille et commence à filer.
Le soir arrive; avec lui Marinette
A la lucarne : « Eh bien! travaillez-vous?

Je viens savoir si votre tâche est faite,
Et quel dessein vous a conduit chez nous ? »
Le malheureux, à moitié mort de honte,
Montre son fil; et, pressé par la faim,
De la gageure il lui fait tout le conte.
Par une corde on lui descend du pain
Avec de l'eau. « Mais, reprend la badine,
Quel fil grossier, et qu'il est inégal !
Qu'en peut-on faire ? un torchon de cuisine.
Ou filez mieux, ou vous dînerez mal. »
Ventre affamé qui fait métier d'apprendre,
Par ses leçons l'endoctrina si bien,
Qu'en peu de jours le plus beau fil de Flandre,
Tout fin qu'il est, n'égaloit pas le sien.
Par certains trous de vieilles entresoles,
Dame et suivante alloient se régaler,
Sans dire mot, riant comme des folles
Qu'elles étoient, de sa grace à filer.
Camille même, au bailli du village,
A toutes fins un acte demanda.
Et son curé, fort discret personnage,
A le signer sans peine s'accorda.
Que devenoit cependant Hippolyte ?
Bien triste étoit et bien inquiété,
Se consolant à faire la visite,
Vingt fois par jour, du portrait enchanté.
Frais et vermeil il le retrouve encore;
Hors certain jour qu'il vit à ses attraits
Prendre couleur telle que prend l'aurore
Que le soleil talonne de trop près.
Il en soupire, il en est au supplice;
Sa face en change et devient d'or bruni,
Ainsi que ceux qui prennent la jaunisse,
En regardant un teint qu'elle a jauni.

Mais sa frayeur fut bientôt dissipée;
Il en fut quitte à ce coup pour la peur;
Un court moment rendit à sa poupée
Toute sa grace, et le calme à son cœur.
Pour abréger (car aussi bien mon conte
Est un peu long), par un courrier exprès,
De son amant Camille apprit la honte
A son époux. Il n'en plaignit les frais.
A l'empereur de la gaie aventure
Fut rendu compte. Au vainqueur fortuné
Il adjugea le prix de la gageure;
Des fiefs d'Anseaume il fut ensaisiné.
Fortune en tout à Camille propice,
Après vertu la combla de bonheur,
Et l'empereur pria l'impératrice
De la choisir pour sa dame d'honneur.
Le prisonnier, sur vieille haquenée,
Conduit au camp, et pour fou réputé,
Fut promené toute une matinée
Parmi les rangs, la quenouille au côté.
Faiseurs de vers trouvèrent de l'étoffe
Pour divertir les *enfants sans souci*.
Certain grivois, sur cette catastrophe,
Fit deux couplets qui se chantoient ainsi :

Dans l'art de plaire Anseaume est plus habile
Qu'aucun amant dont l'histoire ait parlé.
Filez, filez, chevalier de Camille,
Auprès d'Omphale Hercule a bien filé.

Cœurs enflammés, cherchez-vous un modèle?
Qui mieux qu'Anseaume alla jamais au fait?
C'est là l'entendre, et là ce qu'on appelle,
En bon françois, filer l'amour parfait.

Déshonoré, le rival d'Hipolyte,
Pour n'écouter ces chants injurieux,
Vida le camp et se rendit hermite,
Comme le diable alors qu'il devint vieux.
Cent ans et plus, pucelles, par la France,
A chevaliers chantèrent ce refrain,
Lorsqu'en amour prenoient quelque licence :
Filez, filez, et vous aurez du pain.

Jeunes beautés qui ne faites que naître,
Et commencez à nous faire mourir,
Par ce récit je vous donne à connoître
Quand et pourquoi commença de courir
Un vieux proverbe ; il n'est pas inutile
Que le sachiez. S'il arrivoit un jour
Qu'on vous poussât, ainsi qu'on fit Camille,
Gagnez du temps, *faites filer l'amour.*

J'ai vu des forts attaqués en tumulte,
Par les tenants bien lâchement rendus,
Où, résistant à la première insulte,
Les assaillants se seroient morfondus.
Jadis prêchois moins sévère doctrine,
Lorsqu'à beautés je parlois sans témoins.
Ans m'ont changé; comme a dit feu Racine
Après Pétrarque : *autres temps, autres soins.*
Quand vieux renard ne put, par son adresse,
Sortir des lacs sans sa queue arracher,
Aux renardeaux il alléguoit sans cesse
Vives raisons pour se la retrancher.
Mais concluons, trêve de badinage :
Tendres beautés, arrêtez votre choix
Sur la vertu : quand on est belle et sage,
On peut compter qu'on est belle deux fois.

LE TESTAMENT ÉNIGMATIQUE.

A M. Demeaux, président, candidat de présidial de Mâcon.

Demeaux, vous que Thémis appelle à haute [voix
Pour vous dévoiler ses mystères,
Qui, par des droits héréditaires,
Deviendrez l'interprète et l'arbitre des lois,
Vous chez qui deux hivers, trop longs pour notre attente,
Vont revêtir d'autorité
Ce mérite précoce où la fleur est présente
Mêlée avec les fruits dans leur maturité;
En attendant que la justice
Sur des cas plus réels exerce votre esprit,
Débrouillez celui-ci qu'a laissé par écrit
D'un illustre affranchi l'ingénieux caprice.
Toute vertu consiste en médiocrité.
Trop circonspecte, la Prudence
Dégénère en timidité;
Qui trop loin pousse la vaillance,
Donne dans la témérité;
Du ménage excessif l'avarice commence;
L'excès de la dévotion
Passe à la superstition;
L'esprit trop raffiné court à l'extravagance;
Je pourrois aisément, sans sortir de chez nous,
Vous citer des témoins de la dernière espèce;
Mais de leur faux bonheur laissons jouir ces fous,

Ce sont gens emportés, et moi qui crains les coups,
J'aime mieux me jouer aux vieux fous de la Grèce.

L'école des esprits fameux
Fut la noble cité d'Athènes.
Ils cherchoient du nouveau, nous en cherchons comme [eux;
Ils prirent les devants; nous n'en trouvons qu'à peine,
Encor est-il tiré par les cheveux.
Or, plus qu'aucun des Grecs du langage ordinaire
Le bouffi Lycophron fut ennemi juré,
Ses vers étoient un chiffre, un jargon mesuré
A l'épreuve du commentaire;
Sa prose un labyrinthe où Dédale eût erré.
Il fit même devant notaire
Un fameux testament ci-dessous déclaré;
Mais il faut pour l'entendre un cours préliminaire.

De trois filles qui lui restoient
Sa famille étoit composée,
Qui, bien que sœurs, pourtant étoient
De conduite et de mœurs l'une à l'autre opposée.
Ladice, la première, avoit des traits charmants,
Relevés avec soin de tous les ornements
Que l'artifice invente et que le luxe achète;
La moitié de sa vie étoit pour sa toilette,
L'autre pour chasser aux amants;
Et, pour n'en dire pis, une franche coquette
Qui comptoit pour un jour perdu
Un jour passé sans pantomimes,
Et, pour un plaisir défendu,
En eût quitté cent légitimes.
Æglé venoit ensuite, une grosse dondon,
Ne songeant qu'à faire ripaille,
Qui faisoit cas de Cupido

Bien moins que d'une huitre a l'écaille :
Grands flacons de muscat, perdrix, caille, dindon,
Pour elle étoient plus riche don
Que cette pomme d'or qui porta le brandon
Dans le palais du fils du roi Laomédon,
Ou ce friand morceau qui suffoqua Didon,
Lorsque Énée, en fuyant, l'eut mise à l'abandon
(Si Virgile a menti[1], Dieu lui fasse pardon).
Charmion, la troisième, au village intendante,
Visage à guérir de l'amour,
Occupoit toute son attente
A gouverner sa basse-cour,
Et faire filer sa servante,
Qui juroit comme une bacchante
D'être éveillée avant le jour.
De l'obscur Lycophron sur la maudite engeance,
Telle que je vous ai conté;
Apprenez maintenant qu'elle fut l'ordonnance
De sa dernière volonté.

Je nomme Myrtalé, mon épouse, héritière;
Cependant, à condition
Qu'à mes filles Æglé, Ladice et Charmion,
Elle en partagera la masse tout entière
Sans aucune distraction,
Avec cette restriction
Qu'aucune de son legs ne soit usufruitière,
Qu'elles n'en voudront point et le répudieront;
Item que les trois sœurs à leur mère feront,
D'un talent attique pour vivre
Chacune la réfusion.

1 L'anachronisme de Virgile, qui fait rencontrer Énée avec Didon, est de plus de trois cents ans. (*Note de Sénecé.*)

C'est là mon dernier ordre, et, faute de le suivre,
J'appelle Lycortas par substitution.

Lorsque du testament on eut fait l'ouverture,
Chacun glose, chacun murmure,
Et tous en beaux draps blancs mettent le trépassé.
Quelle folie! et quel désordre!
Dit des parents le plus sensé;
Est-il Œdipe qui pût mordre
En ce projet embarrassé?
Sur le point qu'on cesse de vivre.
Je crois bien que l'esprit s'affaiblit, se dément;
Mais lorsque Lycophron fit un tel testament,
C'est peu d'être malade, il fallait qu'il fût ivre.
Une héritière qui n'a rien!
Trois legs absorbent tout le bien;
Cependant, chaque légataire
Ne voudra point du legs et n'en jouira pas.
Démêlez-moi cet embarras!
Moi, j'y fais de l'eau toute claire,
Et la réfusion qu'on doit faire à la mère.
Filles qui n'auront rien, comment les fiancer!
A gens plus éclairés je le donne à penser.
Il faut pourtant faire un partage
Par forme de provision;
Le bon sens est de quelque usage,
Quand la loi se refuse à notre instruction.
Si vous le trouvez bon, la galante Ladice,
Pour satisfaire à son caprice,
Aura tous les bijoux et les ameublements,
Les parfums, les miroirs, les livres de romans,
Et des esclaves de service
Ceux qui, selon son goût, seront les plus charmants.
A la buveuse Æglé donnons la batterie

De cuisine, la cave et la sommellerie,
Et la salle à faire festin,
Pour boire avec sa coterie
Depuis le soir jusqu'au matin.
Pour Charmion, la ménagère,
Maison couverte de fougère,
Avec du labourage un complet attirail :
Bons gros valets duits au travail,
Servante bonne filandière,
Grands troupeaux de brebis, c'est là ce qu'il lui faut,
Pour être, à mon avis, contente de son lot.
Il reste à pourvoir à la mère;
Mais elle est bonne femme, elle aime ses enfants,
Et se contentera de ce qu'ils pourront faire
Pour l'assister dans ses vieux ans.

L'avis fut applaudi; mais ils comptoient sans l'hôte.
Lycortas, réveillé par son ambition,
Se pourvoit à l'amphyction,
Qui sait rendre aux lésés le bon droit qu'on leur ôte.
Et faute d'exécution
De la dernière intention,
Lui demande permission
De saisir de plein droit la substitution.
Le cas étoit douteux depuis Deucalion;
D'un pareil dans la Grèce il n'étoit mention.
On fouille dans le greffe : aucune instruction;
Tout le palais est en déroute;
Procureurs, avocats, juges, n'y voyoient goutte.
Pour moi, je n'en suis pas surpris;
Nos grands magistrats de Paris,
Et même de Trévoux, flotteroient dans le doute.
Un seul homme les éclaira.
Je vous dirai comment, Demeaux; mais ce sera

Si d'y rêver un peu vous prenez patience,
Pour faire quelque essai de votre présidence.
Mais je retiens sur le marché
Que, pour trouver le sens caché
De cet innocent artifice,
Vous ne consultiez point ces gens
Qui, sur le plan d'Ignace, ont bâti l'édifice
Dont la solidité triomphera du temps.
Instruit du dénoûment par ces hommes célèbres,
Vous en faire l'honneur ce seroit me duper;
Je connois leurs talents : il n'est point de ténèbres
Que ces esprits brillants ne puissent dissiper.

LA CONFIANCE PERDUE,

ou le serpent mangeur de kaïmack, et le Turc son pourvoyeur.

Les Turcs font si grand cas d'une certaine fable,
Que la pièce à leur gré tient presque du divin;
Conte bleu, cependant, et bleu d'un bleu turquin,
Bizarrement pensé, heurtant le vraisemblable,
Et pis que tout cela, plus long qu'un jour sans pain;
Mais, au défaut de l'agréable
Qui n'en est pas le beau côté,
Peut-être pourroit-on le trouver supportable,
En se fixant à sa moralité.
Enfin, passable ou non passable,
Voici ce qu'à peu près on m'en a raconté.

Dans le coin d'un faubourg de Pruse, en Bythinie,
Demeuroit à l'étroit un pauvre musulman,
Bon homme, de qui la manie
Etoit de calculer les mots de l'Alcoran,
Et d'en savoir par cœur toute la litanie,
Sans élever plus haut d'un cran
Son étude ni son génie;
Du reste, quant aux mœurs, réglé comme un cadran.
Et si dévôt que, dans le voisinage,
Il servoit de modèle à tous les vrais croyants.
Il avoit femme aux yeux noirs et brillants,

Belle, bien faite, égale, douce, sage;
Pour couper court, femme aimable en tout sens,
Et qui l'aimoit on ne peut davantage :
Puis, comme on sait, dévôts et pauvres gens,
Pour honorer l'état du mariage,
Sont la plupart de grands faiseurs d'enfants.
Aussi Mahmoud (c'est notre personnage)
En mouloit-il au moins un tous les ans.
Or, une année il advint qu'en un temps,
Temps de grossesse, où femmes de bons sens
Quelquefois paroîtront folles à triple étage,
Tant leurs goûts sont extravagants.
La sienne eut une envie, ou plutôt une rage,
De tâter d'un certain laitage
Qu'on nomme en turc du *kaïmack*.
« J'ai, disoit-elle, un feu dans l'estomac
Qui me dévore, et suis sûre, je gage,
Sans me regarder au miroir,
Qu'il y paroît sur mon visage.
Mon cher mari, mon cher bon, mon espoir,
Fais-moi manger du kaïmack ce soir. »
« Ce soir? s'écria-t-il, je voudrois le pouvoir;
Mais comment faire? on n'en vend qu'au village;
C'est fort loin, il est tard; tu sais bien tout cela.
Jusqu'à demain, m'amour, tâche à prendre courage,
Je t'en irai chercher. Cependant, d'ici là,
Observe bien tes mains; car, dis-moi, quel dommage,
Si te grattant partout où le hasard voudra,
Tu nous allois planter un morceau de fromage
Droit sur le bout du nez du poupon qui viendra! »
La pauvrette, à ce badinage,
Sourit, prit patience, et pourtant soupira.
Dès la pointe du jour Mahmoud lui tint parole,
Choisit un plat bien écuré,

Et court, ou plutôt vole,
Au laitage tant désiré.
Mais en allant s'il fut Eole,
Pour le boiteux Vulcain on l'eût pris au retour,
Lorsqu'il vint à passer par une longue plaine,
Dont le soleil faisoit un four.
Heureusement au bout il vit une fontaine
Rencognée à l'écart dans un petit détour,
Et tout clopin clopant s'y rendit avec peine.
Son bassin regorgeoit d'une eau riante et saine;
Des gazons émaillés l'ornoient tout à l'entour;
Un plane l'ombrageoit par son vaste contour,
Et les zéphirs au frais, sans agiter l'arène,
Luttoient si joliment contre le chaud du jour,
Qu'au murmure de l'onde et de leur douce haleine,
Tout sembloit dire en ce séjour :
« Ou dormez, ou faites l'amour. »
Faire l'amour ! Mahmoud n'en avoit point envie,
Quand même il auroit eu de quoi;
Mais oui bien de dormir, et plus que de sa vie :
Aussi tout étendu dormoit-il comme un roi;
Posez le cas qu'un roi dorme mieux qu'un autre homme :
J'en pense au rebours, quant à moi.
Quoi qu'il en soit, tandis qu'il dépêche son somme,
Un gros serpent goulu, d'ailleurs fort bien instruit,
Dont l'arbre creux formoit le gîte,
En dégringole à petit bruit,
Mange le kaïmack et remonte au plus vite,
Et juste dans le plat d'étain
Qu'avoit mis le dormeur auprès de son oreille,
Laisse tomber un beau sequin.
Le Turc ouvre les yeux à ce son argentin,
Regarde, se les frotte, et si fort s'émerveille,
Qu'il doute s'il dort ou s'il veille,

Ne pouvant concevoir ni par qui ni par où,
Dans un lieu si désert, lui venoit telle chance,
Quand l'animal, passant la tête hors du trou,
Se dresse, se rengorge en serpent d'importance,
Siffle pour l'avertir, et lui dit : « Cher Madmoud,
D'un petit air de connoissance,
Vraiment, ton kaïmack étoit de fort bon goût;
Il y paroît, je crois, à ma reconnoissance;
En effet, j'en suis si content,
Que si tu me promets de garder le silence,
Et de m'en apporter chaque matin autant,
Un sequin tous les jours sera ta récompense. »
Notre homme, qui de peur étoit quasi perclus,
A de si doux propos, si richement conçus,
Se dégourdit, se lève, et fait la révérence,
Promet du secret tant et plus
A l'illustre animal, qu'il traite d'*Excellence;*
(Beaux titres de tout temps suivirent la finance);
Et devenu léger, de nouveau recourut
Chercher du kaïmack pour sa chère femelle.
Savoir sur son retard ce qu'il dit à la belle,
Quelle fut son excuse, et comme on le reçut,
Il n'en est point parlé : c'est pour moi lettre close.
Mais de retour à son taudis,
Aussitôt la première chose
Fut, le corps contre terre et l'âme au paradis,
De rendre grace au ciel de sa bonne aventure;
Puis en digne patron des zélés osmanlis:
« Grand Mahomet, dit-il, pourvu que ceci dure
Seulement cinq ans accomplis,
Je te jure d'aller à ces lieux ennoblis
Par ta naissance et par ta sépulture.
Oh! pour moi quelle joie inénarrable et pure,
Si je puis sur ce point contenter mes désirs!

Oui ! la Mecque, Médine, objets de mes soupirs,
Dont au seul nom mon cœur tressaille d'allégresse,
Je vous irai voir, j'en fais vœu,
Si ce bon serpent du bon Dieu
Durant cinq ans tient sa promesse. »
Et de fait, ce temps révolu,
Il étoit à partir déjà tout résolu,
Lorsqu'en s'y préparant un article l'arrête :
Il songe qu'il va se priver
D'un sequin chaque jour : la rente étoit honnête,
Et méritoit bien d'y rêver.
Mais en fait d'intérêt, un manant, une bête,
Inventifs en moyens, savent mieux les trouver
Qu'homme du monde et bonne tête.
Voici le tour qu'il prit pour sortir d'embarras :
Il s'en fut au serpent, comme un frère à la quête,
Le col tors, l'œil baissé, marchant à petits pas,
Lui fit, d'un ton piteux, une adroite requête
Sur son vœu qui le trouble, et, demi-prosterné,
Finit en le priant, avec très-humble instance,
De permettre qu'Osmin, de ses enfants l'ainé,
Garçon de vingt ans bien tourné,
Sage, discret, fidèle et plein d'intelligence,
Eût l'honneur, pendant son absence,
De lui porter le déjeûné.
Le reptile d'abord, par un air réfrogné,
Pour tout ce beau projet marqua sa répugnance,
Et loin d'y consentir, au vieillard étonné
Fit cette verte remontrance :
« Pauvre homme! lui dit-il, quel désir effréné
Te prend si follement de courir à ton âge?
Sur quoi, pour ton salut, plus vif qu'illuminé,
Fondes-tu le besoin de ce pélerinage?
Mahomet, me dis-tu, l'a lui-même ordonné :

Oui; mais non pas à toi, par l'hymen enchaîné.
Prends l'esprit du prophète, et lis bien ce passage ;
Ni sa loi, ni ton vœu si mal imaginé,
Ne sauroient te contraindre à faire un tel voyage.
Va, mon ami, crois-moi; des tiens environné,
Crains Dieu, sers le prochain, et veille à ton ménage.
Voilà l'essentiel, le reste n'est qu'usage,
Bon ou mauvais, suivant qu'il est subordonné
Aux principaux devoirs où ton état t'engage.
A l'égard de ton fils, que tu dis si bien né,
C'est de tous tes pareils l'ordinaire langage;
Chez eux l'amour-propre incarné,
Toujours dans un enfant offre une belle image;
Un père en lui s'admire, et d'un œil fasciné,
Se contemplant dans son ouvrage,
Par ses propres défauts souvent le trouve orné.
Au reste, pourtant, je veux croire
Qu'à toutes les vertus le tien discipliné,
Mérite l'éloge et la gloire
Dont tu me l'as enluminé;
Mais, le tout bien examiné,
Il ne me convient pas, en saine politique,
De me livrer ainsi, moi serpent suranné,
A jeune adolescent, au menton cotonné :
Je veux un homme fait, et dont la barbe pique;
Tu m'entends, songes-y : bon soir, point de réplique.»
Mahmoud, de ce sermon interdit, consterné,
En petit béat obstiné,
Jugea le premier point tout à fait hérétique,
Et comme père un peu berné,
Trouva le second fort caustique.
Mais il sait prudemment contenir son chagrin;
Car, s'il se fâche, adieu la rente du sequin,
Ou le voyage de la Mecque.

Pour venir donc à bout de son pieux dessein,
Et conserver son hypothèque,
Il retourne à la charge, et fait tant qu'à la fin,
Par son importune prière,
Le serpent, malgré soi, consent que le blondin
Exerce auprès de lui l'office de laitière.
Ravi de ce succès, il vous part de la main,
Vient tout dire à son fils, lui montre la manière
De servir en secret la bête familière
Qu'ils vont voir dès le lendemain,
Et pour être plus sûr qu'il saura son chemin,
Et retrouvera bien le plane,
Il l'y conduit encor trois jours à même fin;
Puis dans deux petits sacs mettant tout son frusquin,
S'en va joindre une caravane.
Bon voyage au vieux pélerin!
Laissons-le à sa façon, monté sur son roussin,
Courir à la béatitude,
Et voyons à présent ce que va faire Osmin.
Le serpent soupçonneux et fin,
Pour se guérir de toute inquiétude,
Avoit, en l'acceptant, exigé par prélude,
Que s'il vouloit toujours être son bien-aimé,
Il ne viendroit jamais armé.
Item, que sous sa solitude
Son kaïmack seroit porté,
Et que lui pourvoyeur se tiendroit écarté,
Tandis que lui reptile, en pleine quiétude,
Mangeroit à sa volonté.
Tout cela fut promis et fut exécuté,
Pendant près d'une année, avec exactitude.
Mais le temps à la longue engendre l'habitude;
L'habitude conduit à la sécurité,
Et souvent celle-ci mène à l'ingratitude,

Ainsi que l'animal, par son trop de bonté,
En fit une épreuve bien rude;
Car, s'étant démenti de sa rigidité
En faveur de la mine prude,
Et de l'air de simplicité
Dont l'hypocrite Osmin s'étoit fait une étude
Pour masquer sa perversité,
Il lui donna la liberté
D'approcher, et fut même encore assez facile
Pour s'en laisser toucher en toute privauté.
« Oui-dà, dit à part soi ce cœur de crocodile,
Un jour qu'il l'avoit bien flatté,
Puisque vous êtes si docile,
Il faut mettre à profit votre docilité,
Et nous verrons un peu, monseigneur du reptile,
Ce que tient votre coffre-fort.
Depuis plus de six ans, tous les jours il en sort
Sequins d'un très-bon poids et meilleurs qu'à la ville;
Mais comptez que demain vous serez mis à mort,
Et qu'à vous succéder je serai fort habile.
C'est bien à vous, bête rampante et vile,
A jouir d'un si grand trésor. [l'or;
L'or n'est fait que pour l'homme, et l'homme est fait pour
L'un sans l'autre en ce monde est un être inutile;
Tant pis pour un père imbécille,
Si, pouvant s'enrichir, il est demeuré gueux.
Foible d'esprit et scrupuleux
Ne sont que des mots synonymes. »
Osmin, ainsi frappé de ces belles maximes,
Forme déjà mille projets.
Il aimoit les grandeurs, les jouvenceaux, les dames,
Et tous les plaisirs à l'excès.
« Je veux d'abord, dit-il, épouser quatre femmes,
Avoir deux cents chevaux, au moins trente odaliks,

Cent valets, six serails, dix ou douze chiffiks,
Le reste à l'avenant; et je ferai de sorte
Qu'on me verra peut-être un des premiers pachas;
Car, avec de l'argent, que ne devient-on pas! »
De ce dangereux fou l'idée étoit si forte,
Qu'il n'en dormit non plus durant toute la nuit,
Que pucelle à vingt ans la veille de ses noces;
Mais, sitôt que l'aurore luit,
Ses mains avides et féroces
Brûlant déjà de s'assouvir
Du sang qu'il croit verser, de l'or qu'il veut ravir,
A sa ceinture il s'arme d'une hache,
Sous sa pelisse adroitement la cache,
Porte au serpent du kaïmack
Une fois plus qu'à l'ordinaire,
Et lui dit : « *Monseigneur*, selon notre almanach,
C'est aujourd'hui *Baïram*; j'ai cru pouvoir vous plaire
En vous y faisant prendre part.
L'an passé, comme un sot, je n'osai pas le faire;
Excusez si je sens ma faute un peu trop tard;
Au surplus je voudrois, en l'avouant sans fard,
Pouvoir plus dignement vous témoigner mon zèle:
Mais que vous présenter? La nature, ni l'art,
Ne m'offrent rien à votre égard
De plus exquis que cette bagatelle. »
Par ces mots emmiellés, le doucereux cafard
Enjôle de façon le reptile richard,
Que celui-ci, charmé, de tout le remercie,
Et barbotte, en mangeant, quasi comme un canard.
Alors ce déloyal, voyant qu'il officie,
Sans l'observer d'aucun regard,
Lui décharge un fendant; mais, que ce soit hasard
Ou céleste bonté des forfaits ennemie,
Notre agile bête avertie,

Voit le coup, et l'esquive en sautant à l'écart,
Pas si bien cependant que la hache qui part,
En faisant son chemin, ne lui coupe la queue.
On dit qu'elle en parut de rage toute bleue.
Que cela soit ou non, ce n'est rien que cela;
Pour le conte, il suffit que jaune, bleue ou brune,
Sautant au col d'Osmin, elle vous l'étrangla;
Et que, comme aux pachas cette fin est commune,
Lui qui vouloit tant l'être, au moins le fut par là.
Le serpent le suçoit encore avec délices,
Quand plusieurs passagers, courant de çà, de là,
Vinrent fort échauffés offrir de vains services.
Il n'en étoit plus temps; déjà de son étui,
L'âme du scélérat, qu'escortoient tous les vices,
Au fond des enfers avoit fui.
Quelqu'un le reconnut : on l'emporta chez lui,
Où tous les voisins se rendirent.
C'étoit de la maison l'espérance et l'appui.
On peut s'imaginer ce que dirent et firent
Les parents désolés dans leur premier transport;
Jamais douleur ne fut plus vive.
Mais tandis qu'en hurlant ils déploroient son sort,
Voici qu'à point nommé notre Mahmoud arrive.
Quel spectacle pour lui! quel retour! quel abord!
Il en tombe presque en foiblesse.
Du peu qu'on sait du cas on lui fait le rapport;
Et chaque mot qu'on dit le pénètre si fort,
Qu'il s'arrache le poil et rugit de détresse.
« Vrai Dieu, quel bon papa! Voyez quelle tendresse! »
Se disoient les voisins. Ils n'étoient pas au fait :
Lui seul sait où le bât le blesse;
Vu que, saintement fou, par un zèle indiscret
Qui fonrnira peu de copies,
Et comptant sur son fils qu'il croyoit si parfait,

Il ne lui restoit rien de tout son petit fait,
L'ayant tout mis en œuvres pies,
De sorte qu'accablé de regrets infinis
De ne voir dans ses sacs, si dodus à la mine,
Que des colifichets et des haillons bénis
Qu'il avoit rapportés du tombeau de Médine,
Il plaint bien moins le mort qu'il ne fait les vivants;
Car pour lui, pour sa femme, et neuf ou dix enfants,
Tout cela mis au pot eût fait maigre cuisine.
Que devenir dorénavant
Avec sa nombreuse famille,
Si son bienfaiteur le serpent
Ne le nourrit et ne l'habille?
Après donc quelque temps passé dans les douleurs,
A ses dépens plus sage, enfin il les surmonte,
Va devant l'animal répandre force pleurs,
Lui porte du laitage enjolivé de fleurs,
Croyant y bien trouver son compte.
Il s'informe de tout : l'animal le lui conte
Juste de point en point; puis, faisant le plongeon,
Plante là mon pleureur avec sa courte honte.
Mahmoud, au désespoir d'un si dur abandon,
En vain prie et gémit, tendrement le rappelle,
Traite son fils d'*ingrat*, de *monstre*, d'*infidèle*,
Maudit sa mémoire et ses jours...
« Mais moi, pauvre innocent, qui t'honore, qui t'aime,
Pourquoi, lui crioit-il, me fuis-tu comme un ours?
Nous étions tant amis, soyons-le encor de même,
Et de notre marché renouvelons le cours. »
Le reptile, inflexible à tous ces beaux discours,
Aussi soûl de le voir que dégoûté de crème,
Par ce trait simple et vif s'en défit pour toujours :
« Amis, soit, j'y consens, mais au moins d'une lieue;
Car pour de près, vois-tu, crois ce que je te dis :

Tant qu'il te souviendra que j'ai tué ton fils,
Et que je penserai qu'il m'a coupé la queue,
Nous ne pourrons jamais être de vrais amis. »
Dès que la confiance est une fois perdue,
    Ne comptez plus de la ravoir.
On peut, par amitié réelle ou prétendue,
En montrer le fantôme et le faire valoir;
Mais que du fond du cœur elle soit bien rendue,
    Cela passe l'humain pouvoir.

LA ROUPIE.

Quand huguenots, dont la France est purgée
Par la vertu de l'Hercule gaulois,
En factions la tenoient partagée,
Où les tambours faisoient taire les lois,
Vivoit un chef sur tous autres inique,
Homme barbare et connu par cent traits
De cruauté, qui, du peuple hérétique,
Étoit nommé le baron des Adrets.
Tout malheureux qui tomboit dans ses rets,
N'en sortoit point sans y laisser la tête;
Mais, pour garder quelque mesure honnête,
D'un tribunal qu'il avoit érigé,
Il condamnoit les prétendus coupables :
Deux assesseurs, personnes vénérables,
Leur instruisoient procès en abrégé.
Dans le parquet toujours étoit rangé
Un cercle affreux de cruels satellites,
Gens fort experts à causer morts subites.
Quand le baron se sentoit épuisé
De patience (et c'étoit chose aisée),
Il se mouchoit : l'affaire étoit toisée :
Droit au gibet on menoit l'accusé
Sur ce signal. Un jour en sa présence
Fut amené certain frère quêteur
Des cordeliers, homme plein d'innocence,
Bien qu'il ne fût de l'étroite observance,
Disant bons mots et buvant du meilleur,
Ayant toujours de réserve en sa manche

Un sassenage, un morceau de pâté,
Un cervelas, un vieux reste d'éclanche;
Fort étonnés de le voir garrotté,
Les assesseurs, qui connoissoient notre homme,
Dirent tous deux : « Baron, laissez-le aller;
Nul moins que lui ne songe à se mêler
Des différends de Genève et de Rome.
Quand il mourroit, en seriez-vous plus gras?
Point n'estimons qu'il ait fait cas pendable. »
Lors chacun d'eux le saisit par un bras
Pour empêcher le signal redoutable.
Le vent de bise en ce moment souffloit,
Et le baron, qu'ils tenoient à l'attache,
A qui roupie abondamment couloit
Sur la forêt de sa grosse moustache,
Trois fois au nez voulut porter sa main;
Autant de fois il fut retenu ferme.
Alors sentant sa complaisance à terme :
Eh! par la mort, s'écria l'inhumain,
Laissez-moi là; ce n'est pas ce qu'on pense.
Il eut beau dire, il eut beau se fâcher,
Rien n'y servit : de toute la séance
Il ne lui fut permis de se moucher.

L'AMOUR VAINCU.

Je veux chanter l'amour en dépit de mes rides.
Anacréon, plus vieux que moi,
En faisoit son unique emploi,
Et jugeoit sans amour les muses insipides.
Mon sage ami, souffre mes jeux
Comme une fièvre intermittente :
C'est l'amour vaincu que je chante;
Damis, c'est comme tu le veux.
Gênes n'avoit rien vu de plus beau qu'Isabelle;
Gênes, si superbe en palais,
En meubles, en tableaux, en festins, en ballets,
Gênes étoit encor plus superbe par elle.
Par une infinité d'endroits,
C'étoit une beauté charmante :
Le teint, les yeux, la bouche et la gorge naissante,
A l'envi disputoient leurs droits,
Et ne laissoient pas faire un choix
A la cupidité flottante,
Bien que sa modestie, au bon goût plus piquante,
L'emportât de toutes les voix.
Faite comme elle étoit, sans biens et sans naissance,
Elle ne manquoit pas d'amants :
Les galants par des soins, les riches par présents,
S'efforçoient d'ébranler ce rocher de constance;
Mais les soupirs perdus, les présents méprisés,
A tous les conteurs de fleurette,
De leur espoir désabusés,

Firent bientôt sonner retraite.
Comme le plus épris est le plus obstiné,
Vivalde resta seul à tenter l'aventure.
De toutes les grâces orné,
Une haute fortune ajoute à sa nature.
Vivalde étoit l'honneur de cette nation :
Galant, libéral, magnifique,
Bien fait, et dans l'intention,
Pour signaler sa passion,
De faire un effort héroïque.
Que fit-il? Un beau jour il vint lui proposer
D'accourcir le chemin d'amour de mainte lieue,
De prendre le roman par le bout de la queue,
En un mot, d'épouser.
Isabelle n'étoit de bronze, ni de roche;
Son jeune cœur avoit pris feu
Comme on prend bien souvent, pour peu
Qu'on en approche.
Grande étoit la tentation
Et ne pouvoit être plus forte.
Après quelque réflexion,
Elle répondit de la sorte :
Y pensez-vous, Seigneur? Ah! quand la vanité
Me porteroit à l'imprudence
De joindre ma bassesse à votre qualité,
J'en ferois une amère et longue pénitence.
Croiriez-vous parvenir à la tranquillité
Que cherche votre impatience?
Une première jouissance
Éteindroit de vos feux toute l'activité.
Vous languiriez d'ennui pour avoir rejeté
Une plus sortable alliance;
Je mourrois de douleur de me voir mépriser;
Mon dépit en seroit extrême :

Seigneur, parce que je vous aime,
Je ne veux point vous épouser.

Ce beau raisonnement paroissoit chimérique
Pour un cœur fortement touché.
Vivalde ne fut pas bien longtemps empêché
D'y trouver la réplique.
L'amour lui prête pour raisons
Des serments, des transports, des soupirs et des larmes,
Vraies ou feintes pâmoisons.
Insensible à tous ces vacarmes,
Après avoir bien combattu,
A la fin conclut Isabelle,
Que son amant fidèle,
Sans choquer le bon sens ou blesser sa vertu,
Ne doit plus s'obstiner à soupirer pour elle.
On craint le voisinage, on craint les mauvais bruits;
On se craint plus soi-même, et la belle l'engage
D'aller dissiper ses ennuis
Par la diversion de quelque long voyage.
Il part désespéré,
Et quitte le rivage
De l'objet adoré.
C'est ainsi qu'Isabelle heureusement débute
Pour vaincre son amour dans cette occasion,
Et l'orgueilleuse passion
Entraîne dans sa chute
L'intérêt et l'ambition.
Mais tandis que Vivalde aux échos de Syrie
Va raconter son tourment,
Isabelle, qui se marie,
Met, par sa bizarrerie,
Gênes dans l'étonnement.
On croit qu'Isabelle extravague,

Quand, parmi tant de conquérants,
En mérite, en naissance, en amour différents,
Un jeune matelot seul emporte la bague :
C'étoit là son entêtement,
Qui ne manquoit pas de prudence;
Elle croyoit qu'une alliance
Est cimentée (*sic*) plus fortement
Par égalité de naissance.
Quoi qu'il en soit, l'événement
Répondit à son espérance.
Ce ne fut plus qu'empressement,
Plus que parfaite intelligence;
Et, sans le souvenir de son cher exilé,
Qui troubloit les douceurs du nouveau mariage,
Jamais il ne seroit parlé
D'un plus heureux ménage.
Le premier enfant embellit,
Ainsi que le vulgaire assure;
Mais la fécondité de son pudique lit
Bien loin qu'à ses attraits elle fît quelque injure
Sur le proverbe renchérit,
Et l'incomparable Isabelle
A sa troisième couche étoit encor plus belle.

Cependant le destin jaloux,
Qui de mal faire a toujours hâte,
Lui fait éprouver son courroux.
Le pauvre matelot, montant une frégate,
Est enlevé par un pirate
Et mis dans la boîte aux cailloux,
Sans que dans sa maison restât ni pain, ni pâte.
Animés par cet accident,
Tous ses vieux soupirants reviennent à la charge;
Ils offrent du secours; et, dans leur zèle ardent,

Le plus serré d'ailleurs se montre le plus large.
Isabelle refuse tout.
A la barbe des gens qui la poussoient à bout,
Elle leur dérobe ses charmes,
Et la pauvrette se résout
A vivre de ses larmes.
Vivalde, en ce temps-là, de Smyrne retourné,
Avoit fait un riche commerce,
Et, pour passer le temps, il s'étoit adonné
Des perles d'Indostan et des tapis de Perse.
Qui dit Génois dit commerçant.
Qu'amour tant qu'il voudra lutine et bouleverse;
Mais vive le trente pour cent!
De son adorable Isabelle,
Dont il avoit en gros appris l'événement,
Il cherchoit toujours sourdement
A retrouver quelque nouvelle.
Quand, par un beau matin, on lui vint annoncer
Que cette belle est à sa porte.
Quel étonnement le transporte,
Je vous laisse à penser!...
Tantôt il est de feu, tantôt il est de glace.
Dans l'attente de ce combat,
Comme pour sortir de sa place,
Le cœur lui bat,
Et sent donner à son audace
Echec et mat.
Elle, de son côté, n'est pas plus assurée,
Et sur son teint de lis une honnête rougeur
Sème de la pudeur
L'honorable livrée.
Une commune émotion
Entr'eux fait régner le silence.
Vivalde, plus hardi, l'interrompt et commence

La conversation.
« Vous voir dans ce palais, adorable Isabelle,
Est un honneur que je reçois,
Qui passe mon attente... Apprenez-moi, cruelle,
A quel sentiment je le dois.
Est-ce pour m'en chasser une seconde fois?
Et, par trois ans d'exil, de mon obéissance
A vos sévères lois,
N'ai-je donc pas assez confirmé l'assurance?»
«Seigneur, interrompt-elle, il ne faut plus songer
A ma faute passée,
Et je viens vous offrir de quoi vous en venger.
Indigne du bonheur que vous m'avez offert,
J'ai refusé la main qui me combloit de gloire.
L'amour sait que j'en ai souffert
Plus de maux que l'on ne peut croire.
Mais refuser de secourir
Trois enfants malheureux qu'accable leur misère,
Et qui, sur le point de périr,
N'y seroient pas réduits si vous étiez leur père!
Par son caprice négligé,
Refusez du secours à leur coupable mère,
Seigneur, et vous êtes vengé.
J'ai trouvé plus d'un téméraire
Qui mal à propos s'est flatté
De m'acquérir comme à l'enchère;
Mais ce n'est qu'en vous que j'espère,
Et la mort finira son infortune amère
Ou votre générosité.»

Courage, amour, nous tenons la cruelle!
Notre espoir n'est plus limité.
On voit rarement une belle
Avoir assez de fermeté

Pour défendre son cœur rebelle
Des invincibles traits de la nécessité.

Pendant que l'adroite Isabelle
Poursuit de son discours le tour ingénieux,
Vivalde est absorbé, la dévore des yeux,
Et sent que sa vertu chancelle.
« Ah ! disoit-il, qu'elle est belle !
Jamais elle n'eut tant d'appas.
Peut-on faire meilleure emplette ?
Osons : c'est une affaire faite ;
Il ne reste qu'à faire un pas. »
Puis d'un meilleur avis : « Ah ! disoit-il, perfide !
Ce que tu n'as pu par tes soins,
Faut-il que ta fureur aveugle et parricide
L'arrache à ses besoins ?...
Quoi ! renoncer à la victoire
Dont l'amour va me couronner !
Quoi ! renoncer à cette gloire
Que la vertu peut me donner ! »
Longtemps il flotte dans le doute ;
Mais son esprit est englouti.
Il rougit, il pâlit, il sue à grosses gouttes (*sic*),
Et prend enfin le bon parti.
« Madame, reprit-il, calmez votre courage ;
Je vais faire tenir chez vous
De quoi fournir votre ménage,
Et ce qu'il faut en or pour tirer votre époux
De son rigoureux esclavage.
Puisque mon sort cruel n'a pu me procurer
Par un coup plus étroit le bonheur de vous plaire,
Laissez-moi du moins aspirer
A l'honneur d'être votre frère. »
A ces mots, la nouvelle sœur,

Que Vivalde avec grand honneur
Renvoya dans son équipage,
Pesta peut-être au fond du cœur
D'être sœur d'un frère si sage.

Eh bien! cher Damis, qu'en croiras-tu?
Dans ce beau conflit de sagesse,
Qu'Isabelle ait vaincu par sa délicatesse,
Ou Vivalde par sa vertu?

LE PAPILLON.

Un jeune papillon, élève du printemps,
Beau, brillant, bien doré, mais léger et volage,
(Dans d'autres ce défaut déplairoit, j'y consens,
Dans notre papillon c'étoit un avantage).
Ce nouveau fils du blond Phébus,
Ce mignon de dame nature,
Par la beauté de sa parure
Sembloit de tous les cœurs exiger les tributs.
Déjà Flore en paroît éprise,
Déjà Zéphyr en est jaloux,
Et dans son cœur se formalise
De ce qu'on lui fait les yeux doux.
Telle étoit enfin la méthode.
Un bel et magnifique habit,
Certain petit air à la mode,
Des jeunes gens font le délit.
Avec de pareils avantages,
Jugez si notre papillon
Sut s'attirer tous les suffrages.
Pour lui d'abord soupira, ce dit-on,
Une troupe de fleurs nouvelles,
Qui toutes avoient des appas;
Mais vainement soupiroient-elles,
Car papillon ne les écoutoit pas.
Il courtisa la rose et puis la tubéreuse,
Puis l'anémone, puis l'œillet;
Nulle pourtant ne fut assez heureuse
Pour fixer ce jeune coquet.

Enivré de ses conquêtes,
Le galant se croyoit au rang des paladins.
Mais souvent les plus belles fêtes
Finissent par de grands chagrins.
Sur le soir de cette journée,
Je pense un démon séducteur,
Peut-être aussi sa destinée,
Lui fit apercevoir une sombre lueur.
Dès lors, adieu fleurs et parterre,
Adieu les roses, les iris!
Vous tâchez en vain de lui plaire,
La flamme est la beauté dont son cœur est épris.
Il étoit sans expérience,
Ainsi qu'un papillon d'un jour,
Et méritoit quelque indulgence,
Si les destins n'étoient pas sans retour.
Il vole où son malheur l'appelle;
D'abord l'instinct fut le plus fort,
Et l'obligea, malgré son zèle,
A calmer le premier transport.
Mais jeunesse est présomptueuse,
Et ne veut jamais faiblement;
A son humeur impétueuse
Tout doit céder dans le moment.
Tant s'approcha de ces ardeurs mortelles
L'inconsidéré papillon,
Qu'il en laissa sa parure et ses ailes,
Et demeura rôti comme un grillon.
Flore en répandit maintes larmes;
Zéphyr en eut quelque dépit,
Les fleurs en perdirent leurs charmes,
Et l'amour ses flèches rompit.
Cependant encore il respire,
Mais triste, morne, languissant,

Osant à peine se produire,
Et toujours à terre rampant.
En le voyant, chaque être, en son langage,
S'en va disant : Hélas ! c'est grand dommage
Qu'un papillon, aussi beau que l'amour,
Dans nos champs n'ait duré qu'un jour !

LES LUNETTES.

Maître Clément, dont la naïveté,
Le tour heureux, la grâce naturelle,
A tes écrits, proposés pour modèle,
Assigne un rang dans l'immortalité;
Toi qui, nouveau malgré l'antiquité,
Chez les rieurs dont tu mènes la bande,
Vaux seul Catulle, Horace et Juvénal,
Pour faire un conte où le sel se répande,
Prête à mes vers ton style original !

La gravité, qui naquit espagnole,
A l'Espagnol est chère au dernier point
Il s'en empare au sortir de l'école,
Jusqu'au sépulcre il ne la quitte point;
L'art, pour l'accroître, au naturel, se joint,
En ce pays : démarche compassée,
Mots ampoulés et fastueux débit,
Fière parole, air sombre, noir habit,
Hideux regard et moustache hérissée.

Mais le bon air, l'air de distinction,
C'est d'y porter copieuses lunettes,
Brider ses yeux de deux glaces bien nettes
Leur est motif de vénération ;
Jeunes et vieux ont cette ambition ,
Surtout docteurs; licences de Murane
Valent pour eux licences d'Alcala ,
Ou valent mieux. Chez les gens à soutane
Est plus prisé qui plus grandes les a.

Certain pédant de basse Normandie,
Ayant longtemps à Tolède habité,
En prit les mœurs, et, bien enlunetté,
Revint à Caen donner la comédie.
Des écoliers la brigade étourdie,
En vain sur lui lançoit de tout côté
Neige en hiver et pommes en été;
Rien ne pouvoit guérir sa maladie,
Ni d'un seul pas hâter sa gravité.

Le promoteur, homme exact et sévère,
Scandalisé qu'un cerveau couronné
Fût le jouet du badaud déchaîné,
En avertit bientôt le grand vicaire.
Le bon vieillard empaume cette affaire,
Trouve le cas digne d'être blâmé,
Mande son homme, et lui fait dans sa salle,
Devant témoin, aigre mercuriale.
Par ce propos de colère animé :

« Quelle figure à mes yeux représente
» Cet Ostrogoth né pour me désoler?
» Est-ce un faucon que l'on porte à voler?
» Est-ce un cheval que son ombre épouvante?
» Souffrirons-nous votre morgue savante,
» Qui fait venir, par un lâche attentat,
» Tolède à Caen? Qui, par portes de verre,
» Ose introduire au milieu de la guerre
» Les Espagnols dans le cœur de l'Etat?

» Assez sans vous se masquent d'autres hommes,
» Qui, s'ils étoient plus familiers aux yeux,
» Ainsi que vous se verroient en tous lieux
» Par les enfants chargés à coups de pommes.

» Gris, noirs ou blancs, courant le guilledou,
» Barbes de bouc et ceintures de corde,
» Pièce à l'habit qui n'avoit point de trou,
» De ces gens-là qu'on plaisante son soûl;
» Sur mon clergé je ne veux point qu'on morde. »

Quand tout fut dit, un valet aposté
Coupe un cordon : sur le carreau brisée,
Tombe à l'instant lunette et gravité.
Des spectateurs s'élève la risée;
La dignité, se trouvant méprisée,
Devient fureur. Si la crainte des lois
Au faux Normand impose le silence,
Plus chaud désir connoît-il de vengeance,
Et dit tout bas : Tu t'en mordras les doigts.

L'homme de bien, pour certaines affaires,
Dans un couvent qu'il vouloit fréquenter,
S'achemina; car nonnains visiter
Communément pratiquent grands vicaires.
Or, écoutez malice non vulgaire :
Dans un tournant, le maudit adversaire,
Qui le guettoit, le choque d'un revers,
Et tout moulu vous le jette à l'envers
Dans un égout du dévot monastère.

Hélas! monsieur, dit le triste animal,
Pardonnez-moi faute non volontaire.
Je n'y vois goutte, et les yeux de cristal
Qu'on me défend sont cause de ce mal;
Accusez-en monsieur le grand vicaire.
L'infortuné poussant piteux accents,
Et ne sentant rien moins que violettes :
— Eh! portez-en, s'écria-t-il; lunettes
Mieux vaut porter, qu'estropier passants.

APELLE ET PROTOGÈNE.

A M. de La Roque.

La Roque, ne crois pas que sur les grands [succès
La gloire uniquement se trouve répandue.
Souvent par de légers essais
Du plus vaste génie on connoît l'étendue.
Prête-moi deux moments de cette attention
A servir le public sans relâche assidue;
Elle ne sera point perdue,
Si je puis te prouver ma proposition.
Apelle (comme Pline a soin de nous l'apprendre)
Faisoit noble figure à la cour d'Alexandre.
Charmé des grandes qualités
Dont cet illustre peintre éblouissoit la Grèce,
Le vainqueur des Persans lui marquoit sa tendresse,
Et répandoit sur lui ses libéralités
Jusqu'à lui céder sa maîtresse.
Son goût déterminoit celui des courtisans;
Chacun, de ses vertus devenu partisan,
Étoit ami du peintre ou se piquoit de l'être,
Et distinguoit en lui, sur l'exemple du maître,
L'honnête homme de l'artisan.
Comblé d'honneurs et de richesse,
Qui ne croiroit, ami, qu'Apelle fût content?
Rien moins. Protogène sans cesse
Par l'émulation l'alloit inquiétant.
Protogène avoit le mérite
D'un peintre de distinction;

Il joignoit le bon goût à la correction ;
Jamais plus beau dessin n'eut plus sage conduite,
Ni plus fier coloris dans l'exécution,
Et pour sa réputation
Rhodes, qui l'admiroit, devenoit trop petite.
Apelle est forcé d'en gémir ;
Il croit que d'un rival la gloire le dégrade,
Ainsi que Thémistocle empêchoient de dormir
Les victoires de Miltiade.
Mais quoi ! dira quelqu'un, se laisser maîtriser
Par un transport jaloux, un ami d'Alexandre !
Et pourquoi non ? Je penche à l'excuser.
Un peintre, un courtisan, pouvoit-il s'en défendre ?
Quoi qu'il en soit, notre homme, tourmenté
Du nom que Protogène acquiert par la peinture,
Veut lui-même aller voir si c'est portrait flatté,
Ou si la renommée a peint d'après nature.
Gens d'esprit ont bientôt assemblé leur conseil :
Il monte un bâtiment frété pour le négoce,
Il arrive au port du soleil,
Entre les jambes du colosse.
Il n'eut pas peine à rencontrer
La demeure de Protogène.
Fiers d'un tel citoyen, tous la veulent montrer ;
Une troupe d'enfants en tumulte l'y mène :
Autre coup d'aiguillon. Il monte l'escalier
Plein d'un empressement, pour le coup, inutile.
Il ne trouve dans l'atelier
Qu'une vieille concierge, et le maître est en ville.
Une toile en ce lieu se trouvoit par hasard
Sur un chevalet élevée,
Pour quelque chef-d'œuvre de l'art,
Vu sa grandeur, sans doute réservée.
Apelle, d'un pinceau rencontré sous ses pas,

D'un trait si délicat, si juste, la partage,
Qu'on n'eût pu faire davantage
Avec la règle et le compas,
Et dit en souriant : Aimable favorite
Du fameux Protogène, alors qu'il reviendra,
Par cette marque il apprendra
Quel est celui qui le visite.
Protogène au logis à midi retourné,
D'un si noble cartel ne fut point étonné;
Mais d'une autre couleur, par une adresse insigne,
En deux de son émule il partage la ligne.
A cette toile, Eglé, garde bien de toucher,
Et, si dans quelque temps notre hôte
Retourne sur ses pas, comme il fera sans faute,
Tandis qu'en ce réduit je courrai me cacher,
Indique-lui du doigt la ligne parallèle
Qui, partageant la sienne, en fait une jumelle,
Et dis : Voilà celui que vous venez chercher.
Au grand peintre de Cos cette épreuve est montrée :
Elle lui semble faite exprès pour le flétrir;
Dans l'œil et dans la main son âme concentrée,
S'indigne que sur elle on ait cru renchérir.
D'une troisième ligne il coupe la seconde;
Rien de si délié n'a paru dans le monde,
Ni les cheveux naissants de la jeune Phryné,
Ni les filets trompeurs où fut emprisonné
Mars avec la fille de l'onde,
Ni ceux du tissu d'Arachné.
Je n'ajouterai point qu'à cet effort sublime,
Protogène fléchit et ne riposta point.
Combien pour son rival chacun d'eux eut d'estime,
Ni de quelle amitié l'un à l'autre fut joint;
Je dirai seulement qu'à cette expérience
La noble antiquité donna la préférence.

Sur ses ouvrages les plus beaux :
On comparoit son excellence
Aux plus parfaits originaux.
On ne se lassoit point de passer en revue
Des traits dont la justesse et la subtilité,
En se dérobant à la vue,
Défioient la postérité.
Peut-être encor longtemps les connoisseurs habiles
En eussent admiré l'inimitable jeu,
Si les Vitelliens, dans les guerres civiles,
Au palais des Césars n'avoient pas mis le feu.
Mais pourquoi, diras-tu, cette vieille rubrique ?
A quel dessein? pour quel effet?
Cette demande est juste, il faut que je m'explique;
Encore un mot ou deux, te voilà satisfait.
Si l'on peut quelquefois d'une insipide fable
Tirer par les cheveux une moralité,
Pourquoi ne pourroit-on d'un récit véritable
Recueillir quelque utilité?
Essayons. Beaux esprits. ne croyez rien d'indigne
D'une sévère attention.
D'un point, d'une virgule et parfois d'une ligne,
Dépend de vos écrits la réputation.

LE PRÉSENT RUINEUX.

Le Florentin Jean-Baptiste Lulli,
Que de Phébus conçut dame Harmonie,
Pour les bons mots avoit tant de génie
Que je voudrois en avoir recueilli
Des mieux choisis : à son compatriote
Le salé Pogge, il damoit le pion,
Et ce seroit souverain antidote
Pour les vapeurs et l'opilation.

Un maréchal qui gouvernoit une île [1],
Aimant Baptiste autant que maréchaux
Aiment savants, dans les jours les plus chauds
Lui fit tenir lettre de pareil style :
« Au cher Lulli, le maréchal un tel.
Pour conserver ta musique immortelle,
Un cabinet fait d'un bois immortel,
A mon estime, a paru digne d'elle ;
Jusqu'à Toulon je te l'ai fait tenir ;
Fais-le à Paris conduire en diligence.
Adieu, Baptiste, et pendant mon absence,
De ton ami garde le souvenir. »
Notre Amphion ne se sentit pas d'aise
Quand il reçut le billet obligeant ;
En hâte il court chez le voiturier Blaise :
« Allez, dit-il, avançant quelque argent,
Je pairai tout, quoi que la charge pèse,
Même le vin, si l'on est diligent. »

1. M. de Vivonne.

Un mois après à sa porte on décharge
Un arbre entier d'un brésil très-massif;
Six grands roussins efflanqués sous la charge
Sont en sueur : plus qu'eux Blaise poussif,
Monte à la chambre où doctement il jure :
« Que le grand diable emporte la voiture !
J'ai deux chevaux fourbus près d'Avignon,
Deux entr'ouverts sont restés à Valence ;
A vous servir j'eus bien piteuse chance;
Mieux m'eût valu charrier du canon. »
Bien étonné fut le pauvre Baptiste ;
Ce fut alors que cet air il chanta,
Dont la reprise est : *que le ciel t'assiste*,
Qu'à d'autres sens ensuite on ajusta.
Deux cents écus demanda maître Blaise,
Deux cents écus il fallut lui compter ;
Gens à charrette ont tête trop mauvaise,
Rien avec eux ne sert de contester.
Pareille taxe étoit fort importune,
Car d'un tel coup alors qu'on le bourra,
Il n'avoit mis le pied de sa fortune
Dans ton Pérou, lucratif Opéra.

A cet assaut son courage résiste;
Il fait vertu de la nécessité;
Et fait chez lui venir un ébéniste
Pour employer ce bois tant acheté.
Acier, porphyre ont moins de dureté.
Un second maître au premier s'associe.
Trois mois entiers le brésil indompté
Fait reboucher le rabot et la scie :
Mais qui ne sait qu'obstacles sont vaincus
Par le travail ? La cabinet s'achève :
Pour la façon autres deux cents écus;

Lulli les compte, et de dépit en crève.
Ce fut le bon que l'ouvrage complet,
Qui lui coûtoit, en espèce courante,
Douze cents francs, quand il fut cabinet,
A bien payer, en valoit cent cinquante.
Chacun le sut, Baptiste en fut moqué;
Sur son égal il en eût pris vengeance,
Ou son esprit eût au besoin manqué;
Mais franchement, quand on est attaqué
Par maréchaux, il faut baisser la lance.

Le maréchal à la cour revenu,
Baptiste y vole, on s'ouvre, on lui fait place,
Tout applaudit au visage connu;
A deux genoux, de son air ingénu,
Il se blottit, le maréchal l'embrasse.
« Lève-toi donc; d'où vient cette grimace? —
Non, monseigneur, je ne puis me lever
Qu'auparavant je n'obtienne une grâce. —
Je te l'accorde, il ne faut qu'achever;
Est-il pour toi chose que je ne fasse? —
Ah! s'il est vrai que vous puissiez m'aimer
Tel que je suis, par bonté, mon cher maître,
Plus de présents : voulez-vous m'abîmer?
Encore un seul, et je suis à Bicêtre.

REGARD DE TABLEAUX.

La Fortune à se faire rire
Passe d'agréables moments,
Et ne fait pas toujours ses divertissements
De couler à fond un navire,
Ou bouleverser un empire
Ébranlé par ses fondements.
Souvent elle veut qu'on admire
En siècles éloignés pareils événements,
Qu'elle se plaît quelquefois à produire
Pour signaler ses enjoûments :
Tels sont les deux que je vais vous décrire.

Philopœmen fut un homme
De grande distinction;
Son courage longtemps de la superbe Rome
Encloua l'ambition,
Et, si de quelque main la valeur ou l'adresse
Avoit pu des destins faire diversion,
La sienne eût suspendu la perte de la Grèce.
Mais cependant cette valeur
Étoit par sa mine trahie.
Elle n'imposoit point : enfin, pour son malheur,
C'étoit le Luxembourg des troupes d'Achaïe.
Un jour qu'il alloit en partie,
Menant des soldats bien alerte
Pour tenir sa marche couverte,
Il s'étoit déguisé d'un surtout de couti (*sic*);
Passez-moi le couti, car, comme je présume,

(Quoique le cas ne soit bien éclairci),
Si les Grecs avoient lits de plume,
Couti parmi les Grecs fut en usage aussi.
Quoi qu'il en soit, marchant en tête
Comme il faisoit allant aux coups,
Il devance ses gens d'un bon trait d'arbalête,
Et le premier arrive au rendez-vous.
Ce rendez-vous étoit une maison champêtre
Où tout étoit en mouvement,
Et surtout la femme du maître,
Qui se débattoit fortement
Pour faire les honneurs plus méthodiquement.
Elle le prit fort bonnement
Pour un goujat qu'il sembloit être,
Et lui dit : Mon pauvre garçon,
Quitte-moi là ta hongreline,
Et viens avec moi sans façon
Porter du bois dans ma cuisine.
Aujourd'hui notre général
Me fait l'honneur d'être mon hôte,
Et si tu me sers bien, sans faute
Aux tables de mes gens tu seras commensal.
Philopœmen sourit et l'envisage,
Met bas sa houppelande, et sans dire un seul mot,
Il charge sur son dos, pour son apprentissage,
Deux bûches avec un fagot;
Tandis que sous le faix il aplatit sa bosse,
Ses gens arrivent tous,
Et, surpris du spectacle atroce,
Chacun d'eux s'écrie en courroux :
Seigneur, que faites-vous!
Quoi! cette épaule dont la force
De l'Etat chancelant doit soutenir le poids!
Quoi! ces pieds délicats, au hasard d'une entorse,

Plier indignement sous leur charge de bois !
Alors Philopœmen, marchant vers la cuisine :
« Amis, obéissons, leur dit-il, à l'arrêt
De l'étoile qui me domine.
Laissez-moi payer l'intérêt
De ma mauvaise mine. »
Pour la femme, que fit pécher
Un zèle peu discret contre un homme de marque,
Tel regret elle en eut qu'elle fut se cacher
Dans le cabinet de Plutarque,
D'où deux mille ans après j'ai peine à l'arracher.

L'autre exemple qu'ici j'assemble
Est d'un modèle plus nouveau.
Dire qu'à l'autre il ressemble,
Ainsi que deux gouttes d'eau,
Seroit donner dans l'hyperbole ;
Mais prenez-le sur ma parole,
Comme en matière de tableau,
Vous feriez deux regards d'une savante école.

Ferdinand, le roi catholique,
Sous qui Grenade plia,
Et dont le bras humilia
L'orgueil basané de l'Afrique,
De Naples amplifia
Son domaine despotique.
De savoir si ce fut ou valeur ou hasard,
Ou si la perfidie y mêla quelque dose,
C'est une affaire à part.
Je laisse à Louis XII à démêler la chose.
Avec Philopœmen ce qu'il eut de commun,
C'est qu'il étoit d'une figure
Opposée à la mignature,

Et ne sentoit pas bon à jeun.
De juger comme il a pu faire,
Pour laisser, pour transmettre à la postérité
Cet air de grâce et de beauté,
Ce grand air, cet air militaire
Qui convient à la majesté,
Et dont notre Louis, notre ange tutélaire,
Sur tout autre est doté,
Ce n'est pas chose claire.
Qu'il fallut de beaux jours et de charmantes nuits
Pour dégrossir cette matière !
Qu'il fallut la couler par de divers conduits,
D'Autriche et Portugal, de Savoie et Bavière !
Mais revenons au fait :
Ferdinand étoit laid;
Des chausses à la martingale,
Plumes de coq sur son bonnet,
Et bien souvent en linge sale,
Tout tel que je vous le décris,
Un jour qu'il alloit à Capoue,
Fortune, qui des rois se joue,
Dans certain hameau le surprit,
Environné d'eau et de boue.
La nuit étoit obscure et le chemin mauvais.
« Que faire? dit-il à sa troupe.
Cette chaumière à tous servira de palais,
Ne dussions-nous ici trouver ni pain ni soupe. »
On fait halte, on descend d'assez mauvaise humeur,
Et la royale caravane
Se dispose à souper par cœur
Dans la misérable cabane.
Lorsqu'un jeune pêcheur chargé d'un gros poisson
Qu'il venoit de prendre à la ligne,
(Sannazar le nomme un saumon,

Mariana, de foi plus digne,
Veut que ce fût un esturgeon),
Enfin, soit esturgeon, soit saumon, il n'importe.
Faites-moi voir le roi, dit le pêcheur prudent;
De ce poisson que j'apporte
Je veux lui faire présent.
D'abord s'avance Ferdinand :
— Donne. Quelle énorme sardine !
Donne, l'ami. Quel beau poisson !
Je suis le roi. — Tu m'as la mine
De n'être que son marmiton,
Répond le pêcheur en colère.
Est-ce ainsi que de pauvres gens
Se fagotent les courtisans
Pour leur escroquer leur salaire !
— Non ! Je te jure sur ma foi
Que c'est bien moi qui suis le roi.
— Mais bien, dit le pêcheur, le diable qui t'emporte.
A ces mots, il gagne la porte;
Et, plein d'un dépit serpentin,
Remporte son butin.
Emerveillé de cette scène,
Le roi, riant du bout des dents,
Dit à ses courtisans :
Il faut de ma laideur que je porte la peine.
Courez attester à ces gens
Que je suis bien le roi, que c'est chose avérée,
Ou, si je perds cette curée,
Vous en serez pour votre écot.
A ces mots, la troupe animée
Court, ainsi que gens forcenés,
Faire plus de serments que n'en font à l'armée
Les plus déterminés.
Le pêcheur, le poisson enfin sont ramenés,

Et le banquet joyeux se fait sous la ramée.
Le poisson fut fort mal payé :
Le roi n'étoit pas magnifique.
Mieux eût fait le pêcheur, de la belle moitié,
S'il l'eût gardé dans la boutique.

SATIRES

SATIRES

—

LES TRAVAUX D'APOLLON.

Trompeuse volupté, torture ingénieuse,
Ingrat amusement, peine capricieuse,
Compagne du mépris et de la pauvreté,
Muse, sors pour jamais de mon cœur rebuté.
Maudit soit l'ascendant qui força mon génie
A trouver des douceurs dans la vaine harmonie !
Maudite soit l'erreur du goût pernicieux
Qui me fit méditer ton langage des dieux !
Langage plus obscur que les livres arabes,
Étude où le temps s'use à compter des syllabes.
Je vois tous mes égaux, par d'utiles vertus,
Admis avec honneur au palais de Plutus :
L'un, dans un char pompeux, traîne l'arithmétique;
L'autre, aux frais des clients, dore sa rhétorique :
Un autre, de la parque augmentant les trésors,
S'enrichit avec elle à commercer des morts :
Et moi, des bons esprits essuyant la révolte,
J'attends avec le peuple une heureuse récolte;
Trop heureux si, fidèle aux soins de mes guérets,
Je n'avois de ma vie adoré que Cérès!
En vain, pour ranimer mes espérances mortes,

Tu me viens alléguer Boisrobert et Desportes,
Estimés à la cour, chéris, comblés de biens,
Avec des vers plus durs et plus froids que les tiens.
Le dernier pour autrui, par complaisance extrême,
Faisoit des vers galants, et les portoit lui-même :
Et l'autre, de Momus élève bien disant,
Vit croître le poëte à l'ombre du plaisant.
Mais moi, qui fuis l'intrigue et qui fais mal un conte,
Moi que les bas emplois feroient mourir de honte,
Par où puis-je à la cour espérer du soutien ?
Qui n'y fait que des vers, n'y fera jamais rien.
Il est temps que mon âge à d'autres soins s'occupe ;
On est, en cheveux gris, inexcusable dupe.
Laisse aux réflexions le reste de mes ans ;
Va, reprends pour jamais tes frivoles présents.

L'impétueux Acanthe, assis au pied d'un aune,
Exhalant ses regrets sur les bords de la Saône [1],
D'une main sacrilége et prompte à tout oser,
Saisit ses chalumeaux qu'il s'en alloit briser,
Lorsque du lit profond où dort cette onde claire,
Il entend qu'on lui crie : Arrête, téméraire !
Sa fureur diminue, et sa frayeur s'accroît.
L'eau s'entr'ouvre ; un fantôme à ses yeux apparoit,
Moins affreux aux regards que le spectre incommode
Qui remplit de terreur le sanguinaire Hérode,
Lorsqu'un songe, du ciel rigoureux trucheman,
Lui montre Aristobule envoyé par Tristan [2].
Un héros lui parut, à la mine hautaine,
Vetu superbement à l'antique romaine,
Comme, au temps des romans, le complaisant graveur

1. Mâcon, patrie de l'auteur, est situé au bord de la Saône.
2. Auteur d'une tragédie de *Mariamne*.

Aux dépens de Coubé[1] décoroit un auteur.
Acanthe de ses traits démêlés avec peine,
Cherchoit à rappeler quelque idée incertaine,
Quand l'ombre, d'un air grave et d'un accent plein d'art:
« N'en doute plus, dit-elle, et reconnois Maynard,
Qui, malgré la fierté de l'Espagne jalouse,
Contraignit Bilbilis[2] de céder à Toulouse[3];
Si ton esprit, encor capable de raison,
Peut adoucir ses maux par la comparaison,
Apprends mon infortune, et connois dans sa suite
A quel point la richesse abhorre le mérite.
Jamais un siècle ingrat approcha-t-il du mien?
J'y présentai la gloire à troquer pour du bien[4].
Ma muse y fut souvent, d'une voix importune,
Jusque dans son palais quereller la fortune.
La déesse, attentive aux destins des guerriers,
A se sécher sans fruit condamna mes lauriers,
Et me fit consumer dans une plainte vaine,
Quand, jusqu'à Colletet, tous trouvoient leur Mécène.
Oui, lâche que j'étois! d'un encens immortel,
Des idoles du temps je fis fumer l'autel;
Je le fis sans succès. Armand eut le courage
De me laisser languir dans un obscur village,
Malgré mon beau placet, cité par Pélisson,
Dont un superbe *rien* me paya la façon;
Preuve que la faveur, rebelle à la justice,
Se refuse au mérite et se donne au caprice.
La mort, plus équitable, et moins sourde à mes vœux,
A consacré mon nom dans les champs bienheureux.

1. Libraire du temps.
2. Patrie de Martial.
3. Patrie de Maynard.
4. Pensée de Maynard dans une de ses épigrammes.

D'où je viens soulager la peine qui t'outrage,
Et contre la fortune affermir ton courage.
Je prétends aujourd'hui, dans ton cœur abattu,
Assis à tes côtés, ranimer la vertu,
Et par une doctrine à la source puisée,
Faire de ta campagne un second Élysée. »

Acanthe, à ce discours, saisi d'étonnement,
Résistoit avec peine au premier mouvement;
Quand, la réflexion réveillant son audace,
Son cœur à son secours invoqua le Parnasse,
Cet endroit si fertile en apparitions,
Où tout faiseur de vers se fait aux visions.
Alors, envisagé par des regards plus fermes,
Le fantôme éloquent poursuivit en ces termes :

« Par un arrêt célèbre, et sur le bronze écrit,
Le sort à la misère unit le bel esprit;
Mais surtout cet esprit de qui l'effort sublime
S'astreint à la mesure ou se gène à la rime.
Soit que du double mont les sons harmonieux
L'arrachent à la terre en l'élevant aux cieux;
Soit que du peuple obscur la jalouse foiblesse
S'efforce d'offusquer un éclat qui le blesse;
Soit enfin que les dieux, avares du bonheur,
Au prix d'un dur travail vendent un peu d'honneur,
L'histoire de nos jours et les fastes antiques
Étalent à l'envi les malheurs poétiques.
Hésiode, à nos yeux, s'y montre assassiné,
Homère mendiant, Lucrèce empoisonné.
Des scandaleux excès de leur double folie
Le Tasse et le Marin font rougir l'Italie;
Et le zèle françois, cruellement dévot,
Fit languir dans l'exil Théophile et Marot. »

Mais que sert d'épuiser cette preuve vulgaire ?
Le Dieu même, le Dieu dont le feu nous éclaire,
Fit voir cet univers, où brille sa splendeur,
Rempli de ses travaux comme de sa grandeur.
Ses malheurs sont semés dans les Métamorphoses;
Repassons-en la suite, et plains-toi si tu l'oses.

Apollon fut soumis, avant que d'être né,
A l'injuste rigueur d'un astre infortuné.
Sa mère, de fureurs par vengeance agitée,
Sentit Junon jalouse et Lucine irritée :
La terre la refuse en son vaste contour;
Le dieu de la lumière a peine à voir le jour ;
Et de tant de climats honorés par sa course,
La flottante Délos est sa seule ressource.
Latone, dans ses bras portant ses chers jumeaux,
Se voit dans sa misère interdire les eaux;
Et d'un bien qu'en commun la nature partage,
Le rustique insolent lui dispute l'usage.
Le peuple est accablé d'un changement subit,
D'une sale grenouille il endosse l'habit :
De l'eau qu'il a troublée il devient l'infamie;
Et, provoquant des Dieux la puissance ennemie,
Par cent cris redoublés, de son marais bourbeux,
Il consomme son crime et blasphème contr'eux.

L'enfance de Phébus n'étoit pas terminée,
Qu'une rage nouvelle à sa perte est tournée.
Le gouffre ténébreux où commande Pluton,
Vomit pour l'engloutir l'effroyable Python,
Ce monstre furieux, dont la brûlante haleine
Dévoroit le bocage et ravageoit la plaine :
Il est vrai que ses traits l'en rendirent vainqueur;
Mais, hélas! ce ne fut qu'aux dépens de son cœur!

L'amour, juste vengeur d'un injuste reproche,
Lui fit sentir l'effet des flèches qu'il décoche.
En vain pour émouvoir l'insensible Daphné,
Phébus peint les talents dont les dieux l'ont orné,
Et faisant de soi-même un éloge bien ample,
Donne à ses successeurs un dangereux exemple,
Qu'avec moins de mérite et plus de vanité,
Ils ont, et moi comme eux, si souvent imité :
Rien ne peut attendrir la belle fugitive;
Du fleuve paternel ses pieds pressent la rive :
Longtemps ses pas légers, à la fuite obstinés,
Laissent loin derrière eux les zéphirs étonnés.
Hors d'haleine à la fin, pour éviter la force,
Elle met sa pudeur à l'abri d'une écorce.
Amour, par cet exploit si grand, si peu commun,
Que tu sus assembler de triomphes en un!
Le trait qui te soumit l'inventeur de la lyre,
Sur tous ses descendants établit ton empire.
Un seul coup t'asservit Ovide, Anacréon,
L'ami de Mécénas, l'amante de Phaon,
Aux charmes de Lesbie assujétit Catulle,
Fit célébrer Délie et soupirer Tibulle,
Anima les regrets que Pétrarque a poussés,
Enflamma Jean Second[1] dans des climats glacés,
Et dicta les beaux vers qu'une galante muse
Publia depuis peu sous le nom de La Suze.
Pour moi, je comprends mal ce qu'on nous a conté
Des Filles de mémoire et de leur chasteté.
Le tendre est leur vrai fait, n'en déplaise au sublime,
Et leur chanson languit si l'amour ne l'anime.
Ton cœur en est, Acanthe, un exemple évident;
Une double fureur, par un double ascendant,

1. Poëte latin moderne, né à La Haye.

T'a fait, dès le berceau, couler dans chaque veine,
La flamme de l'amour avec l'eau d'Hippocrène.

Mais qui l'auroit pu croire ? Apollon bien traité
Fut encor moins heureux qu'Apollon rebuté.
L'Amour, ingénieux à montrer sa puissance,
Sur lui, par ses présents, acheva sa vengeance.
A peine pour Daphné ses regrets sont finis,
Que le traître à ses yeux présente Coronis,
A la constance près, en mérite complette,
Plus belle que Vénus et plus fine coquette.
Il vit, à peu de frais, au gré de ses désirs,
Voler la récompense au-devant des soupirs;
Mais cet astre sans pair fut mis en parallèle,
Et ne put être unique aux yeux de cette belle.
De deux rayons nouveaux un mortel insolent
Orna du blond Phébus le front étincelant,
Et l'indiscret corbeau, rustiquement fidèle,
Lui conta comme un sot la choquante nouvelle.
Flattez-vous du secret, inconstantes beautés,
Les oiseaux publiront vos infidélités.
Apollon rétrograde, aveuglé de colère,
Quitte le capricorne et rentre au sagittaire,
D'où son courroux trop prompt et trop bien obéi,
Perce d'un trait mortel ce cœur qui l'a trahi.
Malheureux dans l'affront dont on le déshonore !
Dans la punition plus malheureux encore !

Pour adoucir l'aigreur de son mortel ennui,
Il prend soin d'un enfant qu'il croyoit être à lui.
A la mère expirante il arrache ce gage,
L'emporte, et le confie aux nymphes d'un bocage.
Par elles chez Chiron secrètement conduit,
Le centaure fameux dans sa grotte l'instruit.

Croissez, jeune Esculape, et dans la solitude
Méditez ce grand art digne de votre étude,
Cet art si respecté, dont le puissant secours
Commande à la douleur et prolonge les jours.
Par vos nobles travaux à vous suivre excitée,
Une postérité nombreuse, accréditée,
Aux timides mortels imposera des lois,
Et pour premiers sujets pourra compter les rois.
On aura foi pour tous. Le trop lent galénique,
Le chimique trop prompt, l'impudent spagirique,
Auront chacun leur dupe, et, par divers chemins,
Feront expérience aux frais des corps humains.
On verra constamment la crainte et la foiblesse
Attacher à leur char l'honneur et la richesse;
De l'amour de la vie ardents à profiter,
Ils vendront cette mort qu'on cherche d'éviter;
Et, quand ils quitteront vos fidèles maximes,
La terre dans son sein recélera leurs crimes.

Déjà le demi-dieu, par son père inspiré,
Signaloit son savoir, des hommes adoré:
Déjà de ses secrets les merveilles hardies
Reléguoient aux enfers l'essaim des maladies;
Et toujours bienfaisant, à la honte des dieux,
Il déroboit la terre aux châtiments des cieux,
Quand, par une entreprise à son art interdite,
Pour complaire à Diane, il ranime Hippolyte;
Et forçant de fléchir l'inflexible destin,
Des griffes de la mort il ravit son butin.
Alors de l'Achéron le monarque barbare,
D'un coup de son trident entr'ouvre le Ténare;
Et sur un tourbillon de bitume et de poix,
Pousse au ciel obscurci sa foudroyante voix.
« Est-ce de ton aveu qu'on me fait cet outrage,

Jupiter? N'es-tu pas content de ton partage?
Et cet audacieux, superbe de son art,
Vient-il me déclarer la guerre de ta part?...
Ah! si je le croyois!... » La nature tremblante,
A ce cri menaçant, frissonne d'épouvante.
Jupiter, d'un souris rassérénant les airs:
« Cesse de t'alarmer, dit-il, roi des enfers.
Pour un qu'ôte Esculape à ton empire sombre,
Bientôt ses successeurs t'en enverront sans nombre;
Mais, pour calmer l'esprit de son frère irrité,
Il lance un coup mortel au dieu de la santé.
L'atteinte en est certaine, et la brûlante foudre
Prend à sa longue barbe et le réduit en poudre.

Qui pourroit d'Apollon dépeindre la douleur?
Lui, qui colore tout, en perdit la couleur.
Il disparut aux yeux. A la nature entière
Une éclipse imprévue interdit la lumière;
Et, pour avoir forgé le trait pernicieux,
Les siens privent du jour le cyclope odieux.
Vulcain n'est plus servi dans sa grotte enfumée,
Et du maître des cieux la droite est désarmée.
Ainsi, quand un lion, par le Maure chassé,
Ne peut joindre l'auteur du coup qui l'a blessé,
Ses regards furieux, précurseurs de sa rage,
Au désert effrayé dénoncent le carnage.
De ses rugissements tout cœur est palpitant;
L'echo qu'il y contraint tremble en les répétant,
Et sa superbe dent, teinte du sang qu'il verse,
Brise en éclats sanglants la flèche qui le perce.
Du dieu qui vous inspire, ardents imitateurs,
Armez-vous comme lui, redoutables auteurs:
Vos vers sont vos enfants, vos armes la satire;
Périsse par ses traits quiconque ose leur nuire!

Lorsque d'un plus puissant on se trouve offensé,
Dissimuler sa peine est un acte sensé.
On achète bien cher un transport téméraire,
Et le prompt repentir suit la prompte colère.
Implacable vengeur, dieu sévère et jaloux,
Jupiter, malheureux qui se brouille avec vous!
Sans les soins protecteurs de la troupe immortelle,
Il plongeoit le soleil dans la nuit éternelle;
Mais les dieux suppliants lui font donner les mains
A ne l'humilier qu'au destin des humains.

Dans les fertiles champs où le fameux Pénée
Enrichit de moissons la plaine fortunée,
Régnoit alors Admète, un prince fort vanté,
Par l'amour conjugal du trépas racheté,
Qui n'auroit point revu la lumière céleste,
S'il eût eu pour épouse une moderne Alceste.
Pour produire avec fruit ses talents au grand jour,
Notre illustre banni s'achemine à sa cour,
Plein d'espoir d'y puiser les grâces dans leur source,
N'ayant que l'art des vers pour unique ressource.
Quelle ressource, ô ciel! Bien loin d'être admiré,
Il y passa bientôt pour un fou déclaré;
Et de ses vers pompeux les sublimes figures
Y parurent aux sots extravagances pures.
L'intendant des troupeaux, qui se piquoit d'esprit,
Le tirant de leurs mains, à ses gages le prit,
Et berger tout nouveau, dans les plaines fleuries,
L'envoya débiter ses doctes rêveries.
Vous voilà donc réduit à paître des troupeaux,
Vive fécondité, qui jusqu'au fond des eaux,
Portant sur vos rayons les subtiles essences,
Dans le sein de la terre animiez les semences!
Cet œil qui vit sous soi, parmi les airs mouvants,

Le choc des tourbillons et la guerre des vents,
A donc pour tout spectacle, au fond d'une prairie,
Le combat des taureaux qu'Amour met en furie!
Non, je ne puis souffrir d'entendre déclamer
Ceux qu'à la pauvreté réduit l'art de rimer.
J'ai tort de l'avoir fait. Une simple chaumière
A borné devant nous le dieu de la lumière.
Que ses chants furent beaux! que les rustiques dieux
Goûtoient avidement ses sons mélodieux,
Quand sur ses chalumeaux sa tendresse fertile
Fit folâtrer l'églogue ou soupirer l'idylle!
Heureux si, du destin toujours persécuté,
Il n'eût pas vu finir cette tranquillité!

Mercure, en ces temps-là, dans les champs de la Grèce,
Par de petits larcins cultivoit son adresse;
Comme un caméléon variant ses couleurs,
Il méritoit le rang de patron des voleurs,
Et concevoit déjà d'illustres espérances
De ranger sous ses lois la robe et les finances
Aussitôt que d'Admète il eut vu les troupeaux,
Bondissant sur les fleurs, s'égayant dans les eaux,
Il sort d'une retraite en rustique équipage;
D'un berger du pays empruntant le visage,
Il aborde Phébus de l'air riant et doux
Que prend la trahison pour faire ses grands coups,
Et lui dit: « Étranger, quelle étoile obligeante
Enrichit ce climat d'une voix qui m'enchante?
Sous cet antique chêne, à rêver occupé,
Mon oreille a reçu tes sons qui m'ont frappé.
O ciel! qu'ils sont touchants! que je hais l'inhumaine
Qui charge un tel amant d'une si rude chaîne!
Mais ce n'est qu'une feinte. Est-il quelque beauté
Qui rebute un amour si tendrement chanté?

De grâce, redis-moi cette dernière stance.
Quel tour! quels vers nombreux! quelle heureuse cadence!
Non, le dieu du Parnasse, entouré des neuf Sœurs,
Ne frappe point les airs de pareilles douceurs.
Mais, n'es-tu point lui-même, ou l'amant solitaire
Qui regrette Syrinx par sa plainte ordinaire? »
O piége inévitable et finement tendu!
Quel auteur contre toi s'est jamais défendu?
Le plus ferme d'entr'eux cède à cette machine;
C'est un poison qui tue, un charme qui fascine :
Chacun pour s'estimer se forme des sujets,
L'amour-propre triomphe à grossir les objets;
Mais de tous les humains que sa vapeur occupe,
Le poëte orgueilleux est la plus sûre dupe.
A force de louange Apollon prévenu,
D'abord sans réfléchir se livre à l'inconnu;
Il s'applaudit dans l'âme, et sa joie est extrême
De voir qu'à ses chansons on le prend pour lui-même.
Plus son admirateur s'empresse à l'écouter,
Plus le dieu complaisant s'épuise à répéter;
De ses amours chantés il raconte l'histoire;
Et poussant son récit jusques à la nuit noire,
Qui sous un voile obscur les champs ensevelit,
Il offre à son flatteur la moitié de son lit :
C'est le but où la ruse étoit acheminée.
Phébus dort en berger lassé de sa journée;
La verge narcotique affermit son sommeil.
Mercure à se lever devance le soleil,
Et, faisant des troupeaux un inégal partage,
En détourne l'élite au travers du bocage.

« Otez-vous de ces lieux! ô berger imprudent!
Vous n'y pouvez rester sans péril évident. »
Ainsi parle au Soleil la vigilante Aurore :

De ses pleurs redoublés s'accroît l'émail de Flore.
Phébus suit son conseil, et d'un nouvel affront
Dans les champs Lydiens court se couvrir le front.
Las de traîner un corps qui lui servoit de peine,
Sur la croupe d'un mont Phébus prenoit haleine,
Et, couché sur la mousse, au pied d'un vert ormeau,
Charmoit sa lassitude au son du chalumeau.
Les oiseaux enchantés suspendoient leur ramage,
Les zéphirs inquiets faisoient grâce au feuillage;
La babillarde Écho n'osoit pas respirer,
Et les ruisseaux voisins couloient sans murmurer.
La beauté de son chant en cet endroit attire
Le berger, le chasseur, la nymphe et le satyre.
Midas, roi du pays, le premier y parut,
Pan d'un buisson voisin à la hâte y courut,
Pan, le dieu des forêts, dont la rustique adresse
S'est fait un instrument des os de sa maîtresse,
Et qui, dans l'art du chant prétendant exceller,
Frémit qu'en sa présence on ose s'en mêler.
D'abord à ce rival, devant la compagnie,
Il propose un défi de vers et d'harmonie :
Le dieu des vers l'accepte en modeste berger;
Midas avec Tmolus est commis pour juger.
Sur un gazon fleuri le sénat prend séance,
Le vulgaire est debout, et tous prêtent silence.
Alors, entremêlant sa flûte avec ses chants,
Le dieu Pan de ces vers fit retentir les champs.
« L'espoir de ma victoire en votre appui se fonde;
Déclarez-vous pour moi, belle moitié du monde,
Honneur de l'univers, dernier effort des dieux,
Doux supplice de l'âme, et délice des yeux;
Vous êtes de l'esprit souveraines arbitres;
Pour ennoblir les vers vous accordez les titres;
Et vos décisions font tomber un auteur,

Eût-il, avec ses sœurs, Phébus pour protecteur.
Dans ces chants que mon cœur vous offre pour victime,
Beautés, vous allez voir combien je vous estime. »
On crut, à ce début, qu'il alloit débiter
Tout ce qu'aux cœurs galants apprend l'art de flatter;
Mais changeant tout-à-coup par un froid stratagème,
Pan contre le beau sexe insolemment blasphème,
Et s'épuise en efforts pour noircir ses attraits
Par une aigre satire et de sanglants portraits.
Quelques méchants rieurs à la feinte applaudissent;
Le reste paroît froid, et les nymphes rougissent.
Quel courroux enflamma l'œil qui perce en tout lieu!
Le berger indigné cache à peine le dieu;
Et, sans l'ordre absolu qui borne sa puissance,
Il eût à coups de traits puni cette impudence;
Mais, soumis au destin dont il sent les rigueurs,
Par un tendre prélude il prépare les cœurs.
L'Amour suit de ses sons les volantes merveilles,
Et, porté sur leur aile, entre par les oreilles.
Le sauvage Tmolus, dieu du mont sourcilleux,
Baisse, pour applaudir, son sommet orgueilleux;
Et l'épaisse forêt qui lui sert de couronne,
S'incline, en le suivant, au beau fils de Latone.
Je n'entreprendrai point ici de réciter
L'ode qu'en langue attique il lui plut de chanter.
Pour traduire les dieux nous n'avons point de style.
Perrin[1] se morfondit sur le divin Virgile,
Et Lucain chez Brébeuf, au goût de Despréaux,
Ne peut être admiré que des provinciaux.
Il suffit de savoir que du sexe adorable
Il fit avec tant d'art l'éloge inimitable,
Que, sans délibérer, ses auditeurs surpris,

1. Auteur d'une mauvaise traduction en vers de l'*Énéide*.

En tumulte au berger accordèrent le prix;
Et pour rendre sa gloire encore plus complète,
Pan lui-même tout haut avouoit sa défaite.
Midas seul, du bon goût ennemi déclaré,
Méprisa le talent de la troupe admiré;
Et du dieu des forêts, aux yeux des nymphes mornes,
De leur noble guirlande il embellit les cornes.
Que te dirai-je encor? Tu sais le châtiment
Qui sur l'heure suivit l'inique jugement,
Et comme, aux spectateurs donnant la comédie,
Le juge fut pourvu d'oreilles d'Arcadie.
Divinité des lois, si les grands jours des cieux
Commettoient Apollon, qu'il revînt en ces lieux
Réprimer l'injustice et punir l'ignorance,
Pour dérober aux yeux sa risible vengeance,
Dans tous les tribunaux que l'on croit les plus nets,
O Thémis! qu'il faudroit élargir de bonnets!

Et toi, triste sujet d'une immortelle plainte,
Mes vers t'oubliront-ils, déplorable Hyacinthe?
Dois-je, en rafraîchissant une juste douleur,
Te nommer d'Apollon le crime ou le malheur?
Quoi donc? sur le galant, sur le tendre Zéphire,
L'implacable colère a-t-elle tant d'empire?
Et tes jeunes appas avoient-ils mérité
Un destin si funeste et si précipité?
Mais ne réveillons point la coupable mémoire
Qui de l'astre du jour pourroit ternir la gloire.
Par là ses nourrissons, mis en mauvaise odeur,
Furent longtemps suspects d'une odieuse ardeur;
Leurs vers en sont noircis; et, dans le sang d'Orphée,
La honte de ces feux ne fut pas étouffée.
Aujourd'hui le Parnasse, heureusement purgé,

Soumis à la nature et sur la loi rangé,
Constant à rejeter les usages obliques,
Laisse aux enfants de Mars leurs manières antiques.
Du destin d'Apollon l'ordre persécutant
Lui réservoit encore un outrage insultant.
Misère impérieuse, hélas ! qui peut comprendre
A quelle indignité tu forces de descendre !
Le tyran des Troyens, bouillant d'ambition,
Élevoit les remparts du superbe Ilion,
Et, bâtissant des siens le fameux cimetière,
De la gloire des Grecs préparoit la matière.
Notre dieu, que le sort privoit de tout appui,
S'associe à Neptune, exilé comme lui ;
Et cette même main, dont la savante adresse
Par les sons de sa lyre arrêtoit le Permesse,
Et charmoit les neuf sœurs sur le sacré côteau,
Empoigne la truelle et saisit le marteau.
Infortunés rimeurs, manœuvres du Parnasse,
De la muse françoise inépuisable crasse,
Si la Parque en ce temps avoit filé vos jours,
Vous eussiez à Phébus été d'un grand secours.
J'en sais tel d'entre vous, aux épaules carrées,
Robuste, bien membru, nerveux, aux mains serrées,
Qui d'ailleurs inhabile à ses doctes chansons,
Eût été merveilleux pour un aide à maçons.
Déjà du mur fatal la massive structure
Terminoit en créneaux sa fière architecture ;
Et, se manifestant pour chef-d'œuvre des dieux,
Épouvantoit la terre et menaçoit les cieux.
L'ingrat Laomédon, que sa parole engage,
Cherche inutilement des fautes dans l'ouvrage,
Et, pressé de payer le salaire promis,
Lance à ses créanciers des regards ennemis;
Et de termes si bas il arme sa colère,

Que je suis tout honteux de les voir dans Homère,
N'en déplaise au parti qui de l'antiquité
Veut que, jusqu'aux défauts, tout y soit respecté.
O race, à l'injustice en tout temps adonnée!
Grands, vous voilà bien peints; c'est une destinée
Dont tout homme né libre a lieu d'être effrayé,
Servir maître superbe et n'être point payé!

Acanthe, tu m'attends à la fin de l'histoire,
Et tu crois qu'Apollon, rétabli dans sa gloire,
Au milieu des grandeurs dont il fut possesseur,
Goûta d'un heureux sort la tranquille douceur;
Abus : de sa vertu, sans cesse traversée,
Partout la fermeté devoit être exercée.
Je ne veux point ici chanter sur le haut ton
L'ambitieuse mort du jeune Phaëton,
Ou sur les bords du Pô, par des redites fades,
Changer en peupliers les tristes Héliades.
Je ne veux point encore à ses malheurs connus,
Ajouter le récit de ses feux pour Vénus,
Qui pour hommes et dieux également traitable,
Fut pour le seul Soleil toujours inexorable,
D'où vient qu'en délateur cet amant érigé,
Et par l'art de Vulcain visiblement vengé,
Fit prendre au sein de Mars la déesse endormie,
Réduit à désirer cette douce infamie.
A nos réflexions ajoutons seulement,
Que, dans tous ses emplois, Phébus, également,
Qu'il habite la terre ou la voûte étoilée,
Rencontre avec l'honneur la fatigue mêlée.
Dieu du jour, il s'occupe à d'immenses travaux;
Il guide avec péril de fantasques chevaux;
Il grimpe le matin par des sentiers rapides;
Le soir, se précipite aux abîmes humides :

Dans son brûlant midi, de flammes entouré,
Par cent monstres affreux il seroit dévoré,
Si, toujours attentif à ses fidèles bornes,
Du taureau mugissant il n'évitoit les cornes,
Le venin dangereux du piquant scorpion,
La flèche du centaure ou la dent du lion.
En vain la sombre nuit, à la cour d'Amphitrite,
Des délassants plaisirs veut rassembler l'élite;
Dans les sacrés festins son gosier desséché,
A louer Jupiter sans cesse est écorché;
Et des géants vaincus il fredonne l'histoire,
Quand le reste des dieux se divertit à boire.
Dieu des vers, son destin n'est pas plus fortuné:
Sur la croupe d'un mont tristement confiné,
Dont l'avare fortune a fait son héritage,
Cultivant sans succès, dans ce rocher sauvage,
Des arbres, de la vie inutile soutien,
Toujours verts, et pourtant qui ne produisent rien,
Du stérile laurier mâchant la feuille amère,
Se repaissant de sons et buvant de l'eau claire,
Habitant des forêts la rebutante horreur,
Saisi de rêverie, agité de fureur,
Et pour mettre le comble à ses peines cruelles,
Réduit à contenter neuf bizarres pucelles:
Acanthe, à ton avis, qu'en pouvons-nous penser,
Nous, qu'une seule a su si souvent exercer?
Prétends-tu de ton nom laisser quelque mémoire?
Tu vois par quels degrés on arrive à la gloire:
Le travail y conduit, et la fatalité
Enchaîne le plaisir avec l'obscurité.
Au point de recueillir les fruits de ton étude,
N'en corromps pas l'espoir par ton inquiétude:
De la nécessité subis l'heureuse loi;
La volupté te fuit et l'honneur s'offre à toi.

Né dans un siècle illustre et brillant de merveilles,
Du plus fameux des rois fais l'objet de tes veilles.
Comme un foible lierre, à tes bras tortueux
Donne le ferme appui d'un tronc majestueux.
Le soleil ennoblit la pesante matière,
Il élève, il soutient une vapeur grossière :
De l'éclat de Louis attends le même fruit;
Il élève, il soutient un auteur qui le suit.
Jupiter put souffrir, du trône de la nue,
Le nom de Phidias au pied de sa statue,
Et vit, sans s'irriter, le peuple adorateur
Encenser le monarque et louer le sculpteur;
Mais pour ce grand sujet arme-toi de courage.
Souvent de pauvreté blâmant notre langage,
Et jetant de dépit couleurs, toile et pinceaux,
Ton dessin dans le feu volera par morceaux.
Ne te rebute point; change, corrige, efface,
Médite à tous propos les maîtres du Parnasse.
Si quelque expression t'échappe par hasard,
Indigne de ton prince, indigne de ton art,
Fais-toi cette apostrophe : « O muse infortunée !
Est-ce ainsi que Virgile auroit parlé d'Énée?
Lâche! est-ce donc ainsi qu'aux bords du Simoïs,
Homère, dans ses vers, eût fait vaincre Louis,
Si pour prendre en huit jours une fatale ville,
Le destin l'eût fait naître à la place d'Achille,
Qui, malgré sa valeur et les dieux conjurés,
Dix fois devant ses murs vit les épis dorés? »
Repasse en ton esprit cent conquêtes célèbres,
Qui du sombre avenir perceront les ténèbres,
Mons, Besançon, Namur, dont un seul bastion,
Dont le moindre dehors valoit tout Ilion.
Songe à tant de vertus, dont la foule éclatante
Embarrasse, éblouit, désespère, épouvante,

Lorsque de les chanter l'ambitieux désir
Ne peut suffire à tout, et ne sait que choisir.
Par ces fidèles soins, une heureuse harmonie
Doit avec ton modèle assortir ton génie;
Et nos derniers neveux, de sa gloire étonnés,
Aux pieds de ton héros en esprit prosternés,
Contemplant de Louis cette image parfaite,
Pourront se souvenir que c'est toi qui l'as faite.

Je vois ce qui s'oppose à ton ambition,
Et je veux prévenir ta grande objection :
Le moyen de suffire à cette illustre envie,
Occupé du souci des besoins de la vie,
Diras-tu? Quel esprit, borné servilement
Par la basse frayeur de manquer d'aliment,
Peut jamais s'élever à la hauteur sublime
Que tes hardis conseils proposent à ma rime?
Crois-tu donc que Virgile, en son esprit troublé,
Repasse tristement la disette du blé,
Quand sa muse énergique avec tant d'art ajuste
Le beau trait de Marcel, qui fait pleurer Auguste?
Le bonheur, dans Horace, au mérite fut joint;
On voit dans ses écrits briller son embonpoint :
Et lorsqu'il pousse en l'air Pégase qu'il gouverne,
Il a ses pleins celliers de Grec et de Falerne.
D'accord, quand un auteur sur une œuvre pâlit,
Trop de bien le relâche, et trop peu l'avilit.
Eh bien! veux-tu forcer ton prince incomparable
A jeter sur tes vers un regard favorable,
Et, par quelques bienfaits, de ton sort obstiné
Changer royalement le cours empoisonné?
Je m'en vais te guider par un avis fidèle;
Le voici, cher Acanthe, en un seul mot : excelle!
Depuis que de l'État le vigilant démon

Dans ses puissantes mains en a mis le timon,
Tout genre de vertu brillante et distinguée,
S'est vu de ses bontés la source prodiguée.
En quelque art que l'on prime, à ce roi bienfaisant,
C'est toujours pour ses dons un titre suffisant;
Et sans retour sur soi, sans rapport à sa gloire,
Sa faveur enrichit jusqu'à l'Observatoire.
Fais retentir ses faits dans le sacré vallon,
Et sois sûr qu'il paîra les travaux d'Apollon.
Mais, pour chanter son nom, à toi-même sévère,
Ami, sur sa grandeur forme ton caractère,
Et dans des sentiments en contrainte exprimés,
Ne va pas confier sa gloire aux bouts-rimés. »

En finissant ces mots d'un ton plein d'amertume,
Comme une exhalaison qui dans la nuit s'allume,
Disparut le héros au vêtement romain,
Et traça dans les airs un lumineux chemin.
Acanthe, encouragé par cette remontrance,
Plus rimeur que jamais, plus plein de confiance,
L'âme moins agitée et les yeux éblouis,
Regagna sa cabane en méditant Louis.

LES AUTEURS.

Quel effrayant augure à mon âme étonnée
D'un funeste avenir ouvre la destinée!
Dans la plaine d'Auteuil tout-à-coup trans-
Du rivage voisin j'admirois la beauté. [porté,
De cygnes argentés cent troupes vagabondes,
Errant par pelotons, pressoient les molles ondes;
La Seine aplanissoit sous eux ses claires eaux;
L'air, le ciel, tout servoit aux fastueux oiseaux,
Qui sembloient méditer cette musique tendre
Dont jadis leurs aïeux endormoient le Méandre :
Lorsque d'affreux corbeaux un bataillon serré
Fond du côté du nord sur le troupeau sacré.
La noirceur de leur vol obscurcit la lumière;
La terreur de leurs cris fait troubler la rivière;
Aux combats de Léda le cygne accoutumé,
D'un choc plus redoutable est d'abord alarmé;
L'un cherche dans les joncs un impuissant asile,
Et l'autre sous les flots... Malheur au moins agile!
L'implacable ennemi les ouvrant par les flancs,
Choque, écarte, renverse et dissipe les rangs;
Le champ plein de duvet reste à la bande noire;
Le rivage frémit de ses chants de victoire;
Un fier croassement fatigue les échos.
Ce songe m'épouvante et m'arrache au repos.
Je t'entends, dieu des vers, je cours où tu m'appelles,
Et je vais annoncer tes oracles fidèles,
Comme si la Sybille, en son antre savant,
M'exposoit son feuillage assemblé par le vent :

Sûr du sort de Cassandre, aux Troyens trop connue,
Qui toujours disoit vrai sans être jamais crue,
Jusqu'à tant que la cendre eût couvert Ilion.
Ciel! détourne l'effet de ma prédiction!

Auteurs, vous périrez bientôt par vos scandales;
Vous allez transformer les François en Vandales :
Je les vois revenir, ces siècles détestés,
Ces siècles malheureux d'ignorance empestés,
Où la cour, bégayant une langue en enfance,
N'avoit qu'Alain Chartier pour patron d'éloquence,
Où Clopinel au cercle occupant le haut bout,
Patelin sur la scène étoit seul de bon goût.
Ne vous en prenez pas au démon de la guerre
Qui corrompt les esprits en ravageant la terre :
Non, ne le chargez point de vos iniquités :
Par lui les nobles arts souvent sont respectés.
Marius et Sylla, de la reine des villes,
Firent le triste champ des discordes civiles;
Et plus farouches qu'eux, les deux triumvirats,
La noircirent de faits encor plus scélérats.
Cependant, au travers d'une guerre si fière,
L'esprit ne fit jamais briller tant de lumière :
Dans les proscriptions, dans les sanglants hasards,
Apollon disputoit de gloire contre Mars;
On l'eût cru voir encor, sur la poussière teinte,
Faire naître des fleurs du beau sang d'Hyacinthe,
Et les héros qu'alors il lui plut d'exciter,
Ne laissent à nos soins que l'honneur d'imiter.
Mais pourquoi des Romains alléguer les chroniques,
Lorsque nous abondons d'exemples domestiques?
Je t'en prends à témoin, restaurateur des arts,
François, honneur du trône, émule des Césars,
Dont la mâle vertu par Bellone exercée,

Jamais des doctes sœurs n'éloigna sa pensée.
Oui, pendant que ta droite, à cent princes jaloux,
Faisoit blêmir le front sous le poids de tes coups,
Ta gauche, seul espoir des lettres désolées,
Rassembloit dans ta cour les Muses exilées.
On t'a vu, précurseur de notre auguste roi,
Aux miracles qu'il fait préparer notre foi,
Moins grand, moins fortuné, mais pourtant toujours ferme;
Aussi l'inique temps ne t'assigne aucun terme,
Et n'effacera point l'éclat dont tu brillas :
Malgré les fictions du menteur Varillas,
Qui, forgeant à son gré pancartes et mémoires,
Fabrique les romans qu'il nous vend pour histoires.

Quels crimes, direz-vous, nous sont donc imputés?
Quels!... Ah! puisqu'il vous plaît, disons vos vérités.
L'orgueil, l'ambition, la paresse, l'envie,
L'ardente soif du gain, cet écueil de la vie,
Les combats acharnés où l'on vous voit courir,
Auteurs, en est-ce assez pour vous faire périr?
L'antiquité, qui vit que la sagesse austère
A l'homme corrompu paroissoit trop amère,
Invoquant des neuf sœurs le magique pouvoir,
Voulut que le désir inspirât le devoir.
Ce fut dans cet esprit qu'une heureuse imposture
Inventa la cadence et régla la mesure,
Et préparant les cœurs par d'utiles chansons,
Confia les vertus à de fragiles sons.
Chaque genre de vers eut part à l'entreprise :
La louange des dieux à l'hymne fut commise;
L'églogue fit briller l'innocence des mœurs;
L'ode élèva le cœur par l'espoir des honneurs;
La satire, en riant, fit rougir la malice;
Melpomène aux tyrans fit horreur du supplice;

Et la Muse comique, admirable en ses traits,
Au peuple déréglé fit craindre ses portraits.
Mais dans ces premiers temps, plus exacts que les nôtres,
Les poëtes faisoient ce qu'ils prêchoient aux autres;
Et leur sage conduite instruisant l'univers,
L'exemple de leur vie autorisoit leurs vers.
Tracez-nous des vertus les plus nobles images;
Vos mœurs dans le mépris plongeront vos ouvrages;
Et le public, frappé de vos déréglements,
N'ira point par vos soins former ses sentiments.
Sur le sommet du mont tel entre vous préside,
Qui d'un poison jaloux incessamment livide,
Du moindre honneur d'autrui sent son cœur désolé;
Pour peu qu'on en attrape, il croit qu'on l'a volé;
De soins plus éclatants l'ambition le presse :
Il traite l'art des vers d'erreurs de sa jeunesse;
Mais il souffre à regret ceux qu'il voit appliqués
A fouler d'un peu loin les pas qu'il a marqués.
Ainsi du Phrygien le mâtin plein d'envie,
Qui trouvoit le fourrage inutile à sa vie,
Ne pouvoit consentir que le bœuf affamé
Pourvût à ses besoins par l'aliment aimé.
O doux règne de Flore, où l'on vit sans cabale,
Où jamais une fleur d'une autre n'est rivale,
Où le simple muguet, content de son odeur,
N'affecte point du lys la superbe grandeur,
Où, sans que par l'ennui sa couleur se dissipe,
La rose voit briller l'émail de la tulipe!
Le jardin des neuf Sœurs, dans sa diversité,
Entretient un éclat d'immortelle beauté;
L'hysope y tient son rang aussi bien que le cèdre;
Tel chantera Phyllis, qui ne peut chanter Phèdre.
Lorsqu'on voit entre vous tant de déchaînement,
Sont-ce là ces docteurs, dit-on publiquement,

Qui parmi les mortels se jugent seuls capables
D'enseigner les vertus sous le voile des fables,
Qui veulent nous contraindre à trouver des appas
Aux sentiers épineux qu'ils ne fréquentent pas!
Par ces raisonnements qui sapent votre estime,
Des auteurs à la muse on impute le crime.
Alors, moins parcourus que bréviaires d'abbés,
Vous voilà dans l'oubli pour jamais absorbés,
Eussiez-vous dans vos vers, par une heureuse audace,
Joint la force de Perse aux agréments d'Horace.
Ira-t-on, dans ces vers outrés d'emportements,
De concorde et de paix chercher des documents,
Lorsque vos factions de vieux et de modernes,
Du Parnasse affligé font gémir les cavernes?
Vous vendez un remède excellent, dites-vous,
Pour grand nombre de maux, et surtout pour la toux;
Mais, en le débitant, la toux vous inquiète;
Guérissez vos poumons, Carmeline, et j'achète.
Scaliger et Cardan, sur tous les beaux esprits,
Dans le siècle passé disputèrent le prix.
Le premier, dont le nom d'un triple honneur éclate,
Balance seul Homère, Aristote, Hippocrate;
Par lui le nouveau temps peut sans témérité
Disputer de mérite avec l'antiquité:
A titre de savant il obtient la couronne,
Plus prince des beaux-arts qu'il ne l'est de Vérone [1]:
L'autre dans son savoir paroît si singulier,
Qu'on a cru qu'il avoit un démon familier,
Qui, de ses longs travaux infatigable guide,
Avoit fait dans son corps passer l'âme d'Euclide.
La discorde s'allume entre ces deux héros;
A la bile mêlé, l'encre coule à grands flots;

1 Il se vantoit d'être issu des princes Della Scala.

Et d'un faux point d'honneur les maximes légères,
De ces doctes rivaux forment deux harangères.
Les noms injurieux débordent par torrents;
De honte et de bassesse ils se font concurrents;
Chaque presse gémit des critiques diffuses;
Le Parnasse en rougit, Momus insulte aux Muses;
Et malgré tout l'éclat dont ils sont revêtus,
Cet éclat à jamais noircira leurs vertus.
Comme eux, tandis qu'en l'air votre tonnerre gronde,
Vous vous faites jouer sur la scène du monde :
Car, quel sang froid, sur rien vous voyant déchaîner,
Peut s'empêcher de rire ou de se chagriner!
Et qu'importe, après tout, à la chose publique,
Si le sel de Peccais [1] passe le sel Attique?
Si le hardi Pindare, aux astres s'élevant,
Court mieux que Sarrazin qui trotte en le suivant;
Et si, dans les sermons où plus d'un moine échoue,
Chrysostôme est après ou devant Bourdaloue?
De plus d'une façon notre esprit s'ennoblit;
Ce qu'inventa le vieux, le nouveau le polit;
Et notre nom ne peut s'amoindrir ou s'accroître,
Que par rapport au temps où le sort nous fait naître :
Tel qu'Athènes vantoit, d'un juste orgueil enflé,
Peut-être dans Paris se verroit-il sifflé.
Chaque langue a sa grâce où le bon sens s'explique.
Souffrez que le Parnasse encor soit république,
Où l'on n'introduit pas, le bâton à la main,
Le cérémonial du pontife romain.
Mais, si régler les rangs est chose nécessaire,
Dites, qui vous en a donné le caractère?
Le roi, qui sait et peut, n'a point voulu juger
Entre le duc et pair et le prince étranger;

1. En Languedoc, endroit fameux par ses salines.

Et vous, usurpateurs, vous prendrez la licence,
A la cour d'Apollon, de régler la séance!
Ou vous nous montrerez vos pouvoirs de Phébus,
Ou vous nous permettrez l'appel comme d'abus.

Jadis, delà les monts, certaine académie,
Dans l'estime publique assez bien affermie,
Pour se faire porter encor plus grand honneur,
Fit un fameux édit, dont voici la teneur :
Si contre l'un de nous quelque auteur ose écrire,
Qu'il soit à l'avenir exclu de notre empire,
Et son nom condamné, pour sa témérité,
A mourir dans la honte et dans l'obscurité.
Cette précaution leur fut enfin fatale;
La Discorde jeta la pomme dans leur salle,
Où l'on voyoit écrit ce mot séditieux :
Au plus savant. D'abord, d'un nuage à leurs yeux
L'infernale vapeur dérobe la lumière;
L'un à l'autre chacun devient un Furetière ;
Et chacun poignardant son frère de sa main,
Le soldat de Cadmus près d'eux parut humain.
Quand l'audace en écrits insolemment pétille,
L'Église a sa censure, et l'État sa Bastille,
Qui réduit à se taire une insolente voix,
Et force la licence à l'hommage des lois;
Mais, parmi les auteurs, cette troupe indocile,
Chaque Homère en tout temps trouvera son Zoïle;
Laissons la lice ouverte, et qu'on soit respecté
Plutôt par la raison que par l'autorité.
Pour moi, je suis né libre, et je ne veux point être
Engagé par serment à l'avis d'aucun maître.
Chartres, Bourbon, Conti, race de mille rois,
Second espoir des lys, dont les jeunes exploits
Partout du sang royal éternisant la gloire,

A suivre nos drapeaux contraignent la victoire ;
Vous, de qui le courage, affamé de danger,
Fait pâlir le François autant que l'étranger ;
Vous qui, par des succès dont l'Europe s'étonne,
Multipliez Louis dans les champs de Bellone,
Songez à quel État vous devez votre appui,
Et si ce n'est pour vous, conservez-vous pour lui.
Lorsque cette valeur, de votre sang prodigue,
A demander la paix aura forcé la Ligue,
L'ardeur de célébrer vos glorieux combats
Forcera les auteurs à finir leurs débats;
Et la discorde entre eux n'y mettant plus d'obstacles,
Tous se réuniront pour chanter vos miracles.

Mais qui les chantera? ces esprits indolents
Dont la molle paresse enfouit les talents?
Ces lâches traducteurs, qui laissent en arrière
La noble invention, brillante de lumière,
Qu'un mérite postiche enivre de fierté,
Pauvres négociants d'un argent emprunté?
Je ne puis retenir ma bile effarouchée,
Quand je vois tant de gloire à cet art attachée :
Je sais qu'il est utile, et peuple nos vergers
Des fruits les plus exquis des climats étrangers :
Du passé, du présent réglant l'intelligence,
Qu'il établit entre eux une correspondance;
Qu'il nous naturalise, et qu'il nous introduit
Aux vastes régions où commande l'esprit;
Mais qu'on défère tout à ce mérite mince,
Et que le trucheman ait les honneurs du prince,
Dût tout ce Tiers État contre moi conjurer,
C'est ce que je ne puis souffrir sans murmurer.

Et comment, en effet, n'entrer pas en furie,

Quand Timante me dit : Vive la Valterie[1] !
Son Homère me charme, il coule à plein canal,
Et vaut bien mieux traduit qu'en son original;
Les Grâces à l'auteur ont dicté ses paroles,
C'est un homme, entre nous, à remplacer Marolles !
Il est vrai, le public lui doit être obligé
De cet or en charbons dans son creuset changé;
Sur ce qu'il a coupé les ailes à Pégase,
Nos vers, pour le louer, n'ont point assez d'emphase :
De son grec francisé je suis adorateur,
Et ne lis qu'à genoux ce rare traducteur.

Les oiseaux ennuyés de vivre en république,
Par un raffinement plus sûr, plus politique,
Pour se choisir un roi, firent, par leurs hérauts,
Publier autrefois leurs États généraux.
Certain vieux perroquet, habillé d'écarlate,
Accompagnant sa voix des gestes de la patte,
Par un sage discours se fit fort écouter :
Les oisons de Hollande eurent beau protester,
Beau noircir à hauts crits la puissance absolue,
A la pluralité l'affaire fut conclue.
L'embarras fut plus grand sur le choix du sujet :
Chacun faisoit sa brigue et formoit son projet.
L'un vante du phénix la ressource immortelle,
L'autre du pélican la bonté paternelle;
Un autre de la grue exalte le talent
Pour ranger en bon ordre un escadron volant :
Le peuple ailé frémit, et tout d'une volée,
Geais, merles, sansonnets sifflent leur ratelée,
Comme la chambre basse au pays d'Albion,
D'un désordre intestin ressent l'émotion,

1. Auteur peu connu d'une traduction de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

En voix, en sentiments, en murmure confuse,
Sur un bill présenté que Guillaume refuse.
Alors, d'un air de maître et d'un ton redouté,
L'aigle trancha le nœud de la difficulté.
Ce n'est point une affaire à décider sur terre;
Je prétends qu'on nous juge au pays du tonnerre:
L'oiseau né pour voler doit aspirer aux cieux;
Règne celui de nous qui volera le mieux,
Dit-il. Quant aux raisons où mon avis se fonde,
C'est ici la première, et voici la seconde.
En achevant ces mots, il alonge à leurs yeux
Ces serres dont la charge arme le roi des dieux.
L'invincible argument demeure sans réplique.
Qui d'entre eux sait voler à s'élever s'applique;
Mais l'aigle impétueux leur gagne les devants,
Comme le vent du nord passe les autres vents.
Déjà ses concurrents, sans force et sans haleine,
Rendoient en retombant sa victoire certaine;
Lorsqu'un petit oiseau, dans ses plumes caché,
S'élevant de trois pieds : Tenons notre marché,
Dit-il, et je suis roi. De cette fraude heureuse,
Tout le peuple volant, jusques à la macreuse,
Pousse un éclat de rire, et, pour l'invention,
Le nomme *roitelet* parmi la nation.
O fable, du bon sens portant le caractère,
Tu peins un traducteur à cheval sur Homère,
Qui trémousse de l'aile et qui dit à hauts cris :
Qu'on m'honore, je suis le roi des beaux esprits.
Mais si sa dignité ne brille à mon estime
Par des productions d'un ordre plus sublime,
Si son jeu se retranche à ce foible rôlet,
Il ne sera jamais pour moi qu'un *roitelet*.

Lorsqu'aux traductions un effort authentique

Unit l'utilité d'une saine critique,
Et forçant le nocher qui vogue aux sombres bords,
Avec tout leur esprit fait repasser les morts,
Je ne disconviens pas que l'honneur et l'estime
Ne suivent ce travail par un droit légitime;
J'admire avec respect ce mérite foncier;
Mais, pour s'y distinguer, il faut être Dacier.

Lâches imitateurs, animaux sans courage,
Esprits du dernier ordre et nés pour l'esclavage,
Je frémis de colère en de certains moments
Et d'autres fois je ris de vos froids mouvements.
Quoi! toujours attentifs aux vestiges des autres
Et toujours sur leurs pas ajustant tous les vôtres,
Ainsi qu'un jeune enfant, tremblant, embarrassé,
Quand de sa gouvernante il est exprès laissé,
Et qui sans s'ébranler, dans la peur qui le glace,
Demeureroit plutôt deux jours en même place!
Non, ce n'est pas ainsi qu'on peut se signaler
Dans le talent d'écrire ou dans l'art de parler;
Dans Hippocrène il faut puiser à pleine coupe;
Et qui se sent du cœur doit conduire une troupe.
Ainsi parloit Horace, et son aversion
Instruisoit le procès de l'imitation.
A ces froids traducteurs feroit-il plus de grâce,
Dont la foule remplit l sénat du Parnasse,
Qui des plumes d'autrui superbement parés,
D'eux-mêmes et des sots sont par tout admirés?
Ciel! pour vous dépouiller, corneilles de la fable,
Ne verrons-nous point noître un moment favorable!
Ces honneurs prodigués par un indigne emploi...
Quel amas de raisons se vient offrir à moi!
Ma muse paresseuse à leur aspect frissonne:
A revoir, traducteurs, je vous la garde bonne.

LE NOUVELLISTE.

Est-ce toi que je vois, Polyphile, ou ton ombre?
Me viendras-tu toujours frapper de cet air sombre,
Plus pâle qu'un soldat qui, victime du sort,
Sur un tambour fatal lit son arrêt de mort?
Te verrai-je toujours haussé sur le cothurne,
Quelquefois éloquent, quelquefois taciturne,
Du geste ou du discours en diverses façons,
De ta lâche frayeur nous marquer les frissons!
Jadis dans Ilion, parmi les tristes places,
La fille de Priam tonnoit moins de menaces,
Quand son enthousiasme, aux Troyens étonnés,
Prophétisoit leur perte et les dieux déchaînés.
Sans relâche occupé d'avis et de gazettes,
Porteur mystérieux de dépêches secrètes,
Ennemi domestique, et fièrement armé
Tantôt d'un manuscrit, tantôt d'un imprimé,
Du François intrépide et plein de confiance,
Oseras-tu sans cesse attaquer la constance?

Par les illusions d'un esprit déloyal
Dont la fureur t'agite, et du Palais-Royal,
Chaque jour, sans manquer, t'entraîne aux Tuileries
Faire publiquement trafic de menteries,
Peut-être n'as-tu point, faute d'avis prudents,
Examiné le fond de tes correspondants:
Mais de tes préjugés dissipons les obstacles,
Et voyons quelle foi l'on doit à tes oracles.

Ces deux aventuriers, Iphicrate et Milon,

Parés d'un vieux panache et d'un sale galon,
Qu'on voit aux lieux publics, malgré leur mine basse,
Respectés des frondeurs de la dernière classe;
Dans un corps renommé jadis également,
Chacun d'eux d'une troupe eut le commandement;
Le premier, qui jamais n'eut la sienne complète,
Sacrifioit sa paie au dieu de la bassette,
Et l'autre plein d'orgueil, toujours prêt à brouiller,
Aux ordres de ses chefs ne sut jamais plier :
Tous deux furent cassés; à la vieille blessure
Ils mettent l'appareil d'un consolant murmure :
Comment se soutenir sans eux? Tout est perdu :
Bellone est languissante et Mars est morfondu.

Pour Damis, qui reçoit des avis de Hollande,
Estimé parmi vous comme un vieux chef de bande,
Qui, dans ses yeux hagards et sa triste couleur,
Porte *de Charenton l'hérétique douleur* [1],
Je le connois; issu des familles errantes,
Qui repaissent d'espoir leurs libertés mourantes,
Et flattent leur parti des révolutions
Qu'annonça Dumoulin [2] dans ses prédictions,
Bien que de l'intérêt la sordide sagesse,
Pour conserver son bien l'ait conduit à la messe,
Son âme est ulcérée et cherche adroitement
Chez qui multiplier son mécontentement.

La troupe qui lui prête une oreille attentive
L'établit souverain sur sa raison captive,
Et, dans chaque quartier, au vulgaire ignorant,
Court annoncer les maux dont Damis est garant.

1. Vers de Boileau.
2. Fameux ministre huguenot

Le stupide Lycas, qui, de la politique
A compris le mystère au fond d'une boutique,
Son beau-frère Nicandre, à qui l'art du procès
Aux maximes d'État a donné tant d'accès,
Enrichis des larcins de leur coupable race,
S'efforcent de purger la paternelle crasse :
Sous des habits dorés, leur orgueilleux aspect
Pour leur décision impose un grand respect.
L'un, par l'autorité dont la force l'entraîne,
Juge de bonne foi notre perte certaine ;
L'autre, fidèle écho du nouveau converti,
Pour faire l'esprit fort prend le mauvais parti.
Oui, mais, me diras-tu, la victoire est commode
Contre des ennemis qu'on fabrique à sa mode :
Tu sais que je connois des gens d'un autre poids
Dont les réflexions s'expliquent par ma voix :
De cette décadence où tombent nos affaires
Palamède et Cléon sont-ils garants vulgaires ? —
Il est vrai : quelquefois à leur table appelé,
L'on te voit applaudir sitôt qu'ils ont parlé.
Avant qu'apprendre d'eux le destin des royaumes,
D'un éclat imposant dépouillons ces fantômes ;
Tu verras, au travers de ces noms honorés
Et des titres pompeux dont ils sont décorés,
Un sentiment jaloux, par sa vapeur grossière,
De leur discernement offusquer la lumière.
Palamède et Cléon se virent disputer
Certains commandements qu'ils croyoient mériter ;
Et, sans pouvoir sortir de leur sphère bornée,
Le rang de colonel fixa leur destinée ;
Ils ont quitté l'emploi. Privé de leurs secours,
L'État mal gouverné périt dans leurs discours ;
Ils frondent le principe, ils blâment la conduite ;
Du tort qu'on leur a fait nos malheurs sont la suite ;

Par leur exclusion nous sommes désolés;
Tout riroit à nos vœux s'ils s'en étoient mêlés.

Ce sont là les auteurs; voilà sur quels mémoires
Tu prétends naviguer dans la mer des histoires;
Ton fragile vaisseau se met à l'abandon,
Et vogue sur la foi de l'insolent lardon.
L'imprimé de Hollande ou celui de Bruxelles,
Sont le nord qui te guide au détroit des nouvelles;
Et tu crois du bon sens atteindre la hauteur,
De ces trompeurs écrits triste compilateur?

Tandis que l'univers, attentif sur l'Europe,
S'applique au tourbillon dont l'horreur l'enveloppe,
Tandis que dans l'intrigue et dans le mouvement,
La fière tragédie attend son dénoûment,
Je n'approuverois pas qu'une fade indolence
Des succès de la guerre affectât l'ignorance?
Quand les flots soulevés frémissent de courroux,
L'affaire de l'Etat est l'affaire de tous:
J'aime à voir la victoire en diverses batailles,
Tantôt par ses faveurs éterniser Noailles,
Et tantôt par son vol ombrager tour à tour,
Aujourd'hui Catinat, et demain Luxembourg.
De ces heureux succès que leur valeur m'expose
Je recueille le fruit, mais sans creuser la cause;
Et sans m'évaporer en vains raisonnements,
Je rapporte à Louis ces grands événements.
Qu'importe à l'habitant de la plaine féconde
Que tous les ans le Nil si richement inonde,
D'examiner à fond si son débordement
Aux monts des Abyssins a pris commencement,
Quand le ciel régulier, dans des lunes exactes,
Pour enrichir l'Egypte ouvre ses cataractes,

Ou si de certains vents le souffle officieux
Pousse l'eau de la mer en des lieux spacieux,
Qui par d'obscurs canaux que la terre leur ouvre
Dégorgent ce dépôt dont le Delta se couvre?
Laissant à ces périls l'oisif physicien
Se fatiguer l'esprit d'un frivole entretien,
Libre d'un tel souci, le laboureur plus sage
Du fleuve répandu goûte en paix l'avantage.
Entre l'étoile fixe et les globes errants,
Trozac ne connoît point de chemins différents;
Jamais, pour démêler l'un et l'autre système,
Trop d'application ne lui rend le teint blême;
Que Copernic s'abuse ou Ptolomée ait tort,
Ce ne sera point lui qui les mettra d'accord;
A peine connoît-il son almanach des *pastres*:
Trozac jouit pourtant du soleil et des astres.
Pour moi, sur ce modèle au bon sens ajusté,
Quand de nos champs féconds je vois Mars écarté
Porter chez nos rivaux sa rage redoutable,
Sans sonder vainement l'abime impénétrable,
Du bonheur de l'État je sais tirer profit;
Louis en est l'auteur, et cela me suffit.

Encor si cet esprit dont le feu t'embarrasse,
En vains raisonnements dissipant son audace,
Se proposoit pour but l'exacte vérité,
On pourroit faire grâce à ta témérité;
Mais ton chagrin bizarre et d'un françois indigne,
Répand dans tes écrits une noirceur maligne,
Qui, de nos généraux instruisant le procès,
S'efforce d'obscurcir nos plus brillants succès.
Nos plus nobles exploits sont jeux dont tu te moques:
Gironne et Palamos ne sont que des bicoques.
Que le vaillant Tourville et ses fiers combattants

Couvrent Thétis de morts et de débris flottants,
Tu feins d'être étonné que l'on tire avantage
De quelques bâtiments dispersés par l'orage.
Que pour forcer la Ligue en ses retranchements,
Nos soldats soient changés en héros des romans,
Et que la renommée au Gange, au Tigre, à l'Inde,
Annonce avec éclat la gloire de Nervinde,
Tu nommes ce triomphe une témérité,
Constant à déplorer le sang qu'elle a coûté.
Aujourd'hui tu soutiens que le courrier t'apporte
Des articles de paix entre Vienne et la Porte;
Et, pour mieux la conclure au gré de ton désir,
Il ne te coûte rien d'étrangler un visir.
Demain, par les Anglois nos victoires bornées,
Se verront submerger sous des flots de guinées;
Et, tandis qu'épuisés nous manquons de pouvoir,
Les millions sterling pour Nassau vont pleuvoir.
En vain, si l'on t'en croit, au salut de Marseille
L'un et l'autre Vendôme avec prudence veille;
Leurs soins sont superflus, et ton effroi mortel
Livre déjà nos ports au redouté Russel.
Lorsque le doigt de Dieu, par un affreux ravage,
Signale son courroux sur son triste équipage,
Des vents et de la mer tu sauves le rebut,
Et de ses matelots tu guéris le scorbut.
Quand le Ter effrayé jusque dans l'onde amère,
Roule ses tristes flots grossis du sang Ibère,
Aux fuyards Espagnols joignant ta lâche voix,
Tu cours jusqu'à Madrid annoncer leurs exploits.
Nos conquêtes n'ont rien, dans ta jalouse idée,
Qu'on puisse comparer à Dieppe bombardée,
Et le secours de Brest est bien d'un moindre poids
Que n'est l'embrasement de vingt maisons de bois.
Enfin tout Amsterdam n'a pas un nouvelliste

Qui sache au Mars françois donner un air plus triste;
Pour ton œil jaunissant et de bile infecté,
Tout est de la couleur qui détruit ta santé;
Et te paissant de fleurs malgré Flore indignée,
Tu fais poison de tout, détestable araignée.

Tu rougis, Polyphile, et ton cœur combattu
T'orne encor des couleurs que porte la vertu;
Le signe est favorable, et ta convalescence
Sur un tel pronostic n'est pas sans espérance:
Mais ne m'interromps point; à ma correction
Accorde une tranquille et souple attention.
Frappé d'étonnement et d'éloges prodigue,
Tu ne t'épuises point pour les chefs de la Ligue;
De ces gens merveilleux, à nos temps réservés,
Les moindres mouvements par toi sont relevés:
Je ne puis sur ce point condamner ta conduite;
Jusque dans l'ennemi j'honore le mérite:
L'on ne me verra point, pour un trépas douteux,
Faire avec le bourgeois de ridicules feux;
Un rival ennoblit un cœur d'honneur avide:
La haine d'Euristhée est la gloire d'Alcide.
C'est flétrir les lauriers d'un fameux conquérant,
Qu'opposer à son bras un foible concurrent.
Tu le veux, Polyphile, et j'y souscris sans peine,
Le chef des ennemis est un grand capitaine,
Ses projets sont hardis et finement conçus;
Mais qui le bat partout est encore au-dessus.
Vous m'en serez témoins, théâtre de victoire,
Que Pellone à jamais consacre à la mémoire,
Du courage françois monument solennel,
Voerden, Senef, Nervinde, et Steinkerque et Cassel;
Vous m'en serez témoins, places mal défendues,
Aux yeux de ce guerrier à nos troupes rendues,

Sans que pour leur secours il ait rien hasardé,
Gand, Bouchain, Mons, Namur, Saint-Omer et Condé;
Et vous, villes par lui vainement assiégées,
Dans l'histoire du temps serez-vous négligées?
Les murs de Charleroi par deux fois attaqués,
Oudenarde, Maëstricht, y seront-ils marqués?
L'avenir équitable aux exploits de la France,
Mettra-t-il de Nassau les succès en balance,
Et se souviendra-t-il qu'il a conquis Beaumont,
Furne aux murs démolis, et Binche et Fauquemont?
Peut-être diras-tu que le chef de la Ligue,
Comme un autre Philippe, est un démon d'intrigue,
Que de son cabinet, de deux doigts seulement,
Il peut au monde entier donner le mouvement.
Soit, je crois pour te plaire à la métempsycose,
Du fils de Charles-Quint l'âme en son sein repose;
Mais il n'a point encor, par de fermes liens,
Joint les épiscopaux aux presbytériens;
Mais il n'a point encore, à force de dépense,
De nos vieux alliés [1] ébranlé la constance;
Mais, malgré tous ses soins, son génie impuissant
N'a pu concilier l'aigle avec le croissant;
Il n'a point jusqu'ici, par ses sourdes pratiques,
Fait de mauvais françois des mauvais catholiques:
Seulement en ce point politique savant,
Qu'il réduit ses amis à se paître de vent,
Et nourrissant d'espoir leur attente trompée,
Maintient à leurs périls sa grandeur usurpée.

Pourquoi, si de ces faits tu sais la vérité,
Contre notre bonheur es-tu si révolté?
La valeur dans autrui te fait peut-être ombrage

1. Les Suisses.

Et t'accuse en secret de manquer de courage?
Peut-être qu'offensé d'un nécessaire édit
Contre le bien commun l'intérêt se roidit,
Et soulève ton cœur pour le secours modique
Qu'exige des sujets la fortune publique?
Dans les arts de la paix occupé mollement,
De les voir négligés l'un se fait un tourment;
Un autre, du profit cherchant la source impure,
S'afflige que Bellone ait écarté Mercure.
Mais ne serois-tu point de ces gens obérés,
De créanciers pressants à toute heure entourés,
Qui voudroient pour remède à leur inquiétude,
Des débris de l'État couvrir leur turpitude?
Un pareil intérêt autrefois suborna
Ces factieux Romains, qui, sous Catilina,
Avant que Cicéron prononçât leur supplice,
Mirent la république au bord du précipice.

Mais je te veux traiter avec moins de rigueur;
Ce noir soupçon t'outrage : eh bien! tu n'as que peur.
Lorsque de toutes parts l'orage nous menace,
Le nombre d'ennemis t'épouvante et te glace.
Ainsi le voyageur dans la nuit égaré,
Traversant la forêt d'un pas mal assuré,
Aux rayons de Phébé, plein d'une horreur secrète,
Croit qu'une ombre bizarre est un loup qui le guette,
Et veut que des hibous les cris indifférents
Soient des esprits malins ou des mânes errants.
As-tu donc oublié, démentant ta naissance,
De tes braves aïeux l'intrépide assurance?
N'entends-tu pas leur voix te dire au fond du cœur :
Quoi! vous êtes françois, lâche, et vous avez peur!
Lorsque de cimenter la sûreté publique
Le plus grand des héros fait son affaire unique,

D'une vaine terreur vos yeux sont éblouis,
Soutenu, protégé, défendu par Louis?
Portez aux ennemis ce défaut de courage,
Allez! de vos serments la France vous dégage;
Elle hait des frayeurs qui pourroient la troubler
Et ne veut point d'enfant capable de trembler!

O Rome! ô des vertus admirable modèle!
Que ta fermeté plaît! que ta constance est belle!
Que j'aime tes écrits qui me viennent offrir
Tes talents merveilleux pour faire et pour souffrir!
Lorsqu'Annibal, vainqueur en trois grandes batailles,
De ces enfants de Mars hâte les funérailles,
Quand de leurs chevaliers entassés en monceaux,
Il se fait mesurer les bagues par boisseaux,
Rome écarte la crainte et les terreurs profanes,
Frémit, plus fière encore après Trébie et Cannes;
L'audace avec l'espoir brillent de toutes parts,
On arme les enfants, les femmes, les vieillards;
Au trop bouillant Varron, cause de cette chute,
Pour le complimenter tout le peuple députe,
Sur ce qu'en ce revers son courage assuré
Du salut de l'Etat n'a point désespéré.
Pendant que le secours marche par une porte,
Par l'autre, pour l'Espagne, ils ordonnent qu'on sorte;
Le tranquille préteur ose vendre à l'encan
Le terrain qu'Annibal occupe par son camp,
Et l'acheteur, marqué d'un pareil caractère,
Plus haut qu'en plaine paix ose pousser l'enchère.
A voir de ces grands cœurs le courageux effort,
La fortune rougit et se donne le tort,
Et les favorisant sur la terre et sur l'onde,
Couronne leur vertu de l'empire du monde.
Si la frayeur te laisse un peu de jugement,

Je m'en vais te guérir d'un seul raisonnement.
Supposons que le ciel, pour punir nos offenses,
De l'empire françois abatte les défenses,
Que le Rhin mis à sec, de son gouffre profond
A nos fiers ennemis ait découvert le fond,
Que Cybèle en courroux, hâtant nos destinées,
Aplanisse en tremblant Alpes et Pyrénées :
La valeur de Louis, jointe à sa piété,
Ne suffit-elle pas pour notre sûreté?
Ni par effort humain, ni par courroux céleste,
Nous ne pouvons périr tant que Louis nous reste.

C'est assez, Polyphile, il faut que tu sois fou,
Ou tu vas devenir plus zélé que B***[1].
De mes expressions les couleurs sont trop fortes :
Annibal ni Pyrrhus ne sont point à nos portes;
Et, si Mars irrité fait tonner sa fureur,
C'est sur nos ennemis que vole la terreur :
Souffre que la raison de ta peur te dégage;
Il sied mal aux vainqueurs de manquer de courage;
C'est flétrir les lauriers qui nous couvrent le front;
C'est faire au nom françois un immortel affront.
Des affaires du temps explique mieux la suite;
Du Dieu que nous servons vois sur nous la conduite;
Et, pour rendre le calme à ton cœur étonné,
Songe, en un mot, quel roi le ciel nous a donné.

1 M. l'abbé de ***, grand politique et très-bon François.

LES GANTS.

AU LECTEUR.

Lecteur, si tu veux censurer,
Tu peux le faire sans scrupule :
Plus tu croiras ici trouver de ridicule,
Plus de toucher au but j'oserai m'assurer.

Idylle satirique.

Au palais de Paphos, du côté d'Orient,
S'élève une superbe et longue galerie ;
L'abord en est aisé, l'aspect en est riant,
Et c'est le magasin de la Galanterie.
Cent pilastres massifs soutiennent les plafonds,
Où l'on a pratiqué dans tous les intervalles
Des boutiques de prix, dont les ventres profonds
Contiennent les trésors des villes capitales.
Là, chaque nation fait aux regards surpris
Contraster fièrement l'art avec la matière :
Lahor contre Hispahan, Londres contre Paris,
Se mettent sur les rangs chacun à leur manière.

Sur un large portail de grotesques orné,
On lit ces mots gravés en lettres diaphanes :
« L'argent donne l'accès à ce lieu fortuné;
Sans ce grand passeport, retirez-vous, profanes. »
Peu de gens sont troublés de l'édit menaçant;
Des besoins journaliers le peuple se retranche
Pour suffire au débit du marché florissant,

Où la beauté se pare et l'amour s'endimanche.
Pour porter grosse bourse à ce galant trafic,
On s'applique à voler, quand on ne peut mieux faire,
Le commis son traitant, ce traitant le public,
La femme son mari, fils et filles leur père.
La foule s'y concentre ainsi qu'aux grands pardons,
Ou comme en ces bureaux, quand, sous diverses classes,
Le pirate écossois [1], ce doyen des fripons,
A beaux deniers comptants vendoit ses paperasses.
On entend retentir : « Monsieur, entrez céans !
C'est au roi du Japon ! C'est au dieu du commerce !
Tabatières, bijoux, dentelles, passements !
Madame, on vend ici des étoffes de Perse ! »
La marchande parée accroche les passants,
De cent termes nouveaux séduisant les oreilles.
Tout frémit, l'une à l'autre arrache ses chalands
Incertains de leurs choix parmi tant de merveilles.

Sur un trône d'argent, consultant son miroir,
Y siége une beauté d'un air très-équivoque :
L'œil gauche est bleu mourant, le droit, brillant et noir.
Quelquefois elle plaît et souvent elle choque.
D'un côté ses cheveux, en boucles contournés,
Lui tombent sur la gorge où les vents les maîtrisent;
De l'autre, ils sont si courts et si bien bichonnés,
Qu'à lui baiser l'oreille avec peine ils suffisent.
La moitié de sa face a cet éclat naïf
Que donne la nature, et l'autre cette couche
D'un gros rouge d'Espagne aussi choquant que vif;
L'un, comme Dieu l'a fait, l'autre obscurci de mouche.
Les grâces à genoux lui donnent leur conseil,
Le caprice les croise, et, souvent rebutées,

1. Law.

Sur ce qui sied le mieux dans un noble appareil
Cet indigne rival les a déconcertées.
Mille amours enjoués lui présentent le choix
D'autant d'habits divers qu'inventa l'artifice.
Ils sont tous rebutés; elle accorde sa voix
Aux seules nouveautés qu'adopte son caprice.
Tout ce qu'elle choisit est trouvé bien séant.
Habits simples, dorés, communs ou magnifiques;
Son goût fait la fortune ou l'écueil du marchand,
Son coup d'œil fait ouvrir ou fermer les boutiques.
De deux beaux bas-reliefs son grand trône est orné:
Le Luxe, de l'Honneur, dans l'un, trame la chute.
Quand sur des monceaux d'or il l'a bien promené,
Le pied glisse à l'honneur qui fait la culebute.
L'Orgueil, dans le second, triomphe et s'applaudit:
Il foule aux pieds Plutus qu'il a mis en déroute;
L'aveugle à cris perçants invoque le crédit,
Qui vole à son secours avec la Banqueroute.

Pour démasquer la belle, un discours plus diffus
A votre attention deviendroit incommode;
C'est la dame d'atours de la reine Vénus,
La France est son pays, et son nom, c'est la Mode.

Pendant que le regard est sur elle collé,
On entend un grand bruit, et deux huissiers à masse
Séparant du bâton le peuple amoncelé:
« Place au Bon Goût! Messieurs, crient-ils, place! place!
— Ce critique fâcheux vient ici nous gloser,
(Dit la Mode tout bas), c'est un vrai trouble-fête.
Eh bien! puisqu'il le faut, nous l'entendrons jaser,
Et moi, je n'en ferai cependant qu'à ma tête.
Tel est un écolier, dans la chaude saison,

Qu'empêche de courir un précepteur sévère;
Il prête malgré lui l'oreille à la raison,
Mais il ne peut aimer qui de trop près l'éclaire.
Enfin vient le Bon Goût, le port grave, l'air doux,
L'habit propre et modeste : on lui prête silence.
Tandis qu'à travailler les ciseaux des filoux
S'occupent finement et font les meilleurs coups,
Il crache, il se compose, il salue, il commence :
« Madame, je n'ignore pas
Que je ne suis ici que votre subalterne;
Mais l'usage a toujours permis qu'en certain cas
On fasse remontrance au maître qui gouverne
Les plus despotiques États.
Je ne viens point, armé d'une insolente audace,
Blâmer les changements qui vous sont coutumiers,
De vos cheveux coupés déplorer la disgrâce,
Ni fronder le contour de vos vastes paniers.
Je ne m'oppose pas qu'aux beautés nonchalantes
Vous inspiriez l'attachement
Qu'on a pour les robes volantes,
Qui des tailles les plus charmantes
Dérobe aux yeux tout l'agrément.
Je ne viens point encor de vos plates coiffures
Désapprouver l'invention,
Qui découvrent trop les figures
Ou manquent la proportion.
Qu'est devenu le temps des clochers magnifiques
Dont la hauteur faisoit trembler,
Et dont la majesté vous faisoit ressembler
Aux héroïnes des Antiques?
Quand sans grimoire et sans lutin,
Une belle étoit transformée
Par la vertu du cone et celle des patins :
Dans un cercle géante, et dans un lit pygmée.

Contrôler le gouvernement
D'une si discrète personne
Seroit témérité, seroit égarement.
Vous avez tout pouvoir sur le sexe charmant,
Madame, et je vous l'abandonne.
Mais pour les jeunes bacheliers
Qui de s'émanciper de mon obéissance,
De votre illustre aveu se donnent la licence,
Souffrez que le Bon Goût les traite d'écoliers,
Et les fasse rougir de leur impertinence.
De leurs grands sacs de taffetas
J'ai toléré la fantaisie,
Où, courbés sous le faix de leur hypocrisie,
Ils feignent d'enfermer des cheveux qu'ils n'ont pas :
Sacs bâtis sur le protocole
De cet homérique présent
Qu'au sage Ulysse fit Éole
Pour renfermer le vent.
J'ai souffert de même manière
Ces ailes de carton qu'inventèrent les ris,
Alors que de grotesque ils levèrent bannière,
Et qui leur donnent par derrière
Tout l'air d'une chauve-souris.
J'ai vu sans m'emporter l'abus de la farine,
Dont l'excès leur semble joli,
Qui, courant de leur front jusque sur la poitrine,
Au fameux Jodelet eût donné paroli.
J'ai vu des côtes de baleines
Dans les pans de leurs justaucorps,
Fade imitation des paniers de leurs reines.
J'ai vu leurs risibles efforts,
Quand ils conduisent une belle
Qu'ils tiennent par le bout du doigt,
Marchant de biais avec elle,

Si le degré se trouve étroit.
Mais je n'ai pu souffrir qu'on nous fît un outrage
Qui m'a paru des plus sanglants,
C'est que ces jeunes arrogants
Osent sous votre aveu renoncer à l'usage...
O ciel ! le puis-je dire ! à l'usage des gants !

— Je respire, à la fin (dit la Mode rassise) ;
Après tant d'exclamations
Et de dénonciations,
J'ai craint qu'il nous lâchât quelque grosse sottise
Au fort de ses convulsions.
— Ah ! poursuit l'orateur, contre cette hérésie,
Dont force gens d'honneur sont très-scandalisés,
Permettez à mon zèle un mot d'apologie
Pour les gants méprisés;
Contre ces galants infidèles
Cent célèbres cités implorent de vos lois
Les assistances naturelles.
Rome, Naples, Grenoble, Avignon, Cosne, Blois
Vous parlent par ma voix;
Je puis y joindre Occagne, et Séville, et Padoue :
Voici leur sceau qui m'en avoue.

A ces mots un grand porte-faix,
A moitié courbé sous le faix,
Pour ajouter le témoignage
A l'éloquence du barreau,
Veut décharger sur le burreau
Cent gros paquets de gants de tout sexe et tout âge,
Par un trait qui n'est pas nouveau;
Car je tiens d'un grand personnage
Qu'un célèbre orateur, dans un pareil dessein,
De l'aimable Laïs dévoila le beau sein

Pour fléchir la rigueur du brave aréopage.

Après s'être essuyé d'un mouchoir parfumé
Qui fut un tourment pour la Mode,
(De certaines vapeurs la rendoient incommode,
Et bonne odeur pour elle est un vrai sublimé);
Mais de l'attention charmé
Que lui prêtoit son audience,
A haute voix, quoique enrhumé,
Ainsi le Bon Goût recommence :
— « Après que Prométhée eut pétri, de limon,
L'homme, cet animal superbe,
Il imprima sa main sur l'herbe,
Comme l'a dit dans un sermon
Le docte Annius de Viterbe,
De nos antiquités l'ingénieux démon,
Et dont la bonne foi peut passer en proverbe.
Or, sur ce beau modèle... » A ce début gentil,
Qui de pédanterie augure une Iliade,
La Mode fronce le sourcil,
Elle baille, elle en est malade;
Lorsqu'un amour narquois, de deux autres suivi,
Tenant dans sa main la baguette,
Sur son bras ayant la serviette,
Lui vient crier bien haut : Madame, on a servi !
Elle veut se lever, mais le Bon Goût l'arrête.
— Princesse, lui dit-il, laissons l'antiquité,
Je vous la passe, et je m'apprête
A n'alléguer des gants que leur utilité.
Si, pour aider à ses conquêtes,
Le sujet à son roi doit contribution,
Le roi doit la justice et son attention
A qui présente des requêtes. —
La Mode se rassit,

Et le Bon Goût poursuit;
— « Les gants sont bons à mille choses,
Ne fût-ce qu'à cueillir des roses
Quand on a peur d'être piqué.
Au combat par le gant le brave est provoqué;
Un pontife s'en sert dans les cérémonies;
Pour s'y mettre à genoux, il tient lieu de carreau,
Et pour qui veut s'asseoir dans les plaines unies,
Il fait l'office d'escabeau.
Bon pour le soleil et la pluie,
Chaud en hiver, frais en été,
L'ôter et le remettre est jeu qui désennuie.
Il vaut pour éventail dans la nécessité.
Demandez aux experts dans la fauconnerie
De quel usage est un gros gant.
Un auteur dans sa rêverie
S'épargne un ongle en le rongeant.
En donner par le nez, de la minauderie,
Parfois c'est un trait obligeant.
Il sert à serrer son argent,
Il sert à garder une place;
Dans un gant tailladé brille avec plus de grace
Une bague de diamant.
Il est blanc dans les épousailles,
Dans les chaleurs il est glacé,
De pelisse en hiver il est matelassé
Et bronzé pour les funérailles.
Le cerf, le chevreuil et le daim,
Le chamois et le bouquetain,
Le chien, l'agneau, jusqu'à la poule,
Nous présentent leurs peaux en foule
Pour en habiller notre main.
On en fait au métier, on en fait à l'aiguille,
De laine, de castor, de soie et de coton.

La bourgeoise à la noce et la none à la grille
Régalent leurs amis de gants de capiton.
On en porte à la cour, on en porte au village,
On en fait de toutes couleurs.
Qui les veut parfumés, en tire l'avantage
De garantir son nez des mauvaises odeurs.
Si je voulois des gants épuiser les merveilles,
Je n'aurois jamais fait.
Le dîner refroidit, j'épargne vos oreilles,
Et je reviens au fait.
Dites-moi donc par quel capriee
Tant de jeunes impertinents
Se dispensent de l'ordre et se font l'injustice
De se passer de gants?
Sont-ils nés au siècle de Rhée,
Où la peau blanche et colorée
Disputoit d'éclat au jasmin?
Adonis leur a-t-il légué sa belle main
Qui prit si doucement le cœur de Cythérée?
Quel progrès feront-ils dans l'amoureux métier,
A montrer leurs pattes crasseuses,
Noires, velues et calleuses?...
(J'y pourrois ajouter galeuses,
Si je ne voulois pas leur faire de quartier.)
Un cavalier sans gant ne tient point assez ferme
La bride d'un cheval.
Un damoiseau sans gants est planté comme un terme
Dans le milieu d'un bal.
Oseriez-vous jamais dans une promenade,
A la galante Iris présenter votre main
Aussi gluante que pommade,
Qui poisseroit ses gants plus blancs que le satin?
Ah! belle, à qui l'épais Mendoce
Présente des soins assidus,

S'il vous offre la main pour monter en carrosse,
Dégantez-vous, Aminthe, ou vos gants sont perdus.
C'est fait du gant quand on le gâte.
Pour la main, on s'en tire avec un peu de pâte.
Mais quoi! me diront-ils, nous sommes gens polis,
Nous nous lavons les mains avec des soins extrêmes...
Eh! Messieurs, n'eussiez-vous manié que vous-mêmes,
Toujours vous crois assez salis.
Et vous, sages beautés, vous dont la modestie
Des grossiers patineurs craint les attouchements,
N'en souffrez que gantés à tous événements...
Pour grande que soit leur furie,
De patiner avec des gants
Ils n'auront pas l'effronterie.
Ainsi, quand un cheval est sujet à ruer,
On l'arrête avec des entraves,
Et, quand jusques à mordre il veut s'évertuer,
Avec la muselière on sait l'exténuer.
Traitez de même vos esclaves;
Ce sont oiseaux qu'il faut muer.
O vous, qu'après la France a l'univers prisées,
Étampes, Poitiers, Montbazon,
Entragues, Portland, Châtillon,
Sortez pour un moment des riants Elysées.
Dans les mains de la Mode, à qui votre beauté
Dut souvent plus d'une conquête,
Souffrirez-vous jamais un amant déganté,
Si ce n'est dans le tête-à-tête?
Madame, c'est assez, je conclus et finis.
Ces déserteurs de gants doivent être punis.
Egaler la peine au péché
Sera leur faire bon marché.
Dans les chaînes du mariage,
Si quelqu'un de ces arrogants

Sous votre bon plaisir s'engage,
Faites qu'il n'en ait pas les gants;
Vous en savez si bien l'usage. —

Cette péroraison fit rire l'auditeur.
La Mode, en l'honneur attaquée,
Ainsi réplique à l'orateur,
De sa conclusion piquée :
— « Ne vous informez point si parmi mes sujets
On se sent pour les gants penchant ou répugnance;
Non, monsieur du grand goût. De si minces sujets
Sont-ils de votre compétence?
Sachez qu'un jour si ma prudence
S'applique à faire agir de mon autorité
Les forces révérées,
Je leur ferai porter dans le cœur de l'été
Des mitaines fourrées.
N'entrez point dans des cas qui vous sont prohibés;
Ici vous n'avez rien à mordre.
Réformez, s'il vous duit, les perruques d'abbés
Avec les barbes du tiers ordre.
Retournez sans réplique aux lieux d'où vous venez;
Allez-y débiter vos avis surannés.
De mes adorateurs ô censeur incommode,
Pour une bonne fois, par ma bouche apprenez
Qu'il ne vous convient pas de mettre votre nez
Aux ordonnances de la Mode. » —
Ainsi dit-elle. Un nouveau ris
Eclate à ce trait de satire.
Les échos de Paphos le portent à Paris,
Et les premiers rieurs n'ont plus le mot pour rire.
De même, quand la bise a quelque temps régné,
Si le vent du midi renforce son haleine,
Par la résistance indigné,

D'un souffle il la recogne à la forêt d'Ardenne.
De ce fier compliment le Bon Goût consterné,
Fend d'un coude irrité la foule la plus proche,
Sans demander son reste, et s'enfuit étonné
Comme un fondeur de cloche.
La Mode va dîner. L'excès de son courroux
Eut ce jour-là si peu de bornes,
Qu'elle en dégrada le vin doux
Et remit en vigueur, en dépit des jaloux,
Le grand art de planter des cornes.
Mais elle conçut tant d'ennui
De ne s'estimer pas suffisamment vengée,
Que d'une fièvre étique elle en fut affligée,
Dont elle resta dérangée,
Comme nous voyons aujourd'hui.
Par l'effet de la sympathie
Qui fait mouvoir tout l'univers,
Sa chère, sa parfaite amie,
L'amusante Coquetterie,
Vit son petit ménage aller tout de travers.
Les galants désertèrent,
Leurs chaînes se lâchèrent,
Les professes boudèrent,
Les novices pleurèrent;
Bonnes gens s'en mêlèrent :
Ils se raccommodèrent,
Mais mal se gouvernèrent,
Mesures ne gardèrent,
Haut les bras l'accosterent,
Promenades trottèrent,
Mascarades brillèrent,
Au théâtre dansèrent,
Les traiteurs fréquentèrent,
Tout le jour crapulèrent.

Les mauvais vents soufflèrent,
Les voisins murmurèrent,
Les amis s'éloignèrent,
Les parents remontrèrent,
Les dévots fulminèrent,
Les rieurs plaisantèrent,
Tous ces soins échouèrent.
Les cochers s'enivrèrent,
Les carrosses versèrent,
Les laquais dérobèrent,
Les exemples gâtèrent :
Suivantes imitèrent,
Et souvent surpassèrent;
Les rivaux se brouillèrent,
Les jaloux s'emportèrent,
Les bretteurs dégaînèrent,
Enquêteurs informèrent,
Les témoins déposèrent,
Les juges décrétèrent,
Coupables dénichèrent.
Les joueurs filoutèrent,
Les espèces manquèrent,
Les bijoux s'engagèrent,
Les meubles s'éclipsèrent,
Emprunteurs escroquèrent,
Les créanciers pressèrent,
Les prêteurs refusèrent.
Dès que gages manquèrent,
Les nuages crevèrent,
Les malheurs inondèrent,
Leurs excès éclatèrent,
Confidentes jasèrent,
Les poulets se trouvèrent,
Les maris se cabrèrent,

S'enquirent, confrontèrent;
Les plus mous pardonnèrent,
Mais depuis n'estimèrent.
Les plus prompts bâtonnèrent,
Les plus lâches plaidèrent,
Et se déshonorèrent.
Les plus sages cloîtrèrent,
Les brutaux poignardèrent,
Et les cloches sonnèrent.
Enfin, dans ce triste revers,
Les rimeurs de Paphos, pour comble de misère,
En firent de plus malins vers
Que ceux que je viens de vous faire.
O ciel! quels destins affligeants!
Voilà bien du bruit pour des gants.

DIALOGUES DES DIEUX.

DIALOGUES DES DIEUX.

FLORE ET POMONE.

FLORE.

Où court Pomone, et que veut dire
Qu'elle passe sans m'aborder?
Permis à Jupiter, chargé d'un vaste empire,
D'avoir des soins qu'on puisse lire
Sur un front nubileux que leur poids fait rider.
Mais quel chagrin suffit à te rendre rêveuse,
Toi qu'aucun embarras ne doit inquiéter,
Que celui de savoir si tu dois plus enter
D'ambrette que de virgouleuse,
Ou si, dans un lieu de débit,
Forçant à t'obéir et le ciel et la terre,
La figue te peut rendre un assez grand profit
Pour payer la caisse et la serre?

POMONE.

Flore, le temps n'est plus où mon cœur tout à soi
Du soin de mes vergers faisoit la seule affaire;
Depuis que par l'arrêt des destins en colère,
L'impérieux hymen m'asservit à sa loi,
En vain, pour rappeler cette heureuse indolence,

Je fatigue le ciel par des vœux superflus.
Elle échappe à mon espérance;
Elle ne revient point, Flore : le temps n'est plus.

FLORE.

Quoi donc! cette union si belle, si constante,
Cet indissoluble lien,
Vertumne ravi d'aise et Pomone contente!
Quoi donc! tout cela n'est plus rien?
Flore, me disois-tu, cesse d'être légère;
Les folâtres baisers de tes coquets zéphirs,
De leurs soupirs ardents l'haleine passagère,
Valent-ils de l'hymen les solides plaisirs?
Cependant, aujourd'hui, tu changes de langage;
Et, pour empoisonner ton heureux mariage,
Le dégoût à l'ennui se joint,
Malgré ton rang et malgré l'avantage
D'un époux qui ne vieillit point.

POMONE.

Cette immortalité dont nos époux jouissent,
A pour nous de faibles appas.
Nos maris ne vieillissent pas,
Mais nos mariages vieillissent.
Délicieuse nouveauté,
Mère des doux plaisirs, charme de la nature,
Par toi la naissante verdure
Donne au jeune printemps sa riante beauté :
L'éclat de l'or, l'odeur de l'ambre,
Près de toi n'ont rien de charmant,
Et tu sais égaler, par ton seul agrément,
La cerise précoce au melon de septembre.
Les Muses avec soin t'affectent dans leurs chants,
Le soleil se plonge dans l'onde

Pour montrer chaque jour de nouveaux feux au monde;
Tu fournis aux amours leurs traits les plus touchants.
Ah! nouveauté délicieuse,
L'hymen, le froid hymen languit sans ton secours;
Que ne fais-tu pour lui, dans sa course ennuyeuse,
Ce que tu fis les premiers jours!

FLORE.

Plus je songe à vos aventures,
Moins je vois par quelles blessures
Votre amour auroit pu périr,
Moi qui sais combien de figures
Vertumne a fait pour t'acquérir.

POMONE.

Pour aller à ses fins, il n'est aucune adresse
Qu'amour ne sache ménager.
Vertumne a fait pour m'engager
Mille et mille tours de souplesse;
Par un fâcheux, par un triste retour,
Pour ranimer l'ardeur de ses flammes mourantes,
Je me transforme chaque jour
En cent figures différentes,
Et ne puis réussir à fixer son amour.
Oublions, oublions la douceur passagère
Du plaisir de l'hymen si tôt évanoui!
Mais toi, dont l'enjouement insulte à ma misère,
Toi-même tu parois d'un air moins réjoui
Que tu ne l'as à l'ordinaire.

FLORE.

Je n'ai point de commerce avec les noirs soucis;
Ce que tu crois chagrin, c'est pitié toute pure;
Je veux sous cet ormeau te conter l'aventure
Qui rend mon teint plus pâle et mes traits obscurcis.

Au bord d'une claire fontaine
Qu'un vieux hêtre tient à l'abri,
Libre de soucis et de peines,
Je rêvois sans objet sur le gazon fleuri.
La délicieuse mollesse
Répandoit ses parfums dans les airs d'alentour;
L'herbette, pour faire sa cour,
S'épaississoit sous sa déesse;
Mille petites fleurs, accourant se montrer,
Emailloient à l'envi la naissante verdure,
Et, par la voix de la nature,
S'empressoient à me remontrer
Qu'elles méritoient bien d'entrer
Dans l'ornement de ma coiffure.
Je m'occupois à les choisir,
Lorsqu'un perçant soupir vint frapper mon oreille;
Mon soupçon jaloux se réveille,
Et je crus que j'aurois le chagrinant plaisir
De prendre sur le fait mon volage Zéphyr.
Un buisson d'églantiers, d'une épaisseur obscure,
De mes jaloux regards interrompoit le cours;
Je l'ouvre adroitement, sans craindre l'aventure
De la déesse des amours.
J'aperçus au travers une jeune bergère,
Assez triste pour m'émouvoir,
Assez belle pour me déplaire
Et de mes agréments balancer le pouvoir.
Le feu de ses beaux yeux, qu'une amère infortune
Grossissoit d'un torrent de pleurs,
Ne ressembloit point mal à l'éclat de la lune,
Quand sa lumière brille au travers des vapeurs;
Son habit négligé, par plus d'une ouverture
Exposoit aux regards la neige de son sein;
Ses cheveux mal rangés erroient à l'aventure,

Et sa tête pressoit l'ivoire de sa main.
Après quelques moments d'une extase inquiète,
Son cœur, outré d'ennuis, à sa langue eut recours;
Et la douleur plaintive à la douleur muette
Prêta de ses regrets l'officieux secours.
Il est donc vrai, Tircis, que ton âme cruelle
Veut pour le champ de Mars abandonner ces lieux,
Ces lieux où tu jurois qu'une ardeur éternelle
Soumettroit tes destins au pouvoir de mes yeux.
Ah! berger, ta beauté dans nos champs si vantée
Suffit pour affronter des appas courroucés,
Pour forcer la rigueur d'une amante irritée,
Et non des bataillons de piques hérissés!

Si l'ardeur des combats excitoit ton courage,
Il en est parmi nous qui te convenoient mieux:
Tu pouvois disputer à tout notre village
De la danse et du chant les prix ambitieux.
Tu pouvois avec moi disputer de tendresse;
Mon cœur en sait assez, quoiqu'il ait peu vécu;
Et, tout jeune qu'il est, je sens à sa foiblesse,
Oui, cher Tircis, je sens que je t'aurois vaincu.

Malheureuse! c'est moi, c'est ma rigueur extrême
Qui livre à ce péril les jours de mon berger!
Que me demandoit-il? un rien : un je vous aime.
Par un cruel refus falloit-il l'égorger?
Vaine et fausse pudeur! et toi, bouche traîtresse,
Qui refusas deux mots pour conserver ses jours,
Va, puisque tu n'as pu t'ouvrir à la tendresse,
Aux plaintes, aux regrets, ouvre-toi pour toujours.

Que vous êtes heureux, troupeaux de nos campagnes,
Qui ne combattez point pour la grandeur des rois!

Que vous êtes heureux, rosiers de nos montagnes,
Qui ne voulez point croître à la hauteur des bois!
Funeste ambition, peste infâme des villes,
Par qui tant de beaux jours ont été raccourcis,
Devois-tu pénétrer dans nos sacrés asiles,
Et te joindre au dépit, pour m'arracher Tyrcis!

Qui pourra de mon cœur calmer les justes craintes?
Comment sur ses frayeurs le rendre satisfait?
Peut-être en ce moment que je m'exhale en plaintes,
Il lave dans son sang le crime que j'ai fait.
Peut-être un fer cruel.... O dieux!...

— A ces paroles
Sa pressante douleur la contraint de finir,
Ses jambes tremblantes et molles
Ne peuvent plus la soutenir;
Elle sent sa vigueur mourante
Succomber tout à coup sous l'excès de ses maux,
Et tombe pâle et languissante
Comme un lys tranché par la faux.
Le brillant incarnat qui la rendoit si belle,
Parmi les airs est emporté;
L'Amour et le Zéphyr en entrent en querelle,
Chacun d'eux en veut de son aile
Augmenter la variété.
Pour moi, qui sens mon cœur vers le plaisir porté,
J'ai craint d'un triste objet d'être trop pénétrée;
Je m'en suis éloignée autant que je l'ai pu,
Et j'en avois encor, quand je t'ai rencontrée,
L'âme attendrie et le visage ému.

POMONE.

O Mars! faut-il que ta colère

De tant d'heureux moments interrompe le cours !
Est-ce ainsi, Dieu cruel, que tu rends aux amours
Les piquantes douceurs dont te comble leur mère ?
Mais adieu, ton caquet ne fait pas mon affaire.
On ne s'en lasse point, on y pourroit vieillir :
J'ai de la reinette à cueillir,
Et Vertumne est chagrin plus qu'à son ordinaire.

FLORE.

Tu payeras l'intérêt de ces charmantes nuits
Qui, par tes doux récits, me rendoient si rêveuse.

POMONE.

Te tairas-tu, belle causeuse?
Adieu, reine des fleurs.

FLORE.

Adieu, reine des fruits.

L'HYMEN, L'AMOUR ET LA RAISON.

L'HYMEN.

Mon frère, jusqu'ici j'ai gardé le silence;
Jusqu'ici, poussé vivement,
Mon cœur, de son ressentiment
A réprimé la violence;
Mais enfin il demande un éclaircissement,
Et je sens épuiser toute sa patience.
Je sais que l'univers est soumis à vos loix,
Que la nature suspendue
Est attentive à votre voix,
Que dans l'affreux chaos rangé par votre choix,
Elle eût été sans vous pour jamais confondue,
Que vos premiers sujets sont les dieux et les rois,
Que vous régnez partout. De vos augustes droits
Je connois la vaste étendue,
Et je n'ignore point l'honneur que je vous dois.
Pourtant, vous le savez, tout puissants que nous sommes,
Il est par-dessus nous un pouvoir dans les cieux :
Un Dieu commande aux rois, un roi commande aux hommes,
Et la Raison gouverne et les rois et les dieux.
Oserez-vous tout seul corrompre cet usage,
Pour moi toujours injuste et toujours rigoureux?
Ne souffrirez-vous point qu'un cadet malheureux
Jouisse de son apanage?

L'AMOUR.

L'éloquence pour vous, mon frère, n'est qu'un jeu.
De ces moralités, où tant de bon sens brille,

L'hiver, au coin du feu,
Vous endormez votre famille;
C'est votre fort : et sans vous offenser,
Je pourrois ajouter que de cette querelle
Je ne dois point m'embarrasser;
Hymen, vous voir grondeur n'est pas chose nouvelle,
Vous ne sauriez vous en passer.
Mais qu'il soit un pouvoir que mon pouvoir redoute,
Qu'il soit quelque autre dieu de mes forces vainqueur,
C'est un article dont je doute,
Et ce n'est pas toujours la Raison qu'on écoute,
Quand nous parlons ensemble au fond du même cœur.
Je veux bien toutefois vous imposer silence;
J'accepte la Raison pour discuter nos droits :
De quoi vous plaignez-vous? Je veux sans conséquence
M'y soumettre pour cette fois.

L'HYMEN.

Vous m'avez outragé par plus d'une entreprise;
N'en renouvelons point le souvenir cuisant;
Mais du moins rendez-moi cette jeune marquise,
De qui vous-même, Amour, vous m'aviez fait présent.
D'abord, lorsqu'en mes mains elle fut consignée,
Il n'étoit rien d'égal à ses empressements :
Quand de son cher époux elle étoit éloignée,
Son âme impatiente en comptoit les moments.
Pour vider seul à seul quelque tendre querelle,
C'étoit toujours nouveau cartel.
Lui rendre une visite étoit alors pour elle
Un outrage mortel.
Aux amis, aux parents invisible et farouche,
Ce bienheureux époux l'occupoit en tous lieux,
Ses désirs enflammés s'échappoient par ses yeux,
Quand la pudeur tâchoit de leur fermer la bouche;

Son jeune teint brilloit d'un naturel éclat,
Un désordre excitant régnoit dans sa coiffure :
Point d'ornements, point de parure,
Toujours en habit de combat.
A point nommé la belle étoit malade
Pour courir au devant de mes dons précieux :
Seul à son gré j'étois mélodieux ;
Elle oublioit pour moi ce goût harmonieux,
Dont cent vaines beautés par honneur font parade :
Opéra, concerts, promenades,
Tout lui paroissoit ennuyeux ;
Mes robustes plaisirs rendoient les autres fades.
L'herbe dont au printemps le gazon s'embellit,
Son canapé, son fauteuil, ses estrades,
Etoient rivales de son lit.
La tyrannique bienséance
Les forçoit-elle à quelque autre entretien,
On les voyoit tous deux livrés par ma puissance
A l'agréable impertinence
De faire mystère de rien.
A peine leurs propos souffroient la modestie
Que le sexe des cieux pour défense reçut,
Et leurs folâtres mains étoient de la partie,
Quand ils ne craignoient pas que l'on s'en aperçût.
Que ces temps sont changés ! Que ces douceurs troublées
Échappent promptement à son triste devoir !
Elle passe les jours, l'ingrate, à son miroir,
Et les nuits dans les assemblées.
On célèbre en tous lieux ses airs brillants et gais ;
Dans son foyer, quand je les lui demande,
Une migraine de commande
Attache sa langue au palais.
Une foule importune à tous moments l'accable,
Le seul nom de retraite allume son courroux.

Jeu, musique, festins, elle trouve agréable
Tout ce qui n'est point son époux :
Pour lui point d'agréments, pour lui point de tendresse,
Pas un seul regard obligeant;
S'il en obtient quelque caresse,
C'est lorsqu'elle a besoin d'argent.
Qu'en d'autres temps ma flamme le réveille,
Que de ses droits il veuille user,
La bouche qui le fuit du soin de le baiser
Charge négligemment l'oreille;
Pour peu qu'il la caresse, il la comble d'ennui;
Elle craint son abord autant que le tonnerre,
Et, toujours malade pour lui,
Est saine pour toute la terre
Un grand lit de six pieds lui semble trop étroit;
Il faut en faire deux quand son dégoût augmente,
Et d'un tel changement son artifice adroit
Accuse la lune innocente.
Pour le chagrin qui la tourmente,
Son domestique est en rumeur,
Ses valets, son chien, sa suivante,
Souffrent de sa mauvaise humeur.
Sous ces tristes dehors quel poison se déguise?
De quels événements sommes-nous menacés?
Vous qui me livrâtes Céphise,
Amour, n'est-ce point vous qui me la ravissez?

L'AMOUR.

Je vois que ces plaintes naïves
Tendent à me noircir d'un injuste soupçon;
Vos peintures sont un peu vives;
Il faut vous pardonner, vous vivez sans façon.
L'infaillible Raison, prompte à nous satisfaire,
Va terminer notre débat.

Mais au nom du mari, pour éclaircir l'affaire,
Sur certains faits souffrez l'interrogat.
De vos commencements l'ardeur toujours brûlante
S'exprime-t-elle du même air?
N'est-elle point un peu plus lente?

L'HYMEN.

Et le moyen? Suis-je de fer?

L'AMOUR.

Dans la tranquillité de votre jouissance,
Du désir de plaire occupé,
En faites-vous toujours votre point d'importance?

L'HYMEN.

Les affaires m'ont dissipé.

L'AMOUR.

Par un négligent étalage,
N'avez-vous point montré vos plus foibles endroits?
De cacher ses défauts n'est-on point quelquefois
Peu soigneux dans le mariage?
L'ardeur se ralentit par là.

L'HYMEN.

Quel souci fatigant à ce souci ressemble?
Quand on est pour toujours ensemble,
On se montre tout ce qu'on a.

L'AMOUR.

Fort bien. Qu'avez-vous fait de l'importune foule
De langueurs, de dégoût, de soupçons et d'ennuis
Qui partout après vous dans les maisons se coule?

L'HYMEN.

Et quand ne sont-ils point dans les lieux où je suis?

L'AMOUR.

Et la cruelle jalousie
A-t-elle encor suivi vos pas?

L'HYMEN.

En douter seroit hérésie :
Nous ne nous désunissons pas.

L'AMOUR.

Et vous voulez qu'on vous chérisse,
Négligent, endormi, soupçonneux, dissipé,
Ralenti dans votre exercice,
Et d'un souci jaloux follement occupé?
Vous-même avez causé le mal qui vous accable;
Pour moi, je suis hors d'intérêt,
Et prends droit par l'aveu qui vous rend condamnable :
Reine, prononcez notre arrêt,
Vous vous piquez d'être équitable.

LA RAISON.

De ses conclusions l'Hymen est débouté,
Faute d'avoir produit ardeur et nouveauté.
Nous avons, déclarant l'instance criminelle,
Ordonné qu'il tiendra prison perpétuelle,
Et par un jugement prononcé sans retour,
Nous condamnons l'Hymen aux dépens de l'Amour.

L'HYMEN.

Ah! perfide Raison, est-ce ainsi que l'on traite
L'innocence et la probité?
Vous que je croyois toujours prête
A protéger la vérité,
Le parti de la volupté
Vous fait abandonner l'honnête!
Allez : si désormais dans votre lâche cour

Vous me voyez chercher refuge.....

L'AMOUR.

Courage, Hymen! poussez. Les lois donnent un jour
Pour déclamer contre son juge.

PIÈCES DIVERSES

PIÈCES DIVERSES

—

ODE

A monsieur le marquis de la Vrillière, avant qu'il fût secrétaire d'État.

Au palais de la fortune,
L'honneur et la probité,
Malgré la plainte commune,
De tout temps ont habité.
Parmi le vulgaire inique,
Plus d'un grand cœur y pratique
Les sentiers le moins battus,
Et grâce aux destins propices,
La cour, comme de grands vices,
Nourrit de grandes vertus.

Jamais la magistrature,
Réchauffant l'ambition,
Ne fit sortir de mesure
Aristide ou Phocion.
Cicéron, d'honneur avide,
Naturellement timide,
Fut consul ferme et hardi;
Et toi, Caton, l'on atteste
Que tu fus toujours modeste
Quoique toujours applaudi.

L'âme la plus élevée
Que gêne un sort limité,
De tout mouvement privée
Languit dans l'obscurité.
Ce Dieu qui, dans sa carrière,
Des sphères de la lumière
Régloit les célestes sons,
Devenu berger d'Admète,
Fut réduit, au mont Hymette,
A de rustiques chansons.

Quel spectacle davantage
Plaît à la divinité,
Que de voir lutter le sage
Contre la prospérité!
Pour combattre la disgrâce,
L'âme aisément se ramasse
Et triomphe avec honneur;
Mais l'effort de sa puissance,
C'est de garder l'innocence
Dans le comble du bonheur.

O race en héros féconde,
Noble sang des Phelippeaux,
Qui, sans t'épuiser, au monde
Fournis des sages nouveaux,
Quel Phœbus, quelle Uranie
Élèvera mon génie
Pour te chanter dignement,
Nom brillant, nom plein de gloire,
Nom de qui même l'histoire
N'est qu'un foible monument!

Vénérable La Vrillière,
Toi, dont la postérité

Dans le sein de la lumière
Accroît la félicité;
Que Châteauneuf est fidèle
A conserver pour modèle
Tes exemples solennels,
Qui dans un poste sublime,
Ne s'enrichit que d'estime,
Content des biens paternels.

Chez lui manières honnêtes,
Libre accès, humanité,
D'un siècle ému de tempêtes
Tempèrent la dureté.
Dans la carrière glissante,
Où la faveur chancelante
Souvent conduit au trépas,
Maître de ses destinées,
Il a couru trente années
Sans jamais faire un faux pas.

Héritier de leur mérite,
Soutenez, jeune marquis,
Le grand poids où vous invite
Tant d'honneur qu'ils ont acquis.
Non, vous ne pouvez sans honte
Manquer à rendre bon compte
De l'éclat de vos ayeux;
Et leur Minerve sévère
Défend la vertu vulgaire
Aux enfants des demi-dieux.

Mais quel souci t'inquiète
Et te trouble sans raison?
Supprime, Muse indiscrète,
Tes avis hors de saison.

Plein de l'esprit de ses pères,
Ses talents héréditaires
N'attendent pas ton conseil,
Et pour prouver sa naissance,
Cet aigle, dès son enfance,
A regardé le soleil.

J'ai vu, chez l'auguste reine
Que je pleure à tous moments,
La cour suffire avec peine
A louer ses bégaiments.
Comme au jardin d'Hespérie
La plante à peine fleurie
Offroit un précieux fruit,
Comme le fils du Tonnerre,
Il naît et frappe la terre
Et de lumière et de bruit.

Poursuivez avec constance,
Marquis! Méritez le choix,
Méritez la confiance
Du plus éclairé des rois,
Foulez la fameuse trace
Que bat votre illustre race,
Méditez ces grands objets,
Et comme eux, piquez-vous d'être
Toujours zélé pour le maître,
Toujours bon pour les sujets.

Mais lorsqu'en son apogée
Brillera votre crédit,
Ne laissez point négligée
La muse qui l'a prédit,
Sans elle, il faut qu'on périsse,
Sans elle, prudent Ulysse,

Tu ne vivrois pas encor,
Et Léthé, cette eau profonde,
Eût englouti dans son onde
L'éloquence de Nestor.

ORPHÉE.

Paraphrase d'une redondille espagnole
de D. Francisco de Quévédo.

Pour ravoir sa femme Eurydice,
Orphée aux enfers s'en alla :
Est-il si bizarre caprice
Dont on s'étonne après cela ?

Dans un accès de ce délire
Où son jugement se perdit,
Pouvoit-il chercher rien de pire,
Ni dans un endroit plus maudit ?

Il chanta des airs pitoyables,
Dont le tendre accompagnement
Suspendit la fureur des diables,
Et des coupables le tourment.

Sa voix ne touchoit point leur âme,
Mais la seule admiration
Qu'un sot, pour recouvrer sa femme,
Témoignât tant de passion.

Alors Pluton, hochant la tête,
Dit au chanteur alangouri :
O maître fou comme poète,
Et beaucoup plus comme mari !

Proserpine est bonne diablesse ;
Mais je te jure, sur ma foi,

Que les six mois qu'elle me laisse
Ne sont pas les moins gais pour moi.

Fût-elle aux cieux cent ans encore,
Pour la soustraire à mon pouvoir
Je n'irois point sur la mandore
Braire en bémol pour la ravoir.

Quand tu conçus quelque espérance
De nous fléchir par tes accords,
Ignorois-tu que le silence
Est le charme unique des morts?

Puisqu'une impertinente flamme
Pour le troubler t'a fait venir,
Parques, qu'on lui rende sa femme;
On ne sauroit mieux le punir.

En vertu de mon indulgence,
Bientôt, puisqu'il le veut ainsi,
Il sera damné par avance,
Et peut-être un peu plus qu'ici.

Mais pour payer de sa musique
Le plaisir aux enfers si neuf,
Ajoutons-y quelque rubrique
Qui puisse encor le faire veuf.

A ce soin l'équité m'invite,
Qui souffre qu'en même sujet
On récompense le mérite,
Quand on a puni le forfait.

Rendez-lui donc sa demoiselle,
Qui le suivra sans dire mot;

Mais s'il tourne les yeux sur elle,
Qu'on me la refourre au cachot.

Peu de cœurs, de chaîne aussi forte,
Avec leurs moitiés sont unis :
Que j'en sais qui de cette sorte
Seroient charmés d'être punis !

Ah ! si des femmes incommodes
Des tours de tête délivroient,
Que de maris comme pagodes
Incessamment la tourneroient !

Ainsi, sur son trône de braise,
Parla le monarque enroué :
Son sage arrêt, dans la fournaise,
Par tout son peuple fut loué.

L'ordre est suivi. Mais cette fête
Se termine en pieux regrets :
Orphée, ayant tourné la tête,
Redevient veuf sur nouveaux frais.

Dans son impatience extrême,
Que sa raison ne peut calmer,
Le malheureux perd ce qu'il aime
A force de le trop aimer.

Vaine et légère comme un songe
Qu'un dormeur prend pour vérité,
L'ombre gémit, et se replonge
Dans l'éternelle obscurité.

Sans murmurer de son supplice,
La pauvre âme renonce au jour :

Pouvoit-elle, en bonne justice,
Se plaindre d'un excès d'amour?

Sa double mort la désespère,
Qui vient rompre un nœud si parfait;
Mais quoi! la cause en est si chère
Qu'il faut pardonner à l'effet.

L'époux, qui la voit disparoître,
Se livre à son mortel ennui,
Incapable de reconnoître
Le bien qu'on lui fait malgré lui.

L'enfer à ses plaintes touchantes
Cessant de se laisser charmer,
Dans la Thrace, par les Bacchantes,
Il s'en va se faire assommer.

Du beau sexe double victime,
Chantre affligé, console-toi;
Force gens d'un rang plus sublime
Ont bien subi la même loi.

C'est vainement qu'on s'évertue
Contre un vainqueur si redouté:
Et qu'importe, au fond, qui nous tue,
Ses faveurs ou sa cruauté?

Femmes, si cette historiette
Irrite vos cœurs inhumains,
C'est un Espagnol qui l'a faite:
Pour moi, je m'en lave les mains.

Ovide à cette même fable,
Direz-vous, donne un tour galant:

Le Romain étoit raisonnable,
L'Espagnol n'est qu'un insolent.

Et vive Hymen ! Sous son empire
On boit, on mange, on fait dodo;
Puis... D'accord — mais le mot pour rire
Est cependant pour Quévédo.

PLAINTE DE MÉDOR

SUR LE MASSACRE DES CHIENS

ordonné par la police de Mâcon, à l'occasion du bruit qui couroit des chiens enragés, etc.

Médor, ce chien si fidèle et si cher
Au vieux Damon, la queue entre les jambes,
Endoctriné par son courroux amer,
Grinçoit les dents et grondoit ces ïambes.

O désespoir! ô destin ennemi!
Que sert l'amour, que sert la gentillesse?
Tout est perdu! La Saint-Barthélemi
Est dénoncée à toute notre espèce.

Loups carnassiers, égorgez nos moutons;
Rusés renards, étranglez nos poulardes;
Voleurs de nuit, saccagez nos maisons,
On a proscrit leurs vigilantes gardes.

Hommes pervers, dont la perversité
Masque son front d'un voile de police,
Pour un mâtin de rage tourmenté,
Faut-il, cruels, que la race périsse!

S'il est un chien de ce mal soupçonné,
Pour éviter qu'il ne se communique,
Juste est sa mort: qu'il soit assassiné;
Mais pour les sains, la sentence est inique.

Envelopper un massacre de chien,
Bons et mauvais, c'est terrible manie.
Caligula, Néron, Domitien,
N'exerçoient point si dure tyrannie.

Vous l'adoptez, ce souhait inhumain,
D'un de ces trois, pire que la tempête,
Quand il disoit à son peuple romain :
Oh! si ces chiens n'avoient tous qu'une tête!

O genre humain, mille fois plus que nous
Gens enragés! avez-vous le courage,
Aiguillonnés par un transport jaloux,
D'exterminer vos compagnons de rage?

Et qui de vous, de quelque passion
Se trouve exempt, plus que rage funeste,
Rage d'amour, rage d'ambition,
Rage d'orgueil, pire que tout le reste.

Pour éviter cette contagion,
En quel endroit la prudence civile
Est-elle allée à la précaution
De massacrer les faubourgs et la ville?

Combien de fois et la femme de bien
Et la coquette (acte à crier vengeance!)
De male-rage, ont accusé leur chien,
Qu'elles avoient d'aller voir la Provence.

Ah! que le ciel est bien désabusé
De cette peur qui tant vous estomaque,
L'air égaré, rouge et l'œil embrasé,
La canicule y court le Zodiaque.

En plein mois d'août, libre en son action,
Elle y poursuit sa route naturelle,
Et cependant la vierge et le lion
Ne craignent point être mordus par elle.

Dans la maison, comme dans un tombeau,
Je suis blotti, crainte qu'on ne me tue,
Et n'ose plus (bien qu'il soit assez beau)
Montrer mon nez, non plus qu'une tortue.

O liberté, je n'ai plus ce congé
D'aller courir, comme j'avois coutume :
Chacun sur moi criroit à l'enragé ;
Tirez sur lui, voyez comme il écume !

Plus je ne puis, de tout plaisir exclus,
Aller quêtant d'amoureuse conquête.
Las ! je ne puis, misérable reclus,
Aller flairant où les chiens se font fête.

Quand viendra-t-il, ce bienheureux hiver,
Nous délivrer de nos craintes tragiques?
Quand viendra-t-il, gens de flamme et de fer,
Vous garantir de vos terreurs paniques?

O Musulmans, peuple morigéné,
Qu'avec raison partout on vous renomme!
Vous nourrissez les chiens abandonnés,
Et sans pitié le chrétien les assomme.

Qu'ils soient vilains, décrépits ou galeux,
Qu'ils viennent seuls ou qu'ils marchent en troupe,
Dans l'hôpital chez vous bâti pour eux,
Toujours ils ont le couvert et la soupe.

Vive Stambol et vive Mahomet,
C'est le prophète et le sauveur des bêtes :
En paradis il a mis son baudet,
Et pour les chiens çà bas fondé des fêtes.

Ainsi Médor hurloit, lorsque Damon,
Homme paisible et craignant la justice,
Lui vint apprendre, à l'aide d'un bâton,
A murmurer contre dame police.

ÉPIGRAMMES.

Iris, que suit toujours une troupe charmante
D'amours et d'enjoûments,
Et qui sur l'art de plaire en sait plus à quinze
Que sa mère à cinquante, [ans
Comme nous disputions d'un ton trop véhément,
Elle se leva de sa chaise
Et vint nous dire brusquement :
Je n'aime point le bruit, Messieurs; que l'on se taise!
Le bruit pourtant, repris-je, est dans vos intérêts;
Il parle incessamment de votre air, de vos traits,
De cet esprit brillant dont vous êtes pourvue,
Et soumet au pouvoir de vos jeunes attraits
Ceux qui ne vous ont jamais vue.
Seroit-ce un sentiment jaloux
Qui fait que notre bruit vous choque et vous offense?
Car il n'est point de fille en France
Qui fasse du bruit comme vous.
A toutes ces raisons elle étoit insensible,
Et d'un froid outrageant me payoit mes douceurs,
Quand j'ajoutai : seroit-il bien possible
Qu'on ne pût pour le bruit adoucir vos rigueurs?
Le bruit parle pourtant de votre mariage.
A ces mots un souris brille sur son visage,
Et de son feint courroux chasse l'obscure nuit.
Changeons, dit-elle, de langage;
Si vous m'en disiez davantage
Vous me feriez aimer le bruit.

Pour mettre au-dessous du portrait de

BENSERADE.

Ce bel esprit eut trois talents divers,
Qui trouveront l'avenir peu crédule :
De plaisanter les grands il ne fit point scru
Sans qu'ils le prissent de travers; [pule,
Il fut vieux et galant sans être ridicule,
Et s'enrichit à composer des vers.

ÉPITAPHE

de M. le marquis DE CRÉQUI.

Par le dieu des combats à l'honneur immolé
Dans le milieu de sa carrière,
Créqui, dont on a tant parlé,
Créqui n'est qu'un peu de poussière :
S'il eût encor vécu, que de faits éclatants
Auroient enrichi nos histoires !
Mais au lieu de compter ses ans,
La Parque a compté ses victoires.

L'âme du grand Racine, en brisant ses liens,
Pour prix de ses doctes veilles
Est allé prendre place aux champs élysiens,
Entre le vieux Sophocle et l'aîné des Cor-
Passant, si dans vos entretiens [neilles.

Vous êtes curieux de conter son histoire,
La voici dans deux vers extraits d'un bon mémoire :
Au théâtre il acquit plus d'honneur que de biens,
Il acquit à la cour plus de biens que de gloire.

Un certain sot de qualité
Lisoit à Saumaise un ouvrage,
Et répétoit à chaque page :
Ami, dis-moi la vérité.
Ennuyé de cette fadaise :
Ah ! Monsieur, répondit Saumaise,
J'ai de bons auteurs pour garants
Qu'il ne faut jamais dire aux grands
De vérité qui leur déplaise.

Pour mettre au bas du portrait de BONTEMPS, *premier valet de chambre du roi.*

Vivre en faveur sans ostentation,
Faire du bien seulement pour le faire,
Être équitable au poids du sanctuaire,
Joindre au bonheur la modération,
N'être jamais à personne contraire,
Mais d'obliger saisir l'occasion,
Prendre les arts sous sa protection,
En beau chemin, content du nécessaire,
D'accumuler fuir la contagion,
Ce sont sentiers que peu d'hommes battirent
Sans s'écarter, et plus de cinquante ans;

Ce sont vertus qui de la cour sortirent
Le même jour que trépassa Bontemps.

RONDEAU. [1]

Deux ou trois ans de docte rêverie,
D'une brigade au Parnasse nourrie, [faut
Seroient trop peu, pour peindre comme il
L'air de splendeur que va porter si haut
La cour de France et sa chevalerie.

Art et matière, or, argent, pierrerie,
Feront de prix un ruineux assaut;
Plus d'un seigneur devra sa broderie
Deux ou trois ans.

O noble hymen, dont la flamme chérie
Fait des canons cesser la batterie,
Pour nous trop lent, vous arrivez trop tôt;
Pour les époux vous seriez sans défaut
Si vous prêtiez aux princes qu'on marie
Deux ou trois ans.

1. On sait quelles dépenses on fit pour le mariage du duc de Bourgogne avec Adelaïde de Savoie; les deux époux étaient encore enfants.

Tandis que par toute la terre,
Tendant à même but par cent chemins divers,
La faim, les taxes et la guerre
De sa destruction menacent l'univers;
Tandis qu'avec tant de sagesse,
Pour trouver quelque jour au travers du brouillard,
Tu joins le feu de la jeunesse
A la prudence du vieillard.
Pardonne, Marigny, si mon esprit s'amuse
A badiner avec la muse.
Quand j'ose pour quelque moment
M'abandonner à l'enjoûment
Dont ma raison lâche l'écluse,
Je n'ai pas dessein de braver
Des maux cuisants comme les nôtres;
Mais c'est qu'il faut bien conserver
Quelqu'un pour enterrer les autres.

Ni Luxembourg, ni quai des Augustins,
Ni du Palais la mugissante salle,
En célébrant leurs conciles mutins,
N'eurent jamais pour régler les destins,
Un nouvelliste, Octave, qui t'égale.
Tu sais combien, jusqu'au dernier esquif,
Ont de vaisseaux les flottes combinées;
Tu sais combien le Suédois est vif
Pour soulager le Saxon fugitif
Du soin qui pèse aux têtes couronnées:
Des gallions tu saisis les devants
Pour les placer dans le port de Séville;

Et ton avis plus vite que les vents,
Par leur retour enrichit la Castille.
Tu sais sonder du pontife romain
La politique, et puis tout d'une haleine
Passer les monts, et la pique à la main
Dans son réduit forcer le prince Eugène.
De vérité, rarement un seul mot:
Tu fais partout valoir la conjecture;
C'est là ta rente, Octave, et l'imposture
Sert à ta bouche à payer son écot.
Pour t'épargner des récits infidèles,
Viens t'en souper, mais à condition
Qu'en tout le soir, de guerre ou de nouvelles
Il ne soit fait aucune mention.

Quand l'agréable folie
Du théâtre italien,
Purge la mélancolie
Mieux que Celse ou Galien;

Quand Arlequin, sans mot dire,
Émeut les plus rechignés,
Et les fait pâmer de rire
En montrant son bout de nez

A l'allégresse publique
Cléon seul ose insulter,
Et cet insolent critique
Sort sans vouloir écouter.

Vous vous étonnez, comtesse,
Que son dégoût affecté
Condamne notre foiblesse
Du haut de sa gravité:

L'affaire est approfondie,
Je veux vous en avertir;
Il n'entre à la comédie
Que pour l'honneur d'en sortir.

Au maréchal de Noailles.

Par votre grâce toute pure
Je suis meublé commodément :
Un lit bien propre, une verdure,
Décorent mon appartement.

Un créancier me persécute,
Et n'ayant point d'autres effets,
La crainte qu'il ne me discute
Me force à vendre vos bienfaits.

C'est là mon unique espérance,
Encor qu'il m'en déplaise bien;
Je vous donne la préférence :
Maréchal, n'achetez-vous rien?

Ami, rappelle ta raison,
Pour l'opposer à cette envie
Qui veut noircir de son poison
Les plus beaux endroits de ta vie.
Prétends-tu que ce monde, Arcas, dont tu te plains,
Dépouille en ta faveur ses manières antiques?
Il a persécuté les saints
Dont il adore les reliques.

Quand mon assiette est couverte
De quelque morceau friand,
Un laquais toujours alerte
Me la change en souriant.

Dans son île barattière
Le fameux Sancho Pança,
Traité de même manière,
A bon droit se courrouça.

Marquis, mangeons à notre aise;
Trouvez-vous cela galant?
Il n'est rien qui me déplaise
Comme un repas ambulant.

Pour être heureux, je voudrois peu de chose:
Esprit bien sain, tempérament de fer,
D'argent comptant bonne et loyale dose,
Glace en été, bon feu pendant l'hiver,
Amis choisis, et livres tout de même,
Un peu de jeu, sans pourtant m'y piquer,
Point de procès, dispense de carême,
Sommeil profond, facile à provoquer,
Ni créanciers, ni, prêts à critiquer,
Censeurs fâcheux, — beauté tendre et sincère,
Point inégale, et n'aspirant à plaire
Qu'à moi tout seul. Bellocq, si quelque jour
Un beau miracle en ma faveur opère
De ce souhait l'agréable chimère,
Je t'abandonne et Paris et la cour.

---

elle Iris, de leurs mains les grâces vous formèrent,
Rien de plus engageant ne se peut concevoir :
Croyez-en mon amour ; les ailes lui tombèrent
Dès qu'il eut des yeux pour voir.

---

ous me soutenez donc, Vidame,
Qu'il n'est pas mal aisé de faire une épigramme,
Qu'il n'est si pauvre esprit qui n'en trouve la fin.
D'accord ; la gloire en est commune,
Vidame, pour qui n'en fait qu'une ;
Mais, pour un livre entier, je le donne au plus fin.

---

uand un ami tendre et sincère
Prévient et comble vos souhaits,
Il faut divulguer ses bienfaits ;
C'est être ingrat que de se taire.
En amour, c'est une autre affaire;
Il faut savoir dissimuler.
Les faveurs veulent du mystère :
C'est être ingrat que de parler.

---

u veux savoir quelle profession
Peut de ton fils établir la fortune ?
Pour satisfaire à ton ambition,
Écarte-toi de la route commune :
Point de collége ; il est l'écueil fatal

De la jeunesse : évite Juvénal,
Catulle, Homère, Anacréon, Virgile,
Tous francs bedeaux, qui droit à l'hôpital
Mènent leurs gens : témoin moi, comme mille. —
Que faut-il donc ? — Qu'il apprenne à compter,
Peindre correct, calculer, supputer,
Petit commis, puis admis aux enchères,
Le tout, suivant les talents qu'il aura :
Si son génie est dur pour les affaires,
Qu'il soit danseur ou chantre à l'Opéra.

Argatiphontidas, cette moustache d'homme,
Qui chez les gens de bien a perdu tout crédit,
Me disoit l'autre jour : Oui, oui, vous l'avez dit,
Que mon père, morbleu, n'étoit pas gentilhomn
Moi ! repris-je d'un humble ton :
Sur les discours d'autrui vous savez comme on glose :
Je l'ai connu sergent, et d'ailleurs grand fripon ;
Mais je n'ai pas dit autre chose.

Ma muse à tout propos cherche à me quereller
Sur ma rage d'écrire en langage vulgaire.
Dans un siècle d'ici, me dit-elle en colère,
On ne t'entendra plus parler.
Du François inconstant tu sais le caractère,
Lorsqu'on croit le tenir, tout prêt à s'écouler,
Ainsi qu'anguille en belle eau claire.
Chez lui mœurs, langue, habits, ne cessent de rouler ;
Et ce savant dictionnaire,
Que notre Académie avec soin fit mouler,
Et celui qu'osa Furetière

Mal à propos intercaler,
Sans redouter l'affront de se faire exiler,
Auront dans peu de temps besoin de commentaire.
Je lui dis pour la consoler
Qu'à quelque pauvre plagiaire
Je puis devenir nécessaire,
Et que c'est là mon pis-aller.
Puisque le grand Virgile a bien cueilli des roses
Dans les ordures d'Ennius,
Peut-être de mes vers fourrés dans les rebuts
Les fripiers à venir feront de belles choses.

Quoi donc? avec Bacchus ne peut-on rire
Sans médire
Des amours?
Pour moi, je ne puis m'en dédire,
Ils m'ont fait passer d'heureux jours.
Le vin et la tendresse,
La bouteille et les yeux
D'une jeune maîtresse
Sont des présents des cieux;
Mais si l'on me force
A faire divorce
Avec l'un des deux,
Amour, je renonce à tes feux.
Quand ta flamme est languissante,
Bacchus devient plus puissant;
Sur nos vieux ans il nous enchante:
On n'aime plus à cinquante;
On peut boire jusqu'à cent.

Aujourd'hui, votre teint paraît plus éclatant,
Et vos yeux ont du feu plus qu'à leur ordinaire;
Votre miroir vous en a dit autant,
Et vous pouvez avouer sans mystère
Que votre petit cœur de vous-même est content.
Qu'il seroit doux, Philis, d'aspirer à vous plaire,
Si vous ne vous plaisiez pas tant!

Quel moyen de souffrir l'orgueilleux calotin,
Sur ses livres devenu blême!
Il s'est fait un chaos de grec et de latin,
Qu'il ne peut débrouiller lui-même.
Il m'appelle ignorant; je le suis en effet:
Nous le sommes tous deux; avec la différence
Que la nature me l'a fait
Par pure grâce et sans dépense;
Et qu'à l'exemple des pédants
Il a travaillé bien longtemps
Pour acquérir son ignorance.

Tu dis que dans mes épigrammes
La chute est trop lente à venir,
Et que ma muse est de ces femmes
Dont le caquet ne peut finir.

Catulle en a fait d'une page
Où c'est un crime de toucher,
Où, sans défigurer l'ouvrage,
Un mot ne s'en peut retrancher.

Pour toi, qui passes la pratique
Du bel art qu'enseigne Apollon,
Quand tu ne ferois qu'un distique,
Ton distique seroit trop long.

Chacun te fuit et s'éloigne de toi;
A tes côtés règne une solitude
Qui te surprend : tu veux savoir pourquoi?
Je vais le dire avec la bonne foi
Que me permet notre vieille habitude.
Cette fureur de réciter les vers
A tous venants est cause qu'on t'évite.
Il n'est sujet dans le vaste univers,
Occasion ni grande ni petite,
Il n'est écueil où ne donne à travers
L'empressement d'étaler ton mérite.
Avez-vous vu mon ode sur Carpi?
Mes triolets sur l'exploit de Crémone?
Mon madrigal de l'Amour assoupi?
Ma parodie à l'adieu d'Hermione?
A ce début, bien que chacun frissonne,
D'être importun tu ne peux te passer;
A table, au lit, sur la chaise percée,
Tu lis partout, et ta muse insensée
Jusqu'à l'église ose nous relancer.
Veux-tu savoir combien te rend coupable
L'entêtement que je cherche à guérir?
Plein de vertus, bon ami, charitable,
Officieux, indulgent, équitable,
Homme d'honneur, on ne peut te souffrir.

Du repas de Phœdon nous fûmes affamés :
Comment ! quatre poulets mal cuits et mal plumé
Pas un pauvre ragoût, point de vin de champagne
Pour convives, enfin, deux juges mal famés !
Il nous donna pourtant certain tabac d'Espagne,
Dont, à ce qu'il disoit, nous étions embaumés.
Ce fut en ce moment que le malin Cléauthe,
En se penchant sur moi, vint me dire tout bas :
Ami, nous sommes morts, n'en doutons plus, hélas !
Nous buvons de l'oubli la liqueur dégoûtante;
Nous voyons devant nous Minos et Rhadamante,
Nous sommes embaumés et nous ne mangeons pas.

Sur le mausolée de M. le cardinal de RICHELIEU, *fait par M. Girardon, en Sorbonne.*

SONNET.

Ame de Richelieu, qui du haut de la gloire
Peux contempler l'ardeur de mon empressement
Abaisse tes regards jusqu'à ce monument
Que le zèle françois consacre à ta mémoire.

Vois comme le sculpteur, à l'envi de l'histoire,
Enrichit ta vertu d'un nouvel ornement,
Et va forcer l'oubli dans ce retranchement
Dont la mort et le temps font leur champ de victoire.

Les arts que fit fleurir ta libéralité
Assurent à ton nom la vaste éternité,
Malgré les vains efforts de la parque ennemie;

Et l'on verra toujours, par leur sublime don,
Fumer le docte encens de ton Académie
Sur l'autel qu'à ta cendre élève Girardon.

Ce marquis si galonné,
Que tu vois dans ce carrosse
D'estafiers environné,
Comme un pois l'est de sa cosse;
Cet homme, dont à la cour
Tout le monde est camarade,
Et qui vous cite tout court
La Trimouille et La Feuillade,
Qui jamais pour ses désirs
Ne trouva de champ trop vaste;
Qui jamais pour ses plaisirs
Ne trouva de femme chaste;
Cet homme si plein de faste,
Qui, ne crachant que grands mots,
Vous plante au nez sans propos :
Mon intendant et mon page;
Le même, pour abréger,
A mis sa vaisselle en gage
Pour payer son boulanger.

Claire avale sans se reprendre
La bouteille de saint Thierri,
Et mâche de la coriandre
Pour le cacher à son mari.

Grégoire, qui ne sait pas vivre,
Lui voyant l'œil étincelant,

Le teint rouge, l'air chancelant,
Dit sans façon que Claire est ivre.
Grégoire n'est qu'un impoli
(Mot nouveau que je viens d'apprendre).
Ceci seroit bien plus joli :
Claire a mâché sa coriandre.

Je'en conviens, mon rival à vous conter sa peine
Me surpasse sans contredit :
Il brille, et mille éclairs échappent de sa veine
Mais quand on dit si bien ce que l'on sent, Climène
Le sent-on bien comme on le dit ?

D'où vient que pour Paris tu quittes ta patrie ?
Quel dessein t'y peut arrêter,
Philandre, et sur quelle industrie
T'es-tu flatté d'y subsister ?
— J'entends que le barreau fournisse à ma dépense,
Damon ; j'y ferai mon devoir,
Et puis je me flatte d'avoir
Quelque talent pour l'éloquence.
— Cherche une autre profession :
Le prince du sénat s'est déclaré contre elle.
S'ils vivoient aujourd'hui, Le Maître ni Pinelle,
Sur ce fonds ne pourroient payer leur pension.
— Je ferai donc des vers.
— O ressource inutile !
Cet homme que tu vois en fait comme Virgile ;
Cet autre égale Ovide en sa facilité.
D'espoir depuis vingt ans Apollon les amuse,
Et ne fournit pas à leur muse

De quoi couvrir sa nudité.
— A la faveur des grands on me verra prétendre,
Si nul autre dessein n'a lieu.
— Fort bien; tu feras donc renaître de leur cendre
Ou Mécénas, ou Richelieu.
— Dis-moi donc quelque endroit à me tirer d'affaire;
Je veux vivre à Paris, je n'en rabattrai rien.
— C'est tout ce que tu pourras faire
Si tu veux être homme de bien.

Que Pernelle est contredisante!
Qu'il faut chèrement acheter
Cinq ou six cents écus de rente
Que d'elle j'espère hériter!
A toute heure elle fait la moue
Et contrôle ce que je dis :
Quand je plaisante, je médis;
Je suis un flatteur quand je loue,
Un fanatique quand je lis,
Un dissipateur quand je joue.
Si je suis gai, je suis un fou;
Si je suis triste, un loup-garou.
Elle me tourne en ridicule,
Si j'ai parfois bon appétit;
Si j'en manque, ma vieille dit
Que c'est un reste de crapule;
Vais-je à l'église fréquemment,
Je suis taxé d'hypocrisie;
Si je n'y vais que rarement,
Je suis entaché d'hérésie.
Pour moi, j'y perds l'entendement.
Un jour je lui disois : — Ma tante,

Tout vous déplaît, tout vous tourmente;
Quand aurez-vous contentement?
Quand? reprit-elle, au monument;
Et pour moi la mort est trop lente.
Lors lui prit un éternûment;
Sur quoi je lui dis bonnement,
Mais de grand cœur : Dieu vous contente!

Tu sais quel homme étoit Maurice,
Le plus débauché des humains.
Tant qu'un destin riant favorisa son vice,
L'Opéra n'eut jamais de danseuse ou d'actrice
Qui ne lui passât par les mains.
Depuis cinq ou six mois, déroutes sur déroutes
Ont dissipé son capital :
Procès, embrâsements, faux marchés, banqueroutes,
Ont mis Maurice à l'hôpital.
Habillé de droguet et meublé de bergame,
Il pleure ses malheurs dont l'excès le poursuit :
Mais son plus grand chagrin est de se voir réduit
A demeurer avec sa femme.

A la divine chasseresse [forêts,
Vénus dit en raillant : Toujours dans les
Trouvez-vous cet emploi digne d'une déesse,
De parler à des chiens, ou de tendre des rets?
Diane répondit : De mes plaisirs honnêtes
Pourquoi condamnez-vous l'exercice assidu?
Ne puis-je pas, ma sœur, tendre des rets aux bêtes,
Puisque votre mari vous en a bien endu?

llez mourir sur le sein d'une belle,
A qui je voue une amitié fidèle,
Petites fleurs dont mon cœur est jaloux ;
Le ciel m'a fait moins de grâces qu'à vous,
Et peu s'en faut que je ne l'en querelle.
Son teint vaincra votre fraîcheur nouvelle,
Et sa vertu vos parfums les plus doux :
Double triomphe, à vous honte cruelle;
Allez mourir.

Si j'étois jeune, une flamme éternelle
L'inviteroit à l'ardeur mutuelle;
Mais puisqu'enfin mon étoile en courroux,
Ne permet pas tel commerce entre nous,
Pour lui prouver comme je vis pour elle,
Allez mourir.

---

orax, rieur de son quartier,
Aussi facétieux qu'ivrogne,
Avec gens du même métier,
Alloit à déjeuner boire sur le chantier
D'un excellent vin de Bourgogne :
Il tira dessous son manteau
Certain je ne sais quoi, qu'on crut être une gourde ;
Mais l'ayant mis sur le tréteau,
On connut que c'étoit une lanterne sourde.
Que fais-tu de cet instrument,
Lui dit, en riant, Timagène?
Te crois-tu plus heureux que ne fut Diogène,
Qui pour trouver un homme en usa vainement?
Non, reprit Corax froidement;

Bien que je sois du sel attique
Le partisan, l'admirateur,
De cette impudence cynique
Tu ne me verras point le fade imitateur.
Quand je marche en plein jour armé d'une lanterne,
Un soin plus raisonnable à le faire m'induit;
C'est que dès qu'une fois j'entre dans la taverne,
Je n'en sors plus qu'après minuit.

Fraste est donc, Aminthe, un joli petit homme?
Oui, Phrosine, on le dit; d'après nos beaux [esprits,
Ainsi notre sexe le nomme. —
Dites-moi ce que c'est qu'un joli petit homme?
Je ne l'ai jamais bien compris. —
Un joli petit homme est celui qui se pique
De chanter des premiers les airs de du Bousset,
Qui n'a point d'or dans son gousset,
Mais des points, des rubans autant qu'une boutique,
Bien peigné, bien chaussé, qui fait pas de ballets,
A récurer ses dents met son étude extrême,
Toujours parle à l'oreille et vous dit qu'il vous aime,
Qui vous fait lire des poulets
Qu'il s'écrit souvent à lui-même,
Qui sait quel petit-maître a dîné chez Rousseau,
Quelle femme s'est enivrée,
Qui fait bien un ragoût, connoît un bon morceau,
Et de toute la cour distingue la livrée,
Mieux fourni de tabac qu'on ne l'est au bureau,
Donnant le choix du pur ou de la boîte ambrée,
Qui sait de tout Paris les secrets rendez-vous,
Qui vous dit : Un tel est jaloux,
Un tel brûle pour une telle ..

— Quoi! ce n'est que cela? — Rien que cela, ma belle.
Un joli petit homme, Aminthe, est, entre nous,
Une fort grande bagatelle.

Vois-tu ce visage sévère,
Ce teint pâle, cet œil battu;
Diroit-on pas que la vertu
Habite en sa poitrine austère?
J'en suis détrompé, Dieu merci;
Et j'apprends des vieilles histoires
Qu'il fit son cours chez d'Assoucy,
Et travaille sur ses mémoires.

Vois-tu, Philis, ce galant imposteur
Qui nous paraît sous sa perruque blonde
Curer ses dents? Son geste est un menteur:
S'il a des dents, je veux bien qu'on me tonde!

A M. le comte de La Guiche.

Comte chéri, tu te plains d'insomnie:
C'est un grand mal; mais n'est-il point d'oiseaux
Dans les forêts, dont la douce harmonie
Puisse endormir? N'est-il point de ruis-
Pour t'assoupir par leur tendre murmure? seaux
Si ces secours que t'offre la nature
Sont impuissants, n'est-il plus de pavots?
Avec leur jus l'adroite Pasithée,

De son époux, dans sa grotte enchantée,
Pour s'évader affermit le repos.
Mais pour calmer ta bile soulevée,
Viens-moi trouver, j'ai recette éprouvée
Dans un village où je suis retiré :
Quel opium avec art préparé
Fait mieux baisser ta paupière endormie !
Viens à mon prône entendre mon curé ;
Je t'en réponds pour une heure et demie.

MORALITÉ.

Jouissons, bergère,
Jouissons du temps :
Sa course légère
Entraîne les ans.
Après leur printemps,
Tout n'est que chimère,
Que douleur amère,
Que regrets cuisants.
Jouissons, bergère,
Jouissons du temps;
Ce lieu solitaire
Est propre au mystère
Des amours contents :
Le soleil éclaire
Moins qu'à l'ordinaire :
Ses feux complaisants
Forcent à se taire
Ta pudeur austère.
Jouissons du temps,
Jouissons, bergère.

Un abbé de notre quartier,
Amant de la blonde Lucrèce,
N'osant donner l'habit entier,
La chausse comme une princesse.

Un voisin qui brûle d'amour
Et qu'elle a banni d'auprès d'elle,
Fit rougir l'amant et la belle
Dans les jardins de Luxembourg.

Prenez garde à vous, ma voisine,
Lui dit-il d'un ton goguenard;
Votre jupe de férandine
Crotte vos souliers de brocard.

La jeune Églé, dont le mérite brille,
Bien qu'il ne soit dans sa perfection,
Meurt du désir de devenir grand'fille;
C'est sa marotte et son ambition.
Ah! vieux papa, me disoit la friponne
D'un air d'enfant, mais prêt à se sentir,
Cinq ou six ans, à ne vous point mentir,
Referoient bien ma petite personne.
Dix fois autant je puis vous en offrir,
Dis-je en riant. Non, reprit la matoise;
Vous dépouiller n'est point chose à souffrir,
Et grand merci de l'offre trop courtoise.

Torismond me conduit dans son orangerie :
Rien n'est plus beau, rien n'est plus clair.
Là, du plus rigoureux hiver
Vingt châssis de cristal écartent la furie;
Et parmi les parfums qu'elle verse dans l'air,
Flore, malgré Décembre, à Zéphyr s'y marie.
Cependant le grand jardinier,
Cet homme des saisons l'ingénieux arbitre,
M'a fait coucher dans un grenier
Où les fiers aquilons assemblent leur chapitre.
De mes jours je n'irai te voir,
Ame de bronze, cœur de marbre :
Qui traite ses amis plus durement qu'un arbre,
Ne mérite pas d'en avoir.

Tu me promets de jour en jour
De récompenser mon amour,
Et tu n'en es pas moins sévère.
Climène, c'est trop m'abuser :
Si tu veux enfin que j'espère,
Commence de me refuser.

Crispin, ce critique sauvage,
Qui trouve à tondre sur un œuf,
Quand on lui montre quelque ouvrage,
Soupire, et vous dit : Rien de neuf.

Que ce soit idylle, épigramme,
Vaudeville, ou chant du Pont-Neuf,

Ode, satyre, épithalame,
A tout même accueil : Rien de neuf.

L'Histoire amoureuse des Gaules,
Ou la Pharsale de Brébeuf,
C'est tout un. Haussant les épaules,
Toujours son refrain : Rien de neuf.

J'ai cru longtemps, je le confesse,
Que par cette exclamation
Il déploroit la sécheresse
De la moderne invention.

Enfin j'ai trouvé l'enclouûre
Du Rien de neuf tant soupiré :
C'est qu'il habite une masure,
Et porte un habit déchiré.

Tortures des pédants, puériles finesses
Qu'exercent les laquais dans le sacré vallon.
En attendant que leurs maîtresses
Sortent du conseil d'Apollon :
Échos, rébus picard, anagramme, acrostiche,
Soyez pour mon esprit un champ toujours en friche ;
Cherchez des malheureux que puissent captiver
Vos subtilités ennuyeuses.
C'est être fou de cultiver
Des sottises laborieuses.

Tes épigrammes sont bonnes,
Me disiez-vous l'autre jour;
Mais parfois tu les redonnes
En n'y changeant que le tour.
Il est vrai, je suis coupable;
Mais, marquis, à votre table,
Si vous m'appelez jamais,
Pour punir cette redite,
Servez-moi trois fois de suite
Des perdrix de Vivarais.

Adorant la jeune Phyllis,
J'espérois d'attendrir son âme,
Ou que ses attraits affoiblis
Affoibliroient aussi ma flamme.

De la rigueur de ce tourment
Si fatal aux cœurs qu'il possède,
J'appelois témérairement
Au temps, mon prétendu remède :

Mais chaque jour je m'aperçoi
Que mon erreur étoit grossière :
Hélas! que peut le temps pour moi?
Il la rend plus belle et plus fière.

Je voulois t'aimer, Cléandre;
Tu veux être respecté :
C'est ce que j'ai pu comprendre
Par ta fière gravité :

Ce que ton orgueil affecte,
Mon devoir l'observera;
Mais s'il faut qu'on te respecte,
Va chercher qui t'aimera.

Pour avoir des meubles de prix,
Des rentes sur l'Hôtel de Ville,
Un jardin au faubourg, trois maisons dans Paris,
Lycambe, il ne faut point traiter avec mépris
Ceux à qui la fortune a paru moins docile.
Voulez-vous qu'on vous parle net
(Et soit dit sans vous faire outrage),
J'ai connu des marchands par infidèle aunage,
J'ai vu des monnoyeurs par mauvais affinage,
Des filous par trois dés dans un double cornet,
Des bandits par le faux saunage,
S'enrichir tout autant et même davantage
Que vous par votre lansquenet.

Pour sortir du libertinage
Où depuis longtemps je te vois,
Il faut enfin, mon fils, songer au mariage :
J'ai pour toi, sur cela, déjà fait un bon choix :
C'est une jeune fille. — Elle en sera plus bête. —
Belle comme l'amour. — Gare le mal de tête. —
Elle est fille de qualité. —
Elle en aura plus de fierté
Et me viendra prôner les héros de sa race. —
Elle a de la vertu, de plus. — Pure grimace. —
Elle a de l'esprit. — Je le croi;

Peut-être même trop pour moi.
Ne m'en parlez plus, je vous prie. —
Elle a vingt mille écus à toucher tout comptant,
Sans l'espoir d'une grosse hoirie. —
Que diantre lanternez-vous tant?
Cela vant fait : je me marie.

D'où vient que l'envieux Phorbas,
Rêvant tout seul dans ce parterre,
Lève les yeux, parle tout bas,
Et de son pied frappe la terre?
A-t-il souffert quelque malheur?
Non, je n'y vois pas d'apparence;
C'est qu'il déplore le bonheur
De quelqu'un de sa connoissance.

Que ces jeunes seigneurs sont fatigants pour moi,
Et que leur amitié me devient incommode!
C'est un grand embarras d'être tant à la mode.
Disoit Gélaste à Godefroy :
L'un vient me réveiller pour aller à la messe,
L'autre m'entraîne pour dîner,
Un troisième avec lui me mène promener;
De là souper chez sa maîtresse.
Aux vrais amis, à la tendresse,
Il ne me reste pas un moment à donner :
A force de m'aimer, on me rend misérable!
Bon! reprit Godefroy, très-mauvais complaisant,
Tu crois donc qu'on te trouve aimable?
Rien moins, on te trouve plaisant.

Thersandre me méprise et croit qu'avec raison
Je ne puis avec lui faire comparaison :
J'ai, dit-il, de grands biens : ton malheureux partage
Ce n'est qu'un peu d'esprit, dont tout le griffonnage
Au bout d'un an de ta pauvre maison
Suffit à peine à payer le louage.
Il est vrai que ma muse est tout mon apanage ;
Je suis content de mon partage,
Et je n'en rougirai jamais.
Je pourrois être davantage,
Si d'un gros financier j'avois été laquais.

Ma plus chère brebis est triste et languissante;
Elle se couche au bord de ce ruisseau,
Et méprise les fleurs que ma main lui présente.
Si c'est amour qui la tourmente,
O dieux, quel mal fâcheux se met dans mon troupeau !
Je le sens, ce poison; dans ce lieu solitaire
Tout le répand à ce printemps nouveau :
Ces prés, ces tendres fleurs, ces bois, cette onde claire,
Et je crains fort que la bergère
N'ait pris sans y penser le mal de son troupeau.

Gy-gît une fille de Cône
Qui rasoit en perfection:
Fussiez-vous barbu comme un faune,
A peine sentiez-vous son opération.
Pour calmer la douleur cruelle
Que cause aux voyageurs son trépas inhumain,

Terre, soyez légère aux os de la pucelle;
Toujours le serez moins que ne l'étoit sa main.

Ne suis-je pas bien malheureuse,
Disoit Adrienne à Catin,
Que cet ingrat, que ce mâtin
Me quitte pour une morveuse !
Catin répondit à cela :
Il est vrai, l'objet qu'il adore
N'a que seize ans, et moins encore.
Oh ! le grand défaut que voilà !
S'il avoit un peu de cervelle,
S'il étoit juge compétent,
Voudroit-il vous quitter pour elle?
Vous en avez trois fois autant.

Du doux jus que produit l'automne,
Tu t'enivres souvent, dit-on :
Thersandre, je te le pardonne,
C'étoit le foible de Caton.

Malgré Phœbus, malgré la muse,
Tu veux entonner le clairon;
Ce défaut souffre son excuse,
C'étoit l'écueil de Cicéron.

Cupidon te met en chemise
Dès qu'il t'a rangé sous sa loi ;
Patience, c'est la sottise
Qu'Antoine a bien faite avant toi.

Ta fuite au combat tient des Parthes ;
Cela peut avoir sa vertu.
Ton vice de filer les cartes,
Thersandre, de qui le tiens-tu ?

Gillot, bossu par devant, par derrière,
Et goguenard (car tous bossus le sont),
Pour se baigner, au bord de la rivière
Mit ses habits, comme tant d'autres font :
Or, un voleur à les embler fut prompt ;
Mais quand Gillot eut fait son tripotage,
Et décrassé son sale parchemin,
Il regagna l'infidèle rivage,
Bien rafraîchi, mais nu comme la main :
Lors de plus près avisant son dommage,
Il le supporte en empereur romain.
De souhaiter que le diable t'emporte,
Maudit larron de mon seul vêtement,
Seroit, dit-il, vengeance un peu trop forte
Pour un tel cas; je voudrois seulement,
Pour te punir, du moins, vaille que vaille,
Que cet habit, acquis furtivement,
Pût te servir, et fût juste à ta taille.

Ah ! pourquoi, ma chère Lydie,
Disoit la coquette Phyllis,
De notre jeunesse étourdie
Souffrons-nous les airs impolis?
Est-ce ainsi que dans l'Arcadie
Vivoient ces bergers si jolis
Qu'on a tant mis en comédie ?

Est-ce ainsi que les Amadis,
Et les soupirants de Clélie,
De leurs amours du temps jadis
Ornoient la Gaule et l'Italie?
Nous méritons bien ces rigueurs,
Reprit la maligne Lydie :
Mépris, insulte, perfidie,
Sont les tristes fruits de nos mœurs.
C'est à ravaler ses faveurs
Que notre sexe s'étudie ;
Il conquit autrefois des cœurs,
Mais à présent il les mendie.

D'un grand Monsieur j'ai salué Rolet;
Il s'applaudit et croit qu'on lui défère.
Montaigne ainsi parloit à son valet,
Quand le coquin le mettoit en colère.

Chez un bonhomme de Beauvais
Un dragon faisoit le mauvais.
Son hôte maltraité crioit à pleine tête :
Au meurtre! à l'aide! à mon secours!
Les voisins accourus tâchoient par leurs discours
De calmer la tempête.
Le plus hardi de tous étoit le plus mal fait,
Qui disoit au dragon : Sais-tu, mon camarade,
Que moi seul je suis homme à te donner ton fait?
Il ne faut point ici faire tant de bravade,
Et je te jure sur ma foi
Que j'en ai tué plus que toi.
A ces mots, le soldat enflammé de colère :

Qui, toi, s'écria-t-il, malheureux avorton!
Mes pistolets, mon mousqueton!
Nous allons voir bientôt si tu me feras taire.
L'hôte entre deux se jette, et dit au spadassin :
O ciel! que prétendez-vous faire?
Eh! monsieur, c'est un médecin.
Cet éclaircissement excita la risée.
L'hôte fit apporter du vin,
Et la noise fut apaisée.

D'où vient que maître Alain jamais ne me salue,
Si du premier salut je ne l'ai prévenu,
Et que quand avec lui je marche dans la rue,
Le dessus du pavé par le rustre est tenu?
Je n'aurois pas cru qu'un notaire
Eût dû prendre avec moi des airs si suffisants.
A-t-il donc oublié que feu monsieur son père
Fut valet chez le mien pendant cinq ou six ans?
Mais allons, doucement, ma bile;
Grasses directions, insignes faussetés,
Vieux titres contrefaits par une main subtile,
Ont de cent mille écus grossi ses facultés;
Si j'ai besoin d'argent, c'est par lui qu'on m'en prête,
Par lui mon crédit se soutient.
Pour conserver l'utile, abandonnons l'honnête.
Ah! maître Alain, passez; l'honneur vous appartient.

Comédiens sont gens de conséquence;
Pour eux Églé nous tourne à tous le dos :
Sourde à nos vœux, leur bassesse l'offense,
Et l'histrion lui paroît un héros;
Héros partout. Gardez, disoit Horace,
D'en employer trop grand nombre à la fois
Dans une scène. Un auteur s'embarrasse,
Qui fait agir des acteurs plus de trois.
Or avons-nous poétique nouvelle :
On se raffine. Il n'est que d'essayer.
En même scène Églé sait employer
Jusqu'au valet qui mouche la chandelle.

Me promenant un soir aux Tuileries,
Sur la terrasse, un bourgeois curieux
M'examinoit, me parcouroit des yeux;
Nouveaux venus dans les conciergeries,
Par guichetiers ne peuvent l'être mieux.
Il me salue et fait telle demande :
— N'êtes-vous pas ce Daphnis dont les chants
Sont à Paris en estime si grande,
Si pleins d'esprit, si tendres, si touchants,
Pour qui n'a pas oreilles de Hollande?
— Je suis Daphnis, que vous plaît-il de moi?
— Mais, reprit-il, d'où vient donc que vous êtes
Si mal vêtu? — Monsieur, en bonne foi,
Dis-je en riant, c'est que des bons poëtes
Je ne suis pas. Ma muse à m'habiller
Ne peut fournir; mais ce qui me console
Dans mon malheur, j'en vois d'autres briller,
Dont tout l'habit ne vaut pas une obole.

Que pensez-vous de mon sonnet?
Me dit une belle écolière.
Vous paroît-il passable, ou, comme dit Molière,
N'est-il bon seulement qu'à mettre au cabinet?
Moi, repris-je en riant, soit dit sans vous déplaire,
Je l'ai trouvé si vif, si tendrement tourné,
Qu'en le lisant j'ai soupçonné... —
Quoi! — Que vous vous l'étiez fait faire.

Quand Lisidor n'a pas un sou,
C'est le meilleur homme du monde;
Il nous baise, il nous saute au cou.
Quand Lisidor n'a pas un sou,
Il plaisante, il est comme un fou;
Il boit avec nous à la ronde.
Quand Lisidor n'a pas un sou,
C'est le meilleur homme du monde.

Dès que l'argent est revenu,
De nous Lisidor ne tient compte;
Je ne suis, moi, qu'un bec cornu.
Dès que l'argent est revenu,
Pour lui tout homme est inconnu,
S'il n'est du moins marquis ou comte.
Dès que l'argent est revenu,
De nous Lisidor ne tient compte.

Sainte amitié, nœud précieux
Que choque sa bizarrerie;
Fais si bien qu'il soit toujours gueux.

Sainte amitié, nœud précieux,
Ton commerce en ira bien mieux;
C'est la faveur dont je te prie.
Sainte amitié, nœud précieux
Que choque sa bizarrerie.

Argent comptant est une aimable chose;
Au temps heureux de la métamorphose,
Il en pleuvoit; aujourd'hui seulement
Il en dégoutte, et par ce changement
Porte d'amour est souvent porte close.
Marchandez-vous teint de lis et de rose?
Ouvrez la bourse et payez largement.
Dame Vénus de ses faveurs dispose
Argent comptant.

De bel esprit ayez puissante dose,
Faites des vers, expliquez-vous en prose,
Mieux que Voiture ou son maître Clément.
Pour nos beautés, c'est du haut allemand.
Amant discret est celui qui propose
Argent comptant.

LETTRE

DE CLÉMENT MAROT

A MONSIEUR DE S***.

Mâcon, 5 mai 1687 [1].

Quand vous négligez un ami absent, et absent depuis plusieurs années, vous agissez en homme de cour, et moi, quand, malgré votre indifférence, je conserve toujours la chaleur de mon amitié, j'en use en homme de campagne. Nous autres gens oisifs, relégués parmi les choux et les melons, nous n'avons autre chose à faire qu'à rappeler nos anciennes idées; nous nous faisons un plaisir de tenir encore au monde par un petit endroit, et nous nous flattons que la mémoire de nos honneurs passés est une espèce de lien qui les unit avec notre bassesse présente pour nous la rendre en quelque manière plus supportable. Pour vous, à qui les occupations actuelles ne laissent point de loisir pour la réflexion, vous demeurez si absorbé dans le présent que vous ne pouvez être touché ni de la mémoire du passé, ni de la méditation de l'avenir. A la bonne heure, soit, il faut que chacun remplisse ses devoirs; le vôtre est d'être un courtisan oublieux et négligent pour tout ce qui ne conduit point à la fortune, le mien d'être un campagnard du siècle d'or, constant dans ses anciens attachements, et comme j'ai des preuves, par votre silence de plu-

1. Cette lettre, qui sert de préambule à la *Lettre de Marot*, est adressée de Mâcon à M. Sainctot, maître des cérémonies à la cour. (V. le P. Lelong.)

sieurs mois, que vous oubliez parfaitement bien, je veux vous faire connaître que je me souviens encore mieux, en vous écrivant pour le moins huit jours de suite. J'aurois peine à y fournir de mon fonds; mais heureusement il m'arriva ces jours passés une aventure dont le récit pourroit occuper agréablement, s'il étoit fait dans les règles, et où il entre des nouvelles de votre ancienne et de votre moderne connoissance. Si je vous les conte de bonne grâce, je satisferai au désir que j'ai toujours conservé de vous être agréable, et, si je n'y réussis pas, je me vengerai de votre oubli en vous engageant dans les horreurs d'une lecture fatigante.

Il y a quelques jours que, rentrant chez moi assez tard, mon valet me mit entre les mains un paquet qu'il me dit avoir été apporté par une personne inconnue. Je jetai les yeux dessus et je n'y remarquai aucune écriture; je frottai l'enveloppe pour ôter la poussière qui avait pu s'y attacher, et je le portai à la lumière, tout cela sans aucun succès et sans y apercevoir une ombre de caractère. Je n'hésitai pas un moment à croire que c'étoit un exploit, et je ne doutai pas que l'assassinante honnêteté de quelque huissier respectueux ne se fût servie de cet expédient pour me rafraîchir la mémoire, le plus doucement qu'il se pourroit, des tributs que je paie tous les ans pour avoir eu l'honneur de rendre service à la reine. Dans cette pensée, je pris un flambeau et courus à mon cabinet faire l'ouverture de cette dépêche suspecte, pour cacher à ma famille l'émotion qu'elle pouvoit me causer. La précipitation avec laquelle je marchois fit éteindre ma lumière, ce qui ne fut pas plus tôt arrivé que je remarquai que la surface du paquet que je tenois dans ma main sembloit jeter de petites étincelles confuses. A peine eus-je passé la main dessus que j'aperçus distinctement mon nom qui s'y

trouvoit écrit en caractères brillants et lumineux, avec tout le reste de mon adresse. J'en fus surpris, mais je ne le fus pas longtemps; je me ressouvins sur-le-champ de cette ingénieuse composition que l'on appelle phosphore et dont on doit l'invention à la célèbre académie de Londres [1], qui enrichit tous les jours les cabinets des curieux de quelque expérience de physique. J'en avois vu autrefois d'assez grosses pièces chez le roi, et même j'en avois l'idée toute récente, au sujet d'un petit morceau qu'en apporta ici, le carnaval passé, un gentilhomme de mes amis à qui un milord anglois en avoit fait présent. Je n'ai que faire de vous dire que c'est une espèce de mastic composé d'huile et des minéraux qui participent le plus de la nature du feu, que cette composition exhale continuellement une manière de fumée, qu'on la conserve dans l'eau pour empêcher qu'elle ne se consume, qu'elle brille dans l'obscurité d'une lumière assez vive, et même, ce qui vient particulièrement à notre fait, que s'en servant comme d'un crayon pour écrire sur le papier, bien que les caractères ne paroissent pas d'abord, on n'a qu'à les frotter avec la main et les porter dans un lieu obscur, pour n'en pas perdre le moindre trait, non plus que si c'étoient des traits de flamme, de quelque côté de la feuille qu'on les veuille regarder. Vous savez tout cela mieux que moi;

1. C'est à un alchimiste de Hambourg, nommé Brandt, qu'on doit la découverte du phosphore; elle eut lieu en 1669. Quelques années plus tard, Kunkel, chimiste allemand, et Robert Boyle, en Angleterre, le découvrirent à leur tour; mais ils gardèrent le secret de sa préparation. Un apothicaire de Londres, collaborateur de Boyle, vendit longtemps du phosphore à toute l'Europe, sous le nom de *phosphore d'Angleterre*. Comme ce secret ne fut connu en France qu'en 1737, il n'est pas étonnant de voir Sénecé parler d'une manière aussi inexacte des effets et surtout de la nature du phosphore.

ce que j'ai à vous dire, c'est qu'après être revenu de ma surprise, je fis l'ouverture de mon paquet, et passant légèrement la main sur les feuilles de cette dépêche, j'y lus dans l'obscurité la relation dont je vous envoie une copie. Comme je ne connoissois point le caractère, je courus avec précipitation à la signature, ainsi que l'on fait toujours en cas pareil, et je ne fus pas médiocrement étonné d'y trouver le nom de Clément Marot, avec la date que vous allez lire.

LETTRE DE CLÉMENT MAROT

A MONSIEUR DE S***.

Des Champs-Élysées, le 20 avril.

J'ai succombé à la douce tentation de faire encore parler de moi dans votre monde, et j'ai cru que mon nom ne pouvoit revoir plus agréablement la lumière qui vous éclaire que sous des auspices comme les vôtres. En effet, nos inclinations et nos fortunes ont été assez égales; nous avons tous deux aimé les belles-lettres, nous avons eu tous deux ce caractère d'esprit aisé qui ne connoît guère de règle que le caprice, qui préfère la liberté à toute chose, et qui ne sait point encenser les idoles de la faveur. Nous avons tous deux paru à la cour avec plus de réputation que de bonheur, et tous deux nous en avons été exilés après plusieurs années de service, vous par la mort de la reine, votre maîtresse, et moi par les calomnies de mes ennemis.

Cette conformité, dont j'estime que vous ne vous tiendrez pas déshonoré, m'a fait naître l'envie de lier avec vous un commerce qui ne peut vous être désgréable, non plus qu'à moi, puisque nous parviendrons par ce moyen à nous communiquer des nouvelles qui n'avoient guère passé, jusqu'à présent, de l'un de nos mondes dans l'autre. Vous ne serez pas embarrassé pour

me faire tenir vos dépêches : les occasions en sont fréquentes, et chaque jour nous amène quantité de vos habitants. Pour moi, je n'aurai pas la même facilité : les morts voyagent peu et ne reviennent que dans les légendes, mais c'est là mon affaire ; puisque je vous recherche, je dois faire les gros frais de notre correspondance, et il ne tiendra qu'à votre régularité que vous n'ayez souvent des relations de ce qui se passe chez nous de curieux, dussé-je faire la dépense de vous dépêcher des courriers exprès : je tâcherai surtout de les choisir de figure à ne vous point effrayer ; mais coupons court sur le compliment ; entre courtisans, je sais combien sobrement on en use, et pour vous convaincre que la cour du roi François n'avoit pas, sur cet article, les manières moins aisées que la vôtre, je veux, sans plus long préambule, vous conter un événement tout nouveau qui a fait du bruit dans le silence de nos ombres.

Comme je m'entretenois ces jours passés dans une forêt d'orangers avec Catulle et le cavalier Marin, nous entendîmes une harmonie confuse dont nous avions peine à discerner les sons, et qui, s'approchant de nous peu à peu, nous fit enfin démêler que c'étoit une excellente symphonie, composée de diverses sortes d'instruments. Un moment après parut Mercure, qui exerce toujours sa charge d'introducteur dans ce royaume, non point habillé de ces lambeaux dont on le charge tous les mois pour le rendre plus galant, mais dans ses plus beaux habits de fête, et tel qu'il étoit dans les premiers temps, avant qu'il se fournît à la friperie. Il nous fit signe avec son caducée que nous eussions à nous tirer à quartier, et nous dit, sans s'arrêter, que nous allions voir passer le triomphe du fameux Jean-Baptiste Lulli, descendu depuis peu de jours dans les

plaines que nous habitons. Cette nouvelle excita notre curiosité, qui ne tarda pas à être satisfaite.

Sur une espèce de brancard, composé grossièrement de plusieurs branches de laurier, parut, porté par douze satyres, un petit homme d'assez mauvaise mine et d'un extérieur fort négligé. De petits yeux bordés de rouge, qu'on voyoit à peine et qui avoient peine à voir, brilloient d'un feu sombre qui marquoit tout ensemble beaucoup d'esprit et beaucoup de malice; un caractère de plaisanterie étoit répandu sur son visage, et certain air d'inquiétude régnoit dans toute sa personne; enfin, sa figure entière respiroit la bizarrerie, et quand nous n'aurions pas été suffisamment instruits de ce qu'il étoit, sur la foi de sa physionomie nous l'aurions pris sans peine pour un musicien. Autour de lui voloient plusieurs petites banderoles; dans une on lisoit, écrit en lettres d'or, *Cadmus;* dans une autre, *Psyché;* dans une troisième, *Bellérophon;* enfin, dans chacune, le nom de quelqu'un de ces opéras dont Lulli a réjoui la France pendant dix-huit ou vingt ans. Autour de cette machine étoit rangée une troupe de violons et de hautbois ramassés à la hâte, qui jouoient la symphonie des Champs-Élysiens de l'opéra de *Proserpine.* Lulli battoit la mesure avec beaucoup d'impatience, fort chagrin de ne pas les trouver si bien concertés que ceux qu'il avoit façonnés de sa main en l'autre monde et avec lesquels il paroissoit qu'il eût voulu retourner de tout son cœur. Les satyres faisoient marcher leur fardeau en cadence, dont la justesse étoit quelquefois interrompue par les trépignements que l'ignorance des concertants arrachoit à la gravité du triomphateur. Après cela paroissoit un gros des plus illustres musiciens de l'antiquité, ayant Orphée à leur tête; ils faisoient cortége à leur confrère et témoignoient par un profond silence, accompagné de

quelques gestes d'admiration, l'estime qu'ils avoient pour cette charmante symphonie. A la vérité, les musiciens modernes ne paroissoient point à cette fête; il y en avoit seulement quelques-uns qui suivoient de loin et sembloient plutôt être là pour critiquer que pour faire honneur à Lulli. Un seul d'entre eux se faisoit remarquer par son empressement. Il s'étoit érigé de son chef en maître des cérémonies; il régloit la marche, il ordonnoit de toutes choses, il se démontoit le corps et le visage à force de grimaces et de contorsions, il mendioit l'approbation des spectateurs avec une ardeur si persuasive, qu'il étoit impossible de pouvoir la lui refuser. Cet homme étoit le célèbre Beaujoyeux, que plusieurs conformités intéressoient puissamment en faveur de Lulli. Si vous ne savez pas ce que c'étoit que Beaujoyeux, je vais vous en instruire en peu de mots. Beaujoyeux étoit de Florence, comme en étoit Lulli; comme lui, il avoit commencé à se distinguer dans le monde par son talent à jouer du violon, où il excelloit par-dessus tous les hommes de son temps. Le maréchal de Brissac, étant alors gouverneur de Piémont, l'avoit pris à son service et en avoit fait présent à la reine Catherine de Médicis, comme d'un homme unique en son espèce, de même que mademoiselle d'Orléans avoit fait présent au roi de Lulli. Dans ses commencements, Beaujoyeux ne se faisoit appeler que Baltazar ou Baltazarin, comme Lulli dans les siens se contentoit du nom de Baptiste. Mais l'un et l'autre ayant eu le bonheur de plaire à la cour et de faire une fortune considérable par le moyen de leurs inventions de ballets et de représentations en musique, ils jugèrent également à propos d'alonger leurs noms à proportion de l'agrandissement de leur fortune, et se firent appeler, l'un, le seigneur Balthazar de Beaujoyeux, et l'autre, le sieur Jean-Baptiste de

Lulli. C'étoit donc cette ressemblance de mœurs, de patrie et de succès, qui intéressoit si puissamment Beaujoyeux à la gloire de Lulli, et il lui sembloit qu'il retomberoit quelque chose sur lui-même de l'honneur ou de la confusion que son compatriote alloit recevoir. Une foule d'ombres de toute sorte de conditions et de nations différentes suivoit la pompe de cette marche, mais le plus grand nombre étoit de ceux que les Italiens appellent *virtuosi*, mot que nous ne rendons que par une périphrase, et que nous concevons sous l'idée de ceux qui se distinguent par l'amour et la connoissance parfaite des sciences ou des beaux-arts.

Au moment où ce spectacle passoit à l'endroit où nous étions arrêtés, il arriva une chose assez plaisante. Un violon du feu roi, qui s'étoit joint à la bande, croyant se signaler par-dessus les autres, joua certain endroit de sa partie avec force variations et roulements, s'imaginant, suivant les principes de son temps, que cette méthode donnoit beaucoup de grâce à son jeu, et que c'étoit là le plus exquis raffinement de son art. Alors la patience échappant à Lulli, il tira de son brancard une des plus grosses branches qu'il put arracher, et lui en donnant cinq ou six coups sur les oreilles : « Eh ! « morbleu, coquin, lui dit-il, ôte-toi d'ici ; va-t'en avec « ta broderie faire danser les servantes de cabaret, si « cabaret il y a dans ce pays, et ne viens point par tes con- « tre-temps défigurer les meilleurs accords de ma sym- « phonie. » Le malheureux se retira tout honteux avec cette correction, et nous, tout en riant, nous nous mêlâmes à la foule des spectateurs, résolus d'être témoins de la réception qui seroit faite à Lulli et du jugement qui seroit rendu sur le mérite de ses ouvrages.

Chemin faisant, je m'avisai de demander à Catulle par quelle raison l'on ne voyoit point les musiciens mo-

dernes empressés de rendre à Lulli les mêmes honneurs qu'il recevoit des musiciens des premiers siècles. Ne vous en étonnez pas, me dit-il, l'homme est une espèce d'animal envieux et jaloux, surtout l'homme de lettres ou celui qui excelle dans quelqu'une de ces connoissances ingénieuses que nous appelons les beaux-arts. Il nous semble toujours que la réputation des gens de notre profession ternit le lustre de la nôtre, et particulièrement celle des hommes qui ont vécu dans le même temps que nous ou qui en ont approché. Pour ceux qui nous ont précédés d'un temps considérable, on estime que ce ne soit pas la même chose; nous considérons l'éclat de leur gloire comme affaibli pour venir jusqu'à nous; nous appréhendons moins d'en être effacés, et notre amour-propre se flatte que si nous cédons aux anciens, le respect que l'on a pour leur âge a plus de part à cette déférence que celui que l'on a pour leur mérite. De là vient que vous voyez tous les jours, dans votre monde, des auteurs qui chicanent sans quartier certaines gens de leur volée, d'ailleurs très-dignes d'admiration, et les attaquent sur un mot ou sur une expression qui leur paroît foible, tandis qu'ils consacrent les moindres bagatelles des anciens, lors même qu'ils les entendent le moins, et veulent à toute force leur trouver de l'esprit dans les endroits où peut-être jamais ils ne prétendirent en avoir. Ainsi, la jalousie que l'on a contre les modernes fait souvent la meilleure partie de l'admiration que l'on témoigne pour les anciens. Sur les mêmes principes, mais appliqués différemment, roule la complaisance que témoignent ici-bas pour les modernes les illustres des premiers siècles. Ils se considèrent comme les originaux et contemplent avec plaisir leur image prétendue dans les productions louables des auteurs de ce temps. Ils comptent pour peu de chose ce que ceux-ci

ont pu mettre du leur à polir les premières inventions, et ils regardent comme leur patrimoine toute la gloire qui peut revenir à ceux auxquels il ne reste, ce leur semble, que le foible honneur de les avoir suivis.

En nous entretenant ainsi, nous arrivâmes avec la troupe au temple de Proserpine, qui est le lieu destiné aux apothéoses ou, si vous l'aimez mieux, aux consécrations que l'on a coutume de faire des noms célèbres à l'immortalité. Quand il descend dans ce royaume une ombre qui prétend avoir bien mérité du genre humain, soit en inventant d'utiles ou d'agréables nouveautés, soit en perfectionnant les inventions des autres, quelque savant du premier ordre, quelque illustre dans une profession libérale, on le conduit en présence de la reine, où quelqu'un de ses amis fait son éloge et expose sa prétention; ensuite il est permis à tous les assistants de proposer tout ce qu'ils ont à dire contre lui; après qu'il la reine, ayant pris l'avis de son sénat, prononce l'arrêt qui lui assure l'immortalité ou qui l'en exclut pour jamais. Pour l'ordinaire, Pluton honore de sa présence de semblables examens; mais il est occupé depuis quelques jours à pacifier une sédition terrible qui est arrivée dans les enfers, où les esprits sont fort inquiets, et prévoyant que cette affaire, jointe à quelques autres, l'occuperoit assez longtemps, il a établi la reine son épouse régente des Champs-Élysiens pendant son absence, et lui a remis les sceaux de cette partie de son empire.

On avoit dressé dans le vestibule du temple un trône sur lequel Proserpine étoit assise, et à quelque distance on avoit placé des bancs moins élevés, sur lesquels étoient rangées six princesses d'une beauté surprenante et d'une magnificence qui n'y répondoit pas mal. Au pied d'un superbe escalier, les satyres mirent bas la

machine, et Lulli monta gravement vers le trône, soutenu sous les bras par Orphée d'un côté et par Beaujoyeux de l'autre, comme un ambassadeur que l'on conduit à l'audience du grand-seigneur. A peine avoit-il fait quelques pas qu'on le vit changer de couleur et faire paroître sur son visage plus de crainte qu'il n'en avoit jamais eu pour le prétendu poison de Guichard; alors, tirant Orphée par la manche : « Notre maître, lui dit-il, sommes-nous ici en sûreté ? — Et d'où vient, répondit Orphée, que vous me faites cette question ? — Eh! vertu de ma mort, répliqua Lulli, ne voyez-vous pas que l'on me conduit devant un tribunal de femmes ? Avez-vous oublié comment il vous en prit d'être jugé par des Bacchantes, et ne tremblez-vous pas encore au souvenir de la bonne et brève justice qu'elles prirent en gré de vous faire ? De vous à moi, je ne sens pas mes affaires bien nettes sur l'article qui vous coûta le jour. Entre gens de la même profession, il n'est pas nécessaire de s'expliquer davantage; retirons-nous, je vous prie, tandis que je ne suis encore mutilé d'aucun de mes membres. Serviteur à la gloire s'il faut y aller par ce chemin-là. — Rassurez-vous, répondit Orphée en souriant, les morts ne craignent point la solution de continuité; il y a si peu que vous êtes mort, que vous avez peine encore à vous souvenir de tous les priviléges attachés à cette heureuse condition, parmi lesquels celui de ne pouvoir être démembré est incontestable; mais à prendre tout au pis, que pensez-vous craindre de Proserpine, dont vous avez fait revivre en l'autre monde, avec tant d'éclat, la mémoire presque éteinte ? Vous voyez bien que son jugement ne peut que vous être favorable par le soin qu'elle a pris de vous choisir des conseillères qui toutes vous ont obligation comme elle. »

Alors Lulli, clignant ses petits yeux et les fermant à

demi pour voir plus clair, aperçut à la faveur d'une assez vilaine grimace qu'effectivement à la droite de la reine étoient assises Hermione, Alceste et Sangaride, et que sa gauche étoit occupée par Oriane, Angélique et Armide, toutes vêtues de nobles habits de théâtre dont autrefois il leur avoit fait présent, et portant sur leurs beaux visages des marques évidentes d'une disposition favorable pour lui.

Cet objet l'ayant un peu rassuré, il continua de monter d'un pas plus ferme; toute l'assemblée le suivit et, quand on fut arrivé au haut du perron, après les génuflexions en tel cas requises, Beaujoyeux, en panégyriste moderne et dont le zèle faisoit une partie de l'éloquence, après avoir débité quantité de fades lieux communs à la louange de la musique, en vint au fait et soutint, par un discours étudié, que la reine, dans sa justice, ne pouvoit se refuser à rendre un jugement par lequel le nom de Lulli fût affranchi de l'oubli et placé parmi les noms célèbres dans le temple de mémoire. Ses principales raisons furent que, par la propre force de son génie, Lulli avoit acquis ce rare talent qui avoit fait tant de bruit dans le monde; qu'ayant été poussé hors de son pays par la nécessité, dans un âge où l'industrie n'a point de lieu, il s'étoit formé de lui-même, sans autre maître que son étoile; que l'école où il s'étoit instruit avoit été l'antichambre de Mademoiselle, où il avoit pris, parmi les pages et les valets de pied, les premières teintures de ce qu'il avoit été dans la suite. Cet endroit de son éloge fit sourire malicieusement la plupart des auditeurs; mais l'orateur continua sans y prendre garde, et ajouta qu'ensuite, s'étant attaché au plus grand des rois, alors dans l'âge où l'on a le plus de goût pour les plaisirs, il avoit dès son début effacé tout ce qu'il y avoit de musiciens dans la cour la plus brillante de l'univers,

par la beauté de ses airs, par leur variété surprenante, par la justesse de ses desseins pour les ballets et par la part qu'il avoit prise lui-même à leur exécution, ce dont il s'étoit toujours acquitté avec une grâce qui enlevoit les cœurs, soit qu'il prît en main son violon, soit qu'il se mêlât dans les entrées de danse [1]; qu'ensuite, prenant des idées plus vastes à mesure qu'il faisoit de plus grands progrès dans son art, il avoit résolu d'établir sur le théâtre françois la musique représentative, ce qui n'avoit point été entrepris jusqu'à lui, ou ne l'avoit été qu'avec bien peu de succès; qu'il y avoit si bien réussi, que toute l'Europe en étoit encore aujourd'hui dans l'admiration, et que les gens sans intérêt convenoient qu'il avoit passé de bien loin tout ce qu'a fait voir en ce genre la célèbre mère des arts, la galante, l'ingénieuse Italie; qu'on avoit peine à concevoir comment un même génie avoit pu suffire à tant de diversité et par quel enchantement un même auteur, qui pendant près de vingt ans avoit fourni au public de nouveaux spectacles, étoit parvenu à les caractériser tous de quelque façon particulière, en sorte qu'il n'en étoit pas un qui ne contînt beaucoup de choses originales et qui ne se ressemblaient point entre elles, non plus qu'à tout ce qu'on avoit ouï jusqu'alors; que le juste assemblage qu'il avoit su faire des agréments de la musique, des beautés de la peinture et de la perspective, de la magnificence et de la nouveauté des habits, de la propreté et de la variété des danses, étoit un chef-d'œuvre qui ne laissoit rien à désirer; que l'on sortoit toujours de ses opéras avec une nouvelle envie de les revoir, et que le plus grand éloge

1. Ce fut Lulli qui remplit le rôle de mufti dans la cérémonie turque du Bourgeois gentilhomme, joué pour la première fois à Chambord, devant le roi, le 14 octobre 1670.

que l'on en pût faire étoit de faire remarquer que vingt années de représentation n'avoient pu refroidir cet empressement dans la cour la plus délicate, ni dans la ville la plus polie de l'univers, et, qui plus est, la plus avide de nouveautés.

Dès que Beaujoyeux eut fini, Anacréon, qui est cette année le syndic des poëtes défunts, s'avança au premier rang, en s'appuyant sur un jeune garçon nommé Bathylle, qu'il aime fort, et bien qu'il fût à moitié ivre, il ne laissa pas de demander en bégayant la permission de parler. Après l'avoir obtenue, il remontra avec beaucoup de grâce qu'il s'opposoit, pour le corps des poëtes, à la louange que les musiciens prétendoient mériter au sujet des représentations en musique; il soutint que c'étoit une injustice criante de considérer comme le principal moteur de ces grands spectacles celui qui n'y avoit droit tout au plus que pour la cinquième partie; que le peintre qui ordonnoit les décorations, le maître de danse qui disposoit les ballets et même le machiniste, ainsi que celui qui dessine les habits, entroient pour leur part dans la composition totale d'un opéra aussi bien que le musicien qui en composoit les chants; que le véritable auteur d'un opéra étoit le poëte; qu'il étoit le nœud qui assembloit toutes ces parties et l'âme qui les faisoit mouvoir; que l'invention du sujet produisoit toutes ces beautés différentes, selon qu'elle étoit plus ou moins fertile; que les événements qu'elle faisoit naître les attiroient à leur suite par une heureuse nécessité et que, si la musique avoit de l'élévation et de la grandeur, si elle exprimoit d'une manière pathétique les mouvements des passions, elle en avoit la principale obligation à l'énergie des vers qui la conduisoient par la main; qu'à la vérité la poésie recevoit, par un secours mutuel, quelques agréments de la musique, mais qu'il

ne s'ensuivoit pas que celle-ci dût lui être préférable ; qu'ainsi, quoiqu'il soit vrai de dire qu'une belle personne reçoive quelque avantage de la façon galante dont elle est coiffée, on seroit pourtant ridicule de préférer une jolie coiffure à un beau visage; qu'il demeuroit d'accord que dans l'autre monde on n'avoit pas tout à fait décidé de cette manière, et qu'il sembloit, dans le fait particulier dont il s'agissoit, qu'on eût donné la préférence au musicien sur le poëte, du moins par l'inégalité des récompenses, puisque Lulli s'étoit fait tout d'or dans une affaire où Quinault avoit été réduit à se contenter de quelques centaines de pistoles; qu'enfin c'étoit par là qu'il prétendoit avoir sujet de se plaindre au nom de tout son corps et de demander que, pour rendre justice aux poëtes, on leur fît aux Champs-Élysées une part de gloire (qui est ce qui fait vivre les morts) proportionnée à celle que dans l'autre monde on avoit faite au musicien en argent (qui est ce qui fait subsister les vivants). A cela Beaujoyeux voulut répliquer que Lulli avoit droit à l'immortalité par ces deux endroits, qu'il avoit été poëte aussi bien que musicien, et qu'il n'y avoit, pour en être convaincu, qu'à jeter les yeux sur les épîtres en vers adressées au roi, qu'il avoit mises à la tête de quelques-uns de ses opéras [1]. Cette proposition fut sifflée par toute l'assemblée, et il s'éleva un éclat de risée générale qui déferra un peu le panégyriste; elle fut accrue par une scène de comédie italienne qui se passa dans ce moment, et qui réjouit beaucoup les spectateurs.

Dès qu'Anacréon s'étoit avancé, Lulli avoit jeté les yeux sur Bathylle, son favori, et l'avoit trouvé fort à

1. Lulli étoit incapable d'écrire lui-même ces dédicaces. On sait que La Fontaine composa pour lui celles des opéras d'Amadis et de Roland.

son gré. Toute l'application qu'il devoit à la discussion qui devoit avoir lieu devant le célèbre tribunal et dans laquelle il ne s'agissoit pas de moins pour lui que d'une obscurité ou d'une gloire immortelle, ne put l'emporter sur le naturel, ou plutôt sur la force d'une habitude invétérée. Il cherchoit les yeux de Bathylle, il lui marchoit sur le pied, il le tiroit par la manche, il faisoit briller à sa vue un diamant qu'il avoit au doigt; enfin il s'avisa de lui présenter du tabac d'Espagne qu'il portoit dans une boîte de Milan. Le jeune garçon négligeant le tabac courut à la bague et voulut la tirer du doigt de Lulli; le Florentin l'eût volontiers donnée, rien ne lui coûtoit pour cela, mais il prétendoit auparavant faire des conditions. Il fit donc quelques résistances, et dans ce conflit la boîte de tabac tomba par terre. Le bruit qu'elle fit en tombant obligea Anacréon de tourner la tête; il comprit tout à la première vue; il en rougit de colère, Bathylle en pâlit de peur, Lulli en baissa les yeux de honte, et Jean della Casa, poëte italien, ainsi que Marc-Antoine Muret, poëte et orateur françois, ayant pénétré la fin de cette aventure, comme gens du métier qu'ils étoient, s'en mirent si fort à rire qu'ils se firent remarquer de toute l'assemblée. La huée n'eût pas fini si tôt, si Proserpine, avec un signe de la main, n'eût majestueusement imposé silence aux ombres peu respectueuses.

Aussitôt que les flots de cette risée furent calmés, on vit paroître sur les rangs le sieur Perrin [1], ci-devant

1. C'est à Pierre Perrin que l'on doit l'introduction de l'opéra en France. Il avoit obtenu, en 1669, des lettres-patentes pour l'établissement d'une académie de musique; mais en 1692, Lulli profitant de la division qui existoit entre Perrin et ses associés, réussit, par le crédit de madame de Montespan, à obtenir du roi le privilége exclusif. Perrin, né à Lyon, n'étoit point ecclésias-

grand chansonnier de France, qui vint faire à la reine une remontrance très humble, dont la substance étoit que bien loin d'accorder à Lulli l'immortalité, pour avoir établi sur le théâtre françois les représentations en musique, il demandoit qu'il fût sévèrement puni comme un voleur qu'il étoit des fatigues et de la réputation d'autrui ; que toute la France savoit la peine que lui, Perrin, s'étoit donnée pour enrichir sa nation de ce charmant spectacle, en étudiant pendant vingt ans le goût et les défauts des Italiens, en associant à ses desseins d'illustres machinistes et d'excellents musiciens, en élevant à ses frais et faisant subsister pendant plusieurs années un sérail complet de chantres et de chanteuses, ce qui lui avoit si bien réussi qu'il étoit en passe d'espérer toute la fortune où peut aspirer un homme de sa profession : témoin la pastorale d'Issy [1], laquelle, bien qu'on ne pût la considérer que comme un essai cru et indigeste des grandes choses qu'il méditoit, n'avoit pas laissé de charmer tout Paris et ensuite toute la cour, dans les représentations que le cardinal Mazarin en avoit voulu voir à Vincennes ; témoin encore, mais témoin plus illustre, l'opéra de Pomone, qui avoit paru aux yeux de toute la terre comme un enchantement et comme le plus beau spectacle dont l'esprit humain ait jamais régalé les sens ; que l'avidité de Lulli étoit venue lui arracher sa proie dans le temps qu'il la croyoit infaillible, et que ce corsaire, abusant du crédit que lui donnoit sa charge de surintendant de la

tique, quoiqu'il soit plus connu sous le nom d'abbé Perrin, et mieux encore par les attaques dont Boileau le rendit l'objet.

1. Le premier opéra françois fut joué, en 1659, à Issy, dans la maison de campagne de M. de La Haye. Les paroles de cette *pastorale* étoient de Perrin, et Cambert en avoit composé la musique. L'opéra de Pomone, des mêmes auteurs, fut joué à Paris en 1671.

musique du roi, avoit eu l'adresse de persuader qu'il étoit le seul homme du royaume capable de soutenir la dignité des arts, et que c'en étoit fait en France du bon goût si on ne l'abandonnoit à sa conduite : opinion qui arracha ce privilége exclusif qui a coupé la gorge à tant de gens. — Oui, oui ! coupé la gorge, s'écria terriblement une ombre furieuse qui, fendant la presse, fut d'abord reconnue pour celle du pauvre Cambert, encore toute défigurée des blessures dont il fut assassiné en Angleterre. Vous voyez, Madame, continua-t-il du même ton, où m'a réduit la tyrannie de Lulli; les applaudissements que je recevois du public excitèrent son indignation; il voulut s'emparer des terres que j'avois défrichées et me réduisit à la cruelle nécessité d'aller chercher du pain et de la gloire dans une cour étrangère, où l'envie a trouvé le moyen d'achever en m'ôtant le jour le crime qu'elle avoit commencé en m'exilant de mon pays. Mais de quelque main que partent les coups qui m'ont privé de la vie, je ne les imputerai jamais qu'à Lulli, que je considère comme mon véritable assassin et contre lequel je vous demande justice. Ce n'est pas pour moi seul, Madame, que j'implore votre équité, c'est au nom de tous ceux qui se sont distingués de son temps par quelque rare talent en musique et qu'il n'a cessé de poursuivre par toute sorte de voies. Je vous atteste, ombres fameuses des illustres, qui avez eu le malheur de le trouver sur votre chemin, et dont la vertu fut si souvent opprimée par sa cabale; je t'atteste encore, quoique vivant, célèbre Lorenzani, dont le mérite, connu de toute l'Europe, n'a servi qu'à blesser les yeux du jaloux Lulli, et qui aurois depuis longtemps occupé les premières places de ta profession, si tu ne les avois trop bien méritées.

Alors Molière s'avança, et après avoir fait à la reine

une profonde révérence, il s'exprima en ces termes : Madame, si c'est une preuve de la foiblesse humaine que de faillir, il faut convenir qu'il y a quelque espèce de courage et de grandeur d'âme dans le libre aveu que l'on fait de ses fautes et que, si quelque chose est capable de les effacer, c'est la confusion salutaire dont on se couvre en les manifestant aux autres. Je viens, persuadé de ce principe, demeurer publiquement d'accord que j'ai failli, comme un homme foible que j'étois, et mériter mon pardon par une confession authentique. Le bruit que faisoient dans le monde les opéras dont on vient de vous parler, excitèrent mes craintes et éveillèrent ma cupidité; j'appréhendai que cette nouveauté ne fît déserter mon théâtre, et je me persuadai que si je pouvois m'en rendre le maître, rien ne pourroit désormais me troubler dans la qualité que je prétendois m'attribuer d'arbitre des plaisirs et du bon goût dans le siècle galant où j'ai vécu. Comme j'avois besoin d'un musicien pour exécuter ce projet, je jetai les yeux sur Lulli et je lui communiquai ma pensée, persuadé que la liaison que nous avions depuis longtemps en concourant ensemble aux plaisirs du roi, et le succès merveilleux qu'avoit eu depuis peu de temps le charmant spectacle de Psyché, où tous deux nous avions eu notre part de plaisir et de gloire, m'étoient des garants infaillibles de notre future intelligence. Je m'en ouvris donc à lui; il applaudit à mon dessein, il me promit une fidélité et même une subordination inviolable; nous fîmes nos conventions, nous réglâmes nos emplois et nos partages, et nous prîmes jour pour aller ensemble mettre la faux dans la moisson d'autrui, en demandant au roi le privilége de la représentation des opéras. Voilà ma faute, Madame; en voici la punition, punition anticipée, qui, dès l'autre monde, en a effacé la plus grande

partie. Je dormois tranquillement sur la foi de ce traité, quand Lulli, plus éveillé que moi, partit de la main deux jours avant celui dont nous étions convenus. Il alla demander au roi le privilége pour lui seul; il l'obtint à la faveur des belles couleurs qu'il sut donner à sa requête, et l'obtint même avec des conditions rigoureuses qui me donnèrent beaucoup à courir pour conserver pendant ma vie quelques ornements à mon théâtre. J'ai cru devoir ce témoignage à la droiture de cœur du héros qui paroît en votre présence; jugez, Madame, de ce qui lui est dû, et prononcez un arrêt dont la postérité puisse tirer quelque fruit, en apprenant le sort qui attend dans la seconde vie ceux qui ont manqué de foi durant la première.

En cet endroit, Lulli qui n'avoit point encore parlé, demanda à la reine la permission de lui faire un petit conte, et avec le talent qu'il avoit pour ces sortes de narrations [1] : Madame, dit-il, autrefois le cardinal Hippolyte de Médicis, dont la mémoire est encore en recommandation chez tous les gens d'esprit et de mérite qui en ont ouï parler, avoit besoin d'un cuisinier. Un de ses amis, homme d'un petit génie, et, comme disent les Italiens, *di poco*, lui en présentoit un qu'il vouloit placer. Interrogé sur la capacité du personnage, il dit que c'étoit un garçon fort sage, qui ne manquoit jamais aux heures de son loisir de fréquenter les lieux de dévotion. Cela est bon, dit le cardinal en souriant, mais je désire un cuisinier. — C'est le meilleur tireur au vol qui soit en Toscane. — Je veux un cuisinier, reprit le cardinal. — Il a bonne mine et fait honneur à son maître en se tenant bien proprement. — Je veux un cuisinier. — Il

1. Homme long à conter, s'il en est un en France.
LA FONTAINE (le Florentin).

lit et écrit en perfection. — Je veux un cuisinier. — En cas d'affaires on pourroit compter sur lui; c'est un jeune homme qui a du cœur et que le péril ne feroit pas reculer. — Je veux un cuisinier. Enfin, à tous les éloges postiches que cet ami impertinent donnoit à celui qu'il vouloit produire, il ne tiroit autre chose du cardinal que quelques sourires et *voglio un cuoco*, je veux un cuisinier, ce qui lui fit enfin comprendre le ridicule qu'il se donnoit devant l'homme le plus éclairé de son temps. L'application de mon histoire est facile : on dit autant de mal de moi que l'on disoit de bien au cardinal de son prétendu cuisinier; c'est un fourbe, c'est un ingrat, un scélérat achevé, c'est un voleur des fatigues d'autrui. Voilà un fort vilain portrait, pour peu qu'il soit ressemblant; mais, par Cerbère et la triple Hécate, fût-il plus vilain mille fois, est-ce de tout cela qu'il s'agit? La question est de savoir si j'ai été musicien, si je l'ai été distingué et si je puis à ce titre mériter les récompenses où j'aspire. Je vous prie donc, Madame, de me vouloir juger sur ce pied-là, sans entrer dans un détail où mes accusateurs auroient peut-être autant de peine que moi à trouver leur compte si on les recherchoit sur de pareilles matières.

Il est vrai, dit alors le bonhomme Orlando Lasso [1], que vous avez été un musicien fort distingué, si l'on se distingue en méprisant les bonnes règles. L'usage fré-

1. Roland Lassus, compositeur célèbre du XVIe siècle, étoit né à Mons. A son retour d'Italie, il se fit appeler Orlando Lasso. On trouve parmi ses œuvres un grand nombre de chansons de Marot et de Ronsard, qu'il a mises en musique. Lorenzani, Vittorio de Spolette et Luiggi furent aussi des musiciens distingués à la même époque ; mais leur réputation ne s'étendit point aux siècles suivants. Il n'en est pas de même de Carissimi, de Venise, dont le style pur et savant peut encore servir de modèle dans les écoles de composition.

quent de la *septième* n'a jamais effrayé votre grand cœur, et jamais vous ne vous êtes servilement attaché à sauver, par la suite des accords parfaits, la dureté de ceux que vous avez souvent hasardés mal à propos. Pour moi, ajouta Vittorio de Spolette, je le trouve aussi fort distingué en mal par l'uniformité de son récitatif, qui est telle que l'on devine aisément la fin d'un récit, pour peu qu'on en ait ouï le commencement. Si l'on condamne ses ouvrages, interrompit Luiggi, je demande auparavant que l'on en sépare ce qu'il peut avoir pris des miens, afin que l'innocent ne soit point confondu dans la punition du coupable. Je ne suis pas de votre sentiment, dit alors Carissimi, et j'abandonne au bras séculier plusieurs de mes basses dont il a trouvé bon de s'emparer; aussi bien ne voudrois-je plus les reconnoître ni m'en servir après lui. Une confusion de voix succéda à tous ces reproches; la cabale des musiciens modernes s'éleva tout à la fois, et l'on n'entendit plus qu'une criaillerie confuse où l'on ne discernoit que des injures; encore comprenoit-on qu'un reste de respect pour la reine empêchoit qu'on ne lui en débitât de plus atroces. Qui a jamais vu, dans une justice subalterne, des procureurs échauffés par la plaidoirie? On les entend sur la fin qui parlent tous en même temps; la tête leur tourne, les raisonnements se convertissent en injures, le respect pour le juge *a quo*, affaibli par l'habitude de boire ensemble, est une digue impuissante pour arrêter le torrent de leur passion, et l'espoir d'être payé plus grassement de leur partie, si elle vient à gagner son procès, est la seule réflexion dont ils sont capables. Ainsi se gouvernoient, ou plutôt ne se gouvernoient plus, les musiciens ameutés contre Lulli. Cet insolent procédé révolta Proserpine; elle en fit paroître son indignation par sa rougeur, et peu s'en fallut

qu'elle n'en cassât sa musique, comme font depuis peu les chapitres affligés par la diminution de leurs revenus. Enfin s'étant remise elle prit son parti tout à coup, et dit qu'elle ne vouloit point prononcer entre tant de personnes qui lui étoient chères, mais que pour être réglée sur leurs différends elle les renvoyoit par-devant le Bon-Goût. A peine eut-elle fini de parler, qu'un grand rideau de damas noir, semé de flammes en broderie or et couleur de feu, descendit de la voûte du vestibule et déroba la reine à nos yeux avec toute sa brillante compagnie, de la même manière que le rideau de l'Opéra termine brusquement le spectacle. En même temps un tourbillon violent nous poussa tous au bas de l'escalier, et les portes du temple se fermèrent d'elles-mêmes avec fracas.

Cet événement toutefois ne fit perdre courage à personne : chacun crut que sa cause étoit gagnée, puisque le Bon-Goût en devoit être le juge, car c'est une juridiction où il est peu de gens qui ne s'imaginent d'avoir beaucoup d'accès. Nous nous acheminâmes donc tous du côté où nous crûmes qu'habitoit le Bon-Goût, sans garder de rang ni d'ordre dans notre marche, tant ceux qui avoient intérêt à la décision de l'affaire que ceux qui, comme moi, étoient poussés simplement par la curiosité d'en connoître le succès.

Nous n'avions pas marché un quart d'heure que nous rencontrâmes un grand bois fort épais et fort sombre. Il étoit percé d'une infinité de routes également unies et spacieuses, qui se croisoient en tous sens et formoient une espèce de labyrinthe très-difficile. Nous apprîmes que c'étoit la forêt d'Ignorance, habitée par des peuples grossiers et barbares qui tenoient plus de la bête que de l'homme. Nous hésitâmes quelque temps, et tous ceux qui composoient notre troupe s'arrêtèrent pour délibérer

qui nous serviroit de guide dans un pas si difficile. Alors Louis de Gongora, poëte espagnol [1], enfilant le premier chemin qui se trouva sur sa gauche, nous dit hardiment de le suivre, et que les routes qui conduisoient au Bon-Goût lui étoient aussi connues que les rues de Madrid. Nous ne paroissions pas trop résolus à nous embarquer sur la foi d'un tel garant, lorsque don Diégo Hurtado de Mendoça, autrefois grand d'Espagne, et, ce qui le faisoit le plus distinguer parmi nous, auteur du fameux roman de Lazarille de Tormes, nous dit avec un geste de mépris : Parbleu, Messieurs, ce seroit une grande sottise de croire que le prince du style recherché ne sût pas où habite le Bon-Goût. *Boto a tal, señores, que seria muy lindo disparate á no saber el principe del estiloc ulto á donde el Buen-Gusto se aposenta.* Vous savez sans doute que ce style que les Espagnols appellent *culto*, comme qui diroit recherché et poli, est une enflure monstrueuse de discours qui se résout entièrement en métaphores, qui se subtilise en pensées et qui s'embarrasse tellement de transpositions, qu'il en devient impénétrable même aux Espagnols naturels, et souvent aux auteurs qui s'en sont servis. Cependant Gongora, dans le commencement de ce siècle, avoit tellement persuadé la cour de Philippe III que la divinité qui préside à l'art des poëtes demande du mystère dans les moindres choses, et que son enthousiasme ne permet pas que l'on s'explique naturellement, qu'il s'étoit établi le chef de cette secte

1. Voir les *Études sur l'Espagne* de M. Philarète Chasles et l'*Histoire comparée des littératures espagnole et françoise*, par M. Adolphe de Puibusque, particulièrement le chapitre VIII. « Le genre bâtard mis en vogue par Gongora, dit M. de Puibusque, n'est autre chose qu'un mélange du raffinement napolitain et de l'enflure castillane. »

incompréhensible, dans une nation qui donne aisément dans le merveilleux, et qu'il avoit fait croire à toute l'Espagne, où il a encore des sectateurs, que pour avoir de l'esprit il ne falloit pas être intelligible. C'est d'après cela que Mendoça, qui avoit pris un peu de sa teinture dans notre monde, trouvoit fort ridicule, que pour arriver au Bon-Goût, on ne s'abandonnât pas à la conduite de ce prince illustre du galimathias. Il suivit donc hardiment son garant, et fut imité en cela du soldat Garcilaso, qui, en chantant une *redondille* de sa façon [1], se mit sur les pas des deux premiers, avec quantité d'autres acteurs de sa nation.

Le commandeur Annibal Caro [2], jugeant qu'ils alloient s'égarer, leur crioit à pleine tête : Où allez-vous, Messieurs? retournez à moi, je vous montrerai le chemin le plus court et le plus sûr. *Dòve andate, signori? tornate in quà, che cercate maria per Ravenna* [3]. *Fidatevi di me, io vi mostrerò la strada regia, la sicura, l'abbreviata.* Dire cela et enfiler un autre chemin, ce ne fut pour lui que la même chose. Le crédit qu'il avoit parmi les gens de sa langue en entraîna quelques-uns après lui; les modernes suivirent presque tous; mais quand ils virent le Chiabrera engagé dans la même route, ils se dirent l'un à l'autre qu'il n'étoit pas possible qu'un prêtre à bref apostolique fût capable d'errer dans le choix du bon chemin et, soutenant que l'opinion contraire étoit pour le moins une hérésie, ils

1. Ce sont de petits rondeaux de cinq vers où Garcilaso a excellé. (*Note de Sénecé*).

2. Poëte italien du XVIe siècle, auteur d'une traduction de l'Énéide, en vers libres et non rimés.

3. *Maria per Ravenna* est un proverbe qui signifie chercher les choses où elles ne sont pas : la mer à Ravenne. Nous dirions en français : prendre Paris pour Corbeil, ou chercher midi à quatorze heures.

marchèrent gaiement sur les pas de leurs conducteurs.

Peut-être avez-vous ouï dire que ce Chiabrera étoit un poëte de Savonne qui vivoit il n'y a pas vingt ans et auquel le pape Alexandre VII, qui étoit poëte comme lui, soit par une sympathie secrète, soit par une véritable estime pour le mérite qu'il lui trouvoit, écrivit un bref authentique pour le féliciter sur la beauté de ses vers et la fécondité de son génie : honneur extraordinaire pour les muses, dont elles n'avoient point goûté jusqu'alors, et qui faisoit croire pieusement au reste des poëtes ultra-montains que c'étoit matière d'inquisition de douter que le Chiabrera fût infaillible.

Cela n'empêcha point qu'une cabale de versificateurs allemands, sous la conduite de Conrad Celtès [1], ne prît encore un chemin tout différent des deux autres. Ce Celtès portoit sur la tête une couronne d'or émaillée de vert et ciselée en feuilles de laurier, dont il avoit été couronné des propres mains de l'empereur Frédéric III, qui le premier d'entre les Césars avoit trouvé la noble invention de couronner des sottises. Plusieurs de ses confrères, coiffés comme lui par la libéralité de quelques autres empereurs du même goût, le suivoient avec une gravité risible. Le vulgaire des poëtes de la même nation s'engagea sur leurs pas en nous appelant à haute voix et témoignant sa surprise, en latin gothique, de ce que nous hésitions, lorsqu'il s'agissoit de trouver le Bon-Goût, de suivre les traces de poëtes couronnés qui l'avoient si bien établi dans les cours du septentrion et qui le faisoient encore régner, ainsi que les grâces et les jeux, dans tous les poëmes de l'Allemagne.

Nous avons appris depuis que les Espagnols s'enfon-

1. Son véritable nom était *Meissel*, mot allemand qui signifie burin, ciseau, et dont *Celtes* est la traduction latine. Celtès naquit au milieu du XVe siècle et mourut en 1508.

cèrent dans un taillis tout hérissé de ronces et d'épines, dont les pointes les déchirèrent impitoyablement et d'où ils se tirèrent dans un état à n'être plus reconnoissables. Les Italiens rencontrèrent dans leur chemin une montagne qui sembloit devoir les conduire jusqu'au ciel. D'abord ils n'espérèrent pas moins que de prendre avec la main la lune et les étoiles et d'établir dans le soleil même le trône éclatant de leur gloire; mais quand il fut question de redescendre, ils ne reconnurent plus ni voie, ni sentier; ce n'étoit que rochers escarpés, que précipices impraticables, et le moins maltraité de la troupe en fut à peine quitte pour se froisser quelques côtes dans des chutes inévitables. Les Allemands eurent un sort bien différent; ces bonnes gens allèrent s'engager dans des lieux bas et marécageux où ils s'embourbèrent si profondément qu'ils furent contraints d'y passer la nuit à faire concert avec les grenouilles. Peut-être n'en seroient-ils pas encore dehors si quelques savants de leur nation, qui passoient par là bien montés, ne les en eussent tirés par les cheveux. Ce qu'il y eut de singulier dans cette aventure, c'est que le lendemain tous ces gens-là soutinrent hautement qu'ils avoient trouvé le Bon-Goût, et qu'on ne pouvoit le rencontrer que par le chemin qu'ils avoient tenu; ils en faisoient même des descriptions à leur manière et le peignoient, non-seulement fort différent de l'idée qu'en ont ceux qui l'ont vu de près, mais encore ils ne pouvoient s'accorder ensemble et multiplioient à l'infini des portraits ridicules, dissemblables entre eux et encore plus dissemblables à l'original.

Mais, pour revenir au gros de notre troupe qui avoit fait ferme et n'avoit pas voulu suivre ces détachements d'enfants perdus, nous tînmes sur-le-champ une espèce de conseil pour délibérer qui seroit notre guide dans un

chemin si difficile. Notre résolution fut bientôt prise, et l'opinion de Catulle, qui parla des premiers, fut qu'on devoit prier Virgile de nous guider, parce que jamais aucun homme n'avoit connu si bien que lui les routes qui conduisent au Bon-Goût avec sûreté. Cet avis fut applaudi de toute la troupe; on appela Virgile de toutes parts, et, un murmure confus d'éloges et d'acclamations lui fit entendre que nous nous en remettions à lui du soin de notre conduite. Virgile s'avança modestement, et après nous avoir remerciés de la bonne opinion que nous avions de lui, il nous dit que puisque nous lui faisions l'honneur de nous abandonner à ses conseils, il mettroit toute son industrie à nous bien guider; qu'il ne savoit pas si ce qu'on appeloit le bon goût dans son siècle seroit le même aujourd'hui, mais qu'il y avoit beaucoup d'apparence, parce que le bon goût n'étoit autre chose qu'une certaine conformité avec la belle nature et la droite raison qui n'avoient jamais changé et qui ne dépendoient ni de la diversité des temps et des lieux, ni de la différence des mœurs et des nations; que d'ailleurs jamais siècle n'avoit ressemblé à celui d'Auguste comme le siècle d'à présent, tant pour avoir produit un prince dont le mérite, la valeur et la bonne fortune attirent les yeux de toute la terre, que pour avoir atteint le plus haut point de perfection et de délicatesse auquel l'esprit humain puisse pousser ses connoissances. La principale difficulté, ajouta-t-il, est de sortir de ce labyrinthe que nous avons devant les yeux; mais j'espère y réussir. A son issue se rencontre le pays qu'habite le Bon-Goût et qu'on appelle les Plaines-Allégoriques. C'est un pays assez inégal, très-froid en quelques endroits, couvert et scabreux en quelques autres; la diversité du paysage en est assez divertissante; certains quartiers paroissent

heureusement cultivés, variés très-agréablement et tempérés à souhait. C'est là que certains Grecs, nommés Cébès et Philostrate, ont autrefois établi leurs colonies, que Lucien et Apulée ont depuis embellies de divers ornements. Le jurisconsulte Alciat, longtemps après eux, y a bâti d'assez agréables habitations, auprès desquelles l'académicien Gomberville s'est placé de nos jours avec succès. Les endroits où se sont établis les Italiens Boccalini et Palavicino ont un air assez riant; et dans la même plage deux François, nommés Guéret et Furetière, ont acquis deux maisons de plaisance parfaitement bien entendues, où selon toutes les apparences ils prétendent habiter quand ils viendront se retirer parmi nous. A l'entrée du pays s'élèvent deux montagnes fort hautes, mais d'une hauteur inégale, sur chacune desquelles est bâtie une belle ville. La montagne que l'on trouve à droite est la plus élevée; la ville qu'elle porte sur sa croupe se nomme Invention; elle est superbe en tours et en édifices dont la structure paroît merveilleuse: mais ce qui la rend plus remarquable et la distingue de toutes les cités qui se voient ailleurs, c'est un château qui commande toute la ville et que l'on nomme Bel-Esprit. Il brille d'une lumière éblouissante comme s'il étoit d'un seul diamant; son éclat n'est pourtant point sa plus belle qualité, car il échauffe, il anime, il vivifie; en un mot, il est comme le soleil du climat où il est situé. De l'autre côté, sur la montagne la moins élevée, on voit une autre ville qui s'appelle Imitation, et qui paroîtroit aussi fort belle si elle n'étoit effacée par sa voisine que l'on reconnoît pour l'original, et à laquelle cette dernière ressemble beaucoup. Les deux montagnes ne sont séparées que par un vallon fort étroit, dont l'ouverture est entièrement occupée par un grand fleuve qu'on appelle Imagination. Il est extrêmement rapide, fort agité et

très-écumeux; il roule beaucoup de sable et de gravier mêlé avec ses flots, et jamais il n'est assez calme pour qu'on puisse en voir le fond. Tous les matins, la lumière qui part du château dont nous avons parlé, frappant sur les ondes agitées du fleuve, en élève, par une vertu occulte, des brouillards épais qui entourent le sommet des deux montagnes et viennent se résoudre en une rosée qui tombe avec abondance sur les deux villes. Les peuples qui les habitent sont fort bizarres; la plupart paroissent sous une figure extraordinaire : on y voit des harpies, des sphinx, des chimères; la figure humaine dans quelques-uns est associée à celle des bêtes; les satyres et les centaures y sont communs; les animaux moitié femme et moitié poisson y fourmillent. Vous diriez que c'est là qu'Ovide prenoit ses modèles quand il composoit ses Métamorphoses; en un mot, on y peut remarquer tout ce que la poésie et la peinture ont jamais imaginé de plus extravagant. Il y a un endroit de la ville d'Invention qui se nomme le quartier des Romans; tous les hommes y sont faits à peindre : on ne peut rien concevoir d'égal à leur bon air ni à leur mine relevée, comme rien n'approche de la régularité des traits de leurs maîtresses; mais ce qui est embarrassant, c'est qu'ils se ressemblent tous si fort que le père et la mère qui les ont mis au monde auroient peine à les discerner l'un de l'autre. A dire vrai, ces peuples n'ont pas la vie fort longue, et la plus grande partie meurent dès le moment de leur naissance; ceux qui sont un peu plus robustes sont assujettis à aller se faire approuver par le Bon-Goût, sans quoi la lumière leur est interdite. A cet effet on les voit descendre par troupes de leurs montagnes et se précipiter dans le fleuve, qui, après être sorti des détroits où il a pris naissance, s'étend plus tranquille dans la plaine et va baigner les murs du

palais qu'habite le Bon-Goût. La plupart de ces malheureux avortons n'ont ni force ni adresse ; en un instant ils sont engloutis dans les flots de ce fleuve peu praticable et trouvent leur sépulture au lieu même de leur origine. Quelques autres, plus industrieux, se fabriquent à la hâte, avec du jonc ou quelque autre matière de pareille solidité, de petits bateaux couverts qu'ils appellent des Métaphores, mais que le poids de leur charge fait souvent enfoncer. Si par hasard il en échappe quelques-uns, ils ne sont pas pour cela hors d'affaire, car à deux lieues de là on rencontre une forteresse appelée le Péage des Critiques, où l'on exerce avec beaucoup de rigueur les droits qui sont dus au Bon-Goût. Ceux qui ne peuvent les payer sont coulés à fond sans miséricorde par des barques armées qui sortent du port et croisent continuellement le fleuve ; de sorte qu'entre mille qui s'embarquent sur l'Imagination, à peine s'en trouve-t-il un seul qui puisse se sauver.

Virgile nous contoit tout cela chemin faisant, et nous l'écoutions avec une attention qui charmoit l'ennui du voyage. Nous arrivâmes insensiblement au pied des montagnes dont il nous avoit parlé ; nous y remarquâmes toutes choses comme il nous les avoit dépeintes, et nous fûmes fort surpris, quoique nous y fussions préparés, de voir toutes les figures extravagantes qui descendoient de ces montagnes. Les bords du fleuve sont si fort escarpés qu'il est impossible de se frayer un sentier sur le rivage ; il fallut donc nous embarquer, et nous trouvâmes un assez bon bâtiment, à la faveur de notre guide, qui avoit de fort bonnes connoissances dans ces parages.

A peine fûmes-nous embarqués sur l'Imagination que chacun de nous se sentit ému d'une chaleur inquiète et surnaturelle. Les uns prophétisoient ou se mêloient tout

au moins d'interpréter les plus obscures prophéties; d'autres faisoient des vers dignes du temps de la splendeur d'Athènes ou du bon siècle de Rome; on en voyoit qui débitoient de nouveaux systèmes du monde et faisoient tourner sur le bout du doigt tous les globes de l'univers; d'autres épluchoient la nature en cartésiens, ou commentoient les atomes de Démocrite. Lulli lui-même, que nous oublions depuis trop longtemps, ayant pris son violon, en tiroit des accords qui nous enlevoient Jamais il n'avoit été ému d'un si beau feu, pas même lorsque, retiré dans sa maison de campagne pour composer quelque opéra nouveau, il excitoit son génie par l'idée brillante de l'or que ses portiers alloient recevoir. Au milieu de cet enthousiasme dont aucun de nous n'étoit exempt, nous arrivâmes au Péage des Critiques, où jamais on n'avoit fait si bonne garde. Quatre galères bien équipées occupoient presque toute la largeur du fleuve et ne laissoient rien passer sans l'avoir examiné avec la dernière rigueur. Leur chiourme étoit composée de plagiaires que l'on avoit mis à la chaîne et qui ramoient avec quelques pédants bonnes voglies, que la faim et la misère avoient réduits à ce pénible métier. Ces bâtiments étoient montés chacun de cent soldats, tous bons critiques, gens de main et d'exécution, Suisses et Allemands pour la plupart. Les quatre capitaines, pour lors de garde, étoient Jules Scaliger et Gérard Vossius, qui occupoient le milieu et le plus profond du fleuve, avec Isaac Casaubon et Adrien Turnèbe, qui se tenoient sur les ailes, et qui, s'acquittant de leur charge avec plus d'humanité, laissoient toujours échapper quelques malheureuses Métaphores; mais elles n'en étoient pas quittes pour cela, car à une portée de mousquet de la première garde, dans un endroit où le fleuve

se rétrécissoit, étoit postée une autre escadre de trois barques commandées par l'Allemand Scioppius, le François Saumaise et l'Italien Castelvetro, gens sans quartier et sans miséricorde, qui ne faisoient grâce qu'au vrai mérite; en sorte qu'on ne voyoit autour d'eux que petits bateaux renversés et que cadavres flottants [1].

Dès que nous fûmes à portée de la voix, on nous demanda d'où venoit notre barque et qui la commandoit. Nous répondîmes que nous venions des Champs-Élysiens, et que notre commandant s'appeloit Virgile. Ce nom respecté des critiques nous fut un passe-port suffisant; ils nous saluèrent de toute leur artillerie, ils s'ouvrirent pour nous laisser le passage libre, et ne nous demandèrent rien de plus. Quand nous vînmes à la seconde garde, nous rencontrâmes quelque ombre de difficulté. Certains esprits bourrus, tels qu'étoient Macrobe et Favorin parmi les anciens, et Gallucci ou le

1. Voltaire, au nombre des obstacles qu'il trouve sur le chemin du Temple du Goût, se plaint de rencontrer les Scioppius, les Scaliger, les Saumaise,

Gens hérissés de savantes fadaises,
Le teint jauni, les yeux rouges et secs,
Le dos courbé sous un tas d'auteurs grecs,
Tout noircis d'encre et coiffés de poussière.

Il oublioit sans doute les services qu'avoient rendus les philologues à une époque où la littérature moderne préparoit son essor par une sévère étude de l'antiquité, et où les traits d'une critique légère se fussent vainement émoussés contre de graves et savants travaux.

Louis Castelvetro, né à Modène en 1505, avoit dans sa critique une sévérité qui lui fit beaucoup d'ennemis. Son meilleur ouvrage, l'Exposition de la Poétique d'Aristote, faillit à être la proie des flammes pendant un séjour que l'auteur fit à Lyon.

(P. A. C.)

jeune Duverdier dans les nouvelles troupes, soutinrent qu'il falloit examiner Virgile à la rigueur et comme le moindre des passagers; qu'il étoit homme à se charger comme un autre de marchandises de contrebande; qu'il avoit été un insigne plagiaire, ayant pillé son second livre presque mot à mot d'un ancien poëte nommé Pisandre, et la plus grande partie des autres n'étant que des lambeaux d'Homère recousus ensemble; qu'il avoit erré considérablement en astronomie, en géographie et dans la connoissance de la nature; qu'il avoit fait des anachronismes insoutenables, témoin Didon qu'il faisoit plus vieille de trois cents ans pour la faire rencontrer avec Énée; que, non content d'avoir ôté la jeunesse à cette belle reine, il lui ôtoit encore injustement la pudeur, personne, avant lui, n'ayant parlé de Didon que comme de la personne de son temps la plus chaste et la plus fidèle aux mânes de son époux; qu'ainsi, par un double attentat, et pour flatter lâchement les Romains dans l'auteur prétendu de leur race, il lui ravissoit à la fois les deux qualités les plus estimées chez le beau sexe : la jeunesse et la chasteté. Cependant tout cela ne fut dit qu'à demi-voix et en murmurant; les généraux n'y eurent aucun égard et nous passâmes sans difficulté; seulement quand nous fûmes devant la galère de Castelvetro, il jeta les yeux sur Lulli et s'écria : Quel est ce nouveau visage que je ne connois point? il a la mine d'un grand fripon. De quelle nation étoit-il et dans quelle religion a-t-il vécu? Alors Machiavel, qui étoit avec nous, prenant la parole : Oh! pour la religion, monsieur l'Inspecteur, n'en soyez pas en peine, dit-il, c'est moi qui vous en réponds; il étoit de la religion de Florence, religion belle et bonne dont j'ai l'honneur d'être le patriarche, et dans laquelle j'ai vu et vois

encore aujourd'hui des princes, des rois et des souverains pontifes. La divinité qu'on y respecte le plus s'appelle Intérêt, et il n'est pas de victimes, quelque sacrées qu'elles soient, qu'on ne lui immole chaque jour. — Va, va, homme de bien, répondit Castelvetro, je te connois; je voudrois qu'il n'y eût dans ton bâteau que des gens de ta secte, je vous aurois bientôt coulés à fond et vengé l'univers des désordres que lui ont apportés vos maximes pernicieuses. Si tu veux me croire, tu ne te feras connoître que le moins que tu pourras; on n'est pas toujours d'humeur à avoir des égards, et peut-être... La rapidité du fleuve qui nous emportoit nous fit perdre le reste de ce discours menaçant, et nous gagnâmes toujours pays.

Enfin, après avoir traversé plusieurs charmantes plaines que le fleuve partageoit, nous arrivâmes, en côtoyant les bois les plus agréables qu'il soit possible de voir, à la vue d'un superbe palais que Virgile nous dit être celui du Bon-Goût. Bien qu'il y eût de la grandeur dans le dessin de l'édifice, le bel ordre et la proportion de ses parties étoient ce qui frappoit le plus. Un certain air de propreté qui régnoit dans toute l'ordonnance du bâtiment rioit aux yeux et remplissoit agréablement l'idée [1]. J'en avois autrefois approché, mais jamais d'aussi près que dans cette occasion, et je vous avoue que j'en fus charmé. Après avoir mis pied

1. Simple en étoit la noble architecture;
Chaque ornement à sa place arrêté,
Y sembloit mis par la nécessité :
L'art s'y cachoit sous l'air de la nature,
L'œil satisfait embrassoit sa structure,
Jamais surpris, et toujours enchanté.
(VOLTAIRE, *le Temple du Goût.*)

à terre, nous entrâmes dans le vestibule du château, dont l'accès est libre à tous ceux qui peuvent arriver jusque là. Le docte Varron, que nous rencontrâmes dans la première salle, prit soin de nous introduire dans le cabinet du prince, qui nous parut de fort bonne mine et très-bien mis, sans dorure et sans broderie, d'une manière simple mais commode. Il étoit appuyé d'un côté sur la Vérité et de l'autre sur la Raison, que je reconnus aisément pour les avoir vues ailleurs. Ces deux beautés tenoient chacune en main un éventail avec lequel elles chassoient continuellement de grosses mouches de toutes couleurs qui cherchoient à piquer le Bon-Goût et attaquoient principalement ses yeux, qui étoient vifs, perçants, et à la pénétration desquels rien ne pouvoit échapper. Le bon seigneur avoit à ses pieds deux jeunes enfants qui jouoient avec lui et qui, le tirant par ses habits, essayoient d'attirer ses regards et de le faire pencher de leur côté. L'un d'eux étoit un petit garçon toujours inquiet, toujours en mouvement, qui changeoit de couleur comme un caméléon, et bien qu'il parût assez doux, montroit néanmoins, au travers de cette apparence, quelque chose d'impérieux qui faisoit juger qu'il étoit volontaire. L'autre étoit une petite fille aussi fixe et constante que son camarade paroissoit volage, mais dont la physionomie n'annonçoit pas une humeur moins absolue ni moins tyrannique. Le Bon-Goût se défendoit de leur importunité et conservoit sa gravité autant qu'il étoit possible; mais il les repoussoit mollement avec un sourire qui manifestoit le penchant de son cœur, et donnoit à connoître l'inclination violente qui l'entraînoit vers eux. Je demandai à Catulle ce que signifioit tout ce mystère. Il me dit en peu de mots que ce petit garçon, si changeant et si inquiet,

se nommoit l'Usage, et que la petite fille, si grave et si fixe, s'appeloit l'Habitude; que l'un et l'autre travailloient fort le Bon-Goût pour l'attirer à eux, et que si quelque chose pouvoit rompre l'équilibre exact qu'il garde dans ses jugements, c'étoit la tendresse qui le faisoit pencher de leur côté et l'engageoit dans leurs intérêts. A l'égard des mouches importunes qui essayoient de lui crever les yeux, et dont la Raison et la Vérité le défendoient avec tant de soin, il m'apprit qu'on les nommoit les Préjugés; qu'il y en avoit de nations et de coutumes, de religions et de cabales; que certains Préjugés naissoient de l'admiration que l'on a pour la fabuleuse antiquité; que d'autres venoient des erreurs populaires qu'on recevoit avec le lait; qu'il s'en formoit du respect aveugle que l'on a pour la qualité ou la profession de certaines gens; enfin qu'il en étoit d'une infinité d'espèces, toutes ennemies du Bon-Goût et qui le rendroient infailliblement aveugle sans les efforts infatigables de la Raison et de la Vérité.

Pendant que Catulle m'expliquoit toutes ces choses, le fidèle Beaujoyeux, paranymphe de Lulli, avoit exposé au prince le sujet de notre visite, et l'avoit prié, en conséquence du renvoi qui lui en avoit été fait par Proserpine, de vouloir bien décider s'il méritoit un rang considérable parmi les illustres de son temps par ses compositions en musique. Les adversaires de Lulli voulurent alors prendre la parole et plaider leur cause dans toutes les formes; mais la Raison leur imposa silence et leur dit que les formes contentieuses des tribunaux de justice n'étoient non plus de l'usage du Bon-Goût que de celui du Divan; qu'il falloit aller au fait, et que puisqu'il étoit question de la musique de Lulli, il falloit en entendre quelque chose pour juger

si elle étoit aussi bonne qu'on le prétendoit. La faction des Lullistes fut ravie de cette proposition. On apporta un bureau sur lequel étoient rangés en deux piles tous les opéras de Lulli. Celui qui tomba le premier sous la main du Bon-Goût fut l'opéra d'Athys, et il l'ouvrit à l'endroit de la descente de Cybèle. La symphonie en fut exécutée avec beaucoup de justesse, et l'on connut sur le visage du juge qu'elle ne lui plaisoit pas médiocrement. Cependant, comme le Bon-Goût n'a pas coutume de se régler sur une seule expérience, il voulut entendre quelque morceau de cet opéra. Il ouvrit de nouveau le livre, et fort heureusement pour Lulli ce fut à l'endroit du Sommeil.

Tandis qu'on le jouoit, le prince s'endormit; mais ayant été sur la fin éveillé par la Raison, il prononça en bâillant que Lulli étoit un excellent musicien. La Raison interpréta cet arrêt en peu de mots, et dit que la marque la plus certaine de la bonté d'une expression étoit de produire l'effet pour lequel elle est employée, et que d'après ce principe une symphonie faite pour exprimer le sommeil ne pouvoit manquer d'être excellente lorsqu'elle engageoit à dormir. Ainsi l'on vit pour la première fois un jugement équitable rendu par un juge endormi. Après cela toute notre troupe se sépara : Lulli, suivi de ses amis, se retira fort content en dansant devant son juge cette célèbre pantalonnade du Muphti, dont il avoit jadis si fort réjoui la cour à Chambord. Depuis nous avons appris que par ordre de Proserpine on a fait ériger en son honneur un obélisque dont le piédestal est un trophée composé d'instruments, de livres de musique, de masques, de ballets et d'autres ornements semblables. L'inscription contient ces paroles :

A LA MÉMOIRE HARMONIQUE
DU SOCRATIQUE MUSICIEN
JEAN-BAPTISTE LULLI, DE FLORENCE,
L'ARION, L'ORPHÉE, L'AMPHION
DU SIÈCLE DE LOUIS LE GRAND.
COMME ARION,
IL SUT ACQUÉRIR LA FAVEUR DES ROIS,
COMME ORPHÉE,
IL ATTIRA PAR LA DOUCEUR DE SES CHANTS
LES HOMMES ET LES BÊTES.
PLUS HABILE QU'AMPHION,
QUI N'ASSEMBLOIT QUE DES PIERRES PAR SES ACCORDS,
IL SUT FAIRE PAR LES SIENS
UN RICHE AMAS DES PLUS PRÉCIEUX MÉTAUX.
PASSANT, QUI LIS SES FAITS MÉLODIEUX,
CHANTE OU DANSE A SON HONNEUR;
AINSI PUISSES-TU, COMME LUI,
FAIRE FORTUNE EN CHANTANT ET EN DANSANT!
M. B. B. M.

Je crois que vous devez être content de ma relation; elle est assez ample, et peut-être trop, pour un commencement de correspondance. Il me reste à lever quelques scrupules que vous pourriez avoir; et premièrement,

vous serez sans doute étonné de me voir parler le françois de votre temps, moi qui écrivis dans un style gaulois qui n'est presque plus entendu, et qu'à cause de cela le sieur Maimbourg accuse d'avoir un caractère burlesque dans tous mes ouvrages. J'ai été suffisamment défendu de cet impertinent reproche ; mais je vous dirai que le beau françois est maintenant à la mode dans les Champs-Élysiens comme dans une belle petite cour d'Allemagne. Il n'est plus parmi nous de bel esprit, de Grec ni de Romain qui se pique de le parler, tant les belles actions de nos François sous cet illustre règne ont inspiré d'amour et d'admiration pour la nation dominante. Si l'argent avoit cours en ce pays, vos derniers venus pourroient faire une fortune considérable en s'établissant maîtres de langues. Ils trouvent des écoliers tant qu'ils en veulent et en font chaque jour de fort bons. D'Ablancourt a fort bien appris à parler françois à Lucien et à Tacite ; Lucain fait d'excellents vers en notre langue sous la conduite de Brébeuf ; Vaugelas a parfaitement réussi dans le soin qu'il s'est donné d'instruire Quinte-Curce. Il falloit néanmoins que son écolier eût la tête un peu dure, car il a employé près de trente ans à le rendre congru. Du Ryer a fait des élèves passables de Polybe, d'Hérodote et de quelques autres ; mais la plupart des poëtes latins que Marolles avoit entrepris ont si mal réussi entre ses mains qu'ils ne savent plus ni leur langue, ni la nôtre. Il faut que ce soit par mépris ou par négligence, car pour de l'esprit, chacun sait qu'ils n'en manquent pas ; aussi leur pédagogue en a conçu tant d'indignation, qu'il les a presque tous estropiés à force de les maltraiter. Les François mêmes de la vieille cour ne dédaignent pas d'apprendre les finesses de la langue du jour ; quelques morts récemment arrivés ici et Voiture, en badinant avec nous

dans notre vieux langage, nous ont appris familièrement les plus jolies choses du monde. Il n'y a que le bon homme Amyot qui ne veut point se renouveler ; Rabelais, Plutarque et lui se sont ligués ensemble pour conserver leur vieux gaulois ; et messire Honoré d'Urfé, qui est entré dans cette ligue, prétend qu'on ne peut faire parler ses bergers autrement qu'il a fait, sans leur ôter la moitié de leur esprit et de leur agrément. Pour moi, qui suis plus souple et qu'un reste d'esprit de cour tient toujours favorablement disposé pour les choses nouvelles, je me suis assujetti, comme vous voyez, à l'agréable nécessité de parler comme on fait aujourd'hui.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire sur la matière avec laquelle je vous écris. Je sais que la trace du phosphore que l'on a inventé dans votre monde ne dure sur le papier que deux heures au plus, et j'estime que vous serez étonné de voir les caractères lumineux que j'ai tracés dans cette lettre briller encore de tout leur éclat après être venus de si loin. Mais vous saurez que la composition dont je me sers doit avoir plus d'effet que la vôtre : c'est la quintessence des matières sulfurées et bitumineuses qui forment les flammes éternelles du Phlégéton et qui font bouillir ici-bas un million de chaudières ; en un mot, c'est un phosphore de tous les diables. Adieu, portez-vous bien, et, quoique nous jouissions ici d'une tranquillité parfaite, tout agité, tout persécuté que vous êtes, venez nous voir le plus tard que vous pourrez. Faites-moi savoir quelquefois de vos nouvelles, et croyez-moi sur votre chapitre le plus fidèle des trépassés,

CLEMENT MAROT.

Eh bien! mon cher, qu'en dites-vous? Me trouvez-vous homme de parole, et sais-je me venger de votre silence par mon babil? Vous en êtes quitte cette fois pour la demi-main de papier; mais, si vous y retournez, par ma foi je n'en rabattrai rien et vous en serez pour la main tout entière. Vous vous imaginez sans doute, en lisant toutes ces bagatelles, que je suis un homme fort content et d'un loisir extraordinaire; rien moins que cela : depuis deux ans je n'ai pas eu huit jours de santé de suite; mille affaires fâcheuses et autant de chagrins domestiques tiennent en haleine le peu qui m'est échu en partage de fermeté et de constance, et sans vanité il ne tiendroit qu'à moi d'être le plus chagrin des hommes sans que l'on pût y trouver à redire. Cependant, s'il me reste quelque douceur dans la vie, c'est le souvenir de l'amitié que vous avez eue pour moi, et l'opinion que j'ai que vous jouissez d'une destinée meilleure que la mienne. Apprenez-m'en quelque chose, je vous en conjure, et songez que vous seriez le plus cruel des hommes si vous refusiez de rendre heureux, du moins par la participation de votre félicité, l'homme du monde qui s'y intéresse le plus.

Appelé, par ses fonctions auprès de la reine, à prendre part aux fêtes que Louis XIV donnoit dans les grands appartements de Versailles, Sénecé, poëte et courtisan, contribuoit de plus d'une manière aux plaisirs de cette cour brillante. Il composoit des scènes lyriques, des morceaux de circonstance, des intermèdes que Lulli mettoit en musique; et, comme tous ceux qui eurent des rapports avec cet artiste célèbre, il eut sans doute aussi à se plaindre des procédés du *Florentin*. Lulli, uniquement recommandable par son talent musical, étoit généralement décrié pour sa mauvaise foi, et surtout pour l'infamie de ses mœurs. Vil intrigant, bouffon méprisable, avide d'argent et d'honneurs, tous les moyens lui sembloient bons pour atteindre son but; et il l'atteignit, car, non content d'avoir acquis une

fortune considérable [1], il parvint à obtenir une place de secrétaire de la chancellerie, charge qui anoblissoit. Le modeste Quinault, dont la muse étoit à sa solde, fut l'éternelle victime de son exigence et de son avarice. La Fontaine, qu'un caprice du hasard associa pour un moment à l'homme du monde dont le caractère s'éloignoit le plus du sien, s'en aperçut trop tard, et se plaignit gaîment d'avoir été *enquinaudé*. Un motif analogue inspira sans doute à Sénecé l'allégorie satirique que l'on vient de lire, et le même sentiment des convenances le détermina à n'employer contre le musicien déloyal que l'arme du ridicule et le ton de la plaisanterie. Despréaux, plus rigide, l'avoit stigmatisé de sa verge sanglante [2]; Sénecé, content d'affubler l'histrion d'un masque comique, rendit du moins justice à l'homme de génie, et trouva ce moyen de satisfaire à la fois son léger ressentiment et sa profonde admiration.

P. A. CAP.

1. On trouva dans son coffre, après sa mort, une somme de six cent trente mille livres en or, somme exorbitante pour le temps.

2. En vain, par sa grimace, un bouffon odieux
A table nous fait rire et divertit nos yeux,
Ses bons mots ont besoin de farine et de plâtre.
Prenez-le tête à tête, ôtez-lui son théâtre,
Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux;
Son visage essuyé n'a plus rien que d'affreux.

BOIL., épître IX.

Brossette et Monchesnai assurent que ce portrait est celui de Lulli.

REMARQUES HISTORIQUES

REMARQUES HISTORIQUES

Suivies de quelques observations critiques sur un livre intitulé

MÉMOIRES

DE M. LE CARDINAL DE RETZ

L'esprit de l'homme est un grand paradoxe, par ses inégalités et la différence de ses vues; on pourroit en composer des volumes, et je ne prétends pas entrer dans le détail. Je n'en veux examiner qu'un seul article, et ce sera suivant les idées différentes que l'on a touchant la vérité.

Toutes les nations qui ont quelque teinture de bonnes mœurs, conviennent que la vérité est un des principaux attributs de la Divinité, et le fondement de tous les autres; elle passe même pour l'unique attribut positif qui nous donne quelque légère connoissance de ses qualités, inaccessibles à la foiblesse de nos lumières. La plupart des autres titres dont nous honorons cette essence incompréhensible sont purement négatifs, et nous apprennent plutôt ce que Dieu n'est pas que ce qu'il est. Quand on le nomme infini, immense, immortel, on me fait seulement concevoir que son étendue est sans bornes, son pouvoir sans limites, sa durée sans

commencement et sans fin; mais quand on dit qu'il est la vérité même, il semble en quelque manière qu'on l'honore de l'éloge qui lui convient et qu'il s'est lui-même donné pendant qu'il a conversé sur la terre, revêtu de notre humanité.

Sur ce principe immuable, les hommes de tous les temps ont toujours considéré cette sacrée vérité comme le lien de leurs sociétés, la base de leurs confiances et le nœud indissoluble de leurs commerces. Le vice qui lui est opposé a toujours passé et passe encore aujourd'hui pour le plus infâme de tous. On ne s'est imaginé rien de plus odieux pour flétrir l'implacable ennemi de la nature humaine, que de le nommer *l'Esprit de mensonge*. L'imposture, tout effrontée qu'elle est, n'a jamais osé paroître dans le monde à face découverte, et ne s'y est insinuée que sous le masque de son ennemie : de là vient qu'un démenti est le plus sensible outrage que l'on puisse faire à une personne qui a quelque sentiment d'honneur, outrage qu'une morale chimérique, malgré la sévérité des lois, a toujours cru ne se pouvoir réparer qu'avec du sang.

Cependant, Monsieur, ce mensonge si détesté dans la spéculation, est devenu dans la pratique les délices et la principale occupation de l'esprit humain. On a cru ne pouvoir acquérir des biens ou de la réputation qu'à force de mentir, et le mensonge le plus outré est toujours le plus applaudi, pourvu que l'on sache lui donner quelque air de vérité. C'est à lui que l'on peut justement appliquer cette maxime, que *le plus grand art de tous est celui de savoir déguiser son artifice;* habitude si fort invétérée, qu'il est impossible de s'en défaire, encore qu'on en connoisse l'abus. Parole de prince, foi de gentilhomme, d'homme d'honneur, ce sont les panneaux que tend ordinairement la perfidie à

la crédulité et dans lesquels, après avoir été mille fois trompée, elle manque rarement de donner. C'est pour cette manœuvre que la duplicité du cœur humain a inventé des masques si spécieux pour en couvrir la turpitude : l'hérésie sur ce pied-là s'est nommée réformation; le fanatisme s'est couvert du nom de zèle; l'oppression de la liberté des peuples s'est affermie sous celui de politique; le défaut de courage dans les entreprises militaires, s'est décoré de celui de stratagème; et la morale corrompue a fait passer sous le titre de civilité ces fausses démonstrations de bienveillance que se font à tout propos, dans le commerce de la vie, des gens qui se haïssent et se méprisent. De telle sorte que, de toutes les vérités que le Saint-Esprit nous a révélées par ses prophètes, il n'y en a point de plus sensible, dans la pratique du monde, que celle qui nous assure que tout homme est menteur.

Encore pourroit-on pardonner à la foiblesse humaine ces mensonges passagers qu'elle estime nécessaires à la sûreté ou à l'agrément de la vie : les paroles s'évanouissent avec l'air qui les forme. Mais je ne puis pardonner à ceux qui se piquent entre eux d'un génie supérieur, d'avoir en quelque manière consacré l'imposture par les mensonges permanents de leurs écrits, et fait passer à la postérité, sous leurs fictions pernicieuses, l'habitude condamnable de se plaire à la fausseté. Il semble que ce qu'on appelle *gens de lettres* aient abandonné la vérité aux idiots, et considéré le mensonge comme le champ le plus propre à moissonner de la gloire. Peut-être que moi-même, qui condamne aujourd'hui cet abus, je ferai demain des vers pour encenser quelque idole ridicule. Que faire à cela? C'est le train du monde, qui durera jusqu'à son dernier

embrasement : il semble que l'on n'y puisse vivre qu'à ce prix.

Homère, le héros des siècles passés, et même de beaucoup de personnes du nôtre, qui l'admirent peut-être plus qu'elles ne l'entendent, fut le premier, du moins de ceux que le temps ait respectés, qui en imposa à la crédulité publique par des fables où l'on prétend qu'il a enveloppé toute la théologie, la politique et la morale de son temps. Ce fut lui qui commença de rendre sa nation infâme par l'établissement du mensonge, où il ne fut pas mal secondé par Hésiode, et même devancé par Orphée, si les fragments qui nous restent de ces deux derniers ne sont pas des pièces supposées. Ces premiers menteurs furent suivis de Pindare, qui, par la force de son génie et la sublimité de son expression, jeta tous ceux qui l'ont suivi dans le désespoir de ne pouvoir mentir avec tant de magnificence. C'est dommage que ces belles paroles aient été employées à célébrer la gloire de ceux qui couroient plus légèrement, ou qui faisoient mieux le coup de poing dans les solennités des jeux olympiques. Mais ces petits triomphes étoient alors l'admiration de son siècle et l'occupation favorite de l'oisiveté de la Grèce.

La simplicité des mœurs garantit, pendant plusieurs siècles, les Romains de cette contagion; mais quand leurs armes eurent triomphé de la Grèce, elle s'en vengea en les infectant de ses vices, dont celui de mentir avec esprit n'étoit pas un des moins renommés. Après plusieurs essais qu'ils en firent, Virgile sembla le porter à la plus haute perfection dans cette tant célèbre *Énéide*, où, parmi tant de différentes fictions, il ne fit aucune difficulté, pour faire honneur à la prétendue origine de sa nation, de rapprocher des évé-

nements qui étoient séparés par la distance de trois siècles, et de flétrir de gaieté de cœur par cet anachronisme la réputation d'une princesse très-vertueuse. Ovide renchérit encore sur lui par la monstrueuse compilation de ses *Métamorphoses*. Les auteurs modernes, imitateurs de ces grands modèles, ont encore essayé de l'emporter sur eux, et surtout les Italiens se sont portés en cela pour leurs principaux héritiers. Les poëmes du Boiardo, de l'Arioste, du cavalier Marin, en sont des preuves authentiques.

Le succès qu'avoit eu dans le monde la fiction des poëtes réveilla l'ambition de ceux qui écrivoient en prose, et leur fit espérer qu'ils n'acquerroient pas moins de réputation que ces premiers dans l'art de mentir agréablement. Ils choisirent, pour y parvenir, des sujets de galanterie, comme très-propres à remuer les passions par la tendresse et à élever l'imagination par le merveilleux qu'ils s'efforçoient de répandre dans leurs ouvrages. Le premier qui s'en avisa, du moins dont les écrits soient parvenus jusqu'à nous, fut le fameux Héliodore, évêque de Tricca, dans la Thessalie, qui, ayant composé dans sa jeunesse son roman des *Amours de Théagène et Chariclée*, aima mieux être déposé de l'épiscopat, dans un concile de sa province, que de supprimer ou de désavouer son ouvrage : du moins c'est Nicéphore qui nous l'apprend. Mais Socrate, qui traite à peu près les mêmes sujets, ne fait aucune mention de cette déposition non plus que Photius, qui, en plusieurs endroits de sa savante bibliothèque, parle de cet Héliodore avec éloge. Il fut suivi par Achille Tatius qui, tout grand mathématicien qu'il étoit, après avoir donné au public un savant traité de la sphère, ne dédaigna pas de s'égayer sur les aventures galantes de Clitophon et de Leucippe. Voilà ce qui regarde les

Grecs du moyen âge, c'est-à-dire ceux qui ont vécu sous l'empire du grand Théodose et de ses fils.

Nous ne voyons pas que les Romains, dont le génie étoit plus sévère, se soient beaucoup exercés à écrire de ces poëmes en prose, ou du moins il faut que le temps les ait fait périr, car ce qui nous reste des fragments de Pétrone est avec raison considéré par les savants plutôt comme une satire que comme un roman, et l'*Ane d'or* d'Apulée, qui pourroit mieux mériter ce titre, n'est à proprement parler qu'une paraphrase d'un plus petit jeu d'esprit de Lucien, dont il avoit emprunté le dessein et la plus grande partie des principaux incidents de sa fable.

Depuis les fréquentes et nombreuses inondations dont les peuples du Nord couvrirent les différentes provinces de l'empire romain, l'Europe eut bien d'autres fusées à démêler et fut en trêve pendant sept ou huit siècles avec ces mensonges de plumes. Je dis l'Europe, parce qu'ils passèrent en Asie en ce temps-là, et que les Arabes et les Persans, avec les sciences positives, adoptèrent encore les fictions ingénieuses, comme conformes au caractère pompeux et fleuri de leurs expressions. Mais, à mesure que la barbarie des Goths et des Lombards s'éloigna de nous, l'imposture recommença de gagner du terrain. Ce fut en Italie que *repullula* ce désordre par les visions obscures et extravagantes du Dante, les nouvelles amusantes et licencieuses de Boccace, et les poésies tant vantées de Pétrarque, qui, à mon avis, durent à la grâce de la nouveauté la meilleure partie de leur réputation. Ce n'est pas que nos Provençaux ne leur aient disputé cette prétendue gloire, et ils soutiennent encore aujourd'hui que c'est à leurs trouvères que l'Italie doit ses plus ingénieuses inventions. Je ne prétends pas juger ce procès ; mais, quoi-

qu'il en soit, le goût en fut si universellement répandu que ce ne fut après cela qu'un combat continuel entre les nations qui se piquèrent de politesse, à qui mentiroit le mieux.

Le quinzième siècle de notre époque et celui qui le suivit furent marqués par de grands exploits militaires et de fameuses révolutions d'État. Ce fut dans le premier que les Turcs, sous Mahomet II, détruisirent l'empire des Grecs et que notre jeune roi Charles VIII conquit sur les Aragonais le royaume de Naples. Le second fut plus de la moitié occupé des guerres de Louis XII en Italie et de celles que la jalousie personnelle, autant que celle d'État, alluma entre l'empereur Charles-Quint et notre grand roi François Ier, continuées par Henri II, son successeur. Les poëtes en prose de ce temps-là, pour s'accommoder au génie dominant, ne fondèrent leurs inventions grossières que sur des prodiges de valeur; et ceux qui outrèrent le plus l'invraisemblance furent estimés avoir le mieux réussi. Les Espagnols ouvrirent cette carrière, conformément au caractère hyperbolique de leur nation; et le fameux roman d'*Amadis*, duquel, comme du cheval de Troie, sortit une foule de guerriers fabuleux, qui seuls exterminoient les géants, dissipoient les armées et détruisoient les royaumes, devint bientôt une pépinière de pareilles extravagances. De cette imitation vicieuse naquirent les romans des *Chevaliers de la Table Ronde*, des *Douze pairs de France*, du *Chevalier du Soleil*, et une infinité d'autres, dont les auteurs sembloient avoir pris à tâche de se surpasser en impertinences et à faire au bon sens une plus rude guerre.

Le monde cependant se lassa bientôt d'être pris pour dupe si grossièrement, et ce prétendu merveilleux dont on l'avoit leurré pendant quelque temps ne parut plus

à ses yeux que comme des songes monstrueux de fébricitants. Messieurs les auteurs se trouvèrent obligés de baisser d'un cran ; et bien qu'ils continuassent à fonder sur l'invention l'espérance de leur réputation et de leur subsistance, ils se résolurent à revêtir cette bienheureuse invention d'un peu plus de vraisemblance; ils se moulèrent, pour y réussir, sur les riantes descriptions que leur avoient laissées les anciens poëtes du fameux siècle de Saturne, où les passions douces étoient les dominantes. Ce fut alors que le Parnasse romanesque prit une nouvelle face et que l'on ne vit plus paroître sur la scène que des bergers amoureux et de galantes bergères. Il paraît que Sannazar fut un des premiers qui mirent en vogue cette invention dans les délicieuses campagnes de Pausilippe. Les ingénieuses inventions de son *Arcadie* furent suivies, en Espagne, par la *Diane* de Monte-Mayor, et en Angleterre par une autre *Arcadie* de Sidney. Si nos Français n'inventent pas aisément, comme ils en sont accusés par les autres nations, du moins ne peut-on pas disconvenir qu'ils n'aient un merveilleux talent pour embellir et perfectionner les inventions des autres. C'est ce que fit voir, à ce sujet, l'ingénieux Honoré d'Urfé, dans son incomparable *Astrée*, où non-seulement il rassembla les grâces de tous ceux qui l'avoient devancé, mais il y en ajouta un si grand nombre de nouvelles et de supérieures que, malgré l'inconstance de la langue française, dont son ouvrage commence à ressentir les atteintes, il y a apparence que sa réputation ne finira qu'avec la même langue.

Quelque amusantes que fussent ces bergeries, le goût n'en subsista pas longtemps; elles parurent absurdes dans leur hypothèse et impraticables dans leur exécution. Desmarets les battit en ruine dans sa satire

du *Berger extravagant*, comme avait fait des chevaleries l'Espagnol Michel Cervantes, dans son ingénieux roman des *Aventures de Don Quichotte*. Mais le Protée de l'esprit humain, qui se transfigure en mille formes différentes, ne se tint pas battu pour tant de mauvais succès. On inventa les romans allégoriques, tel que fut l'*Argenis* de Barclay. On en fit d'autres de pure imagination, comme le *Polexandre* de Gomberville. Enfin on se fixa sur une autre espèce plus spécieuse, qui, appuyant quelque fondement sur la vérité de l'histoire, sembloit l'embrasser pour la poignarder plus sûrement. De là naquirent les *Cassandre*, les *Cléopâtre*, les *Cyrus*, les *Clélie*, et plusieurs autres semblables ouvrages où leurs auteurs établissoient l'amour pour le centre et le premier mobile de toutes les grandes actions de leurs héros, et faisoient tourner autour de ce pivot les plus fameuses révolutions qui soient arrivées dans le monde. Le sujet principal en étoit orné de tant d'épisodes galants, de tant de portraits bien touchés, de tant de pompeuses descriptions de fêtes, de palais, de batailles, de naufrages, que cette lecture, soutenue d'ailleurs par la beauté du langage et la suspension de l'esprit, ne pouvait manquer d'être fort divertissante. On se lassa néanmoins de cela comme du reste; on en connut le faux au travers des ornements ambitieux dont il étoit revêtu; on se scandalisa de voir rapporter à nos mœurs la sévérité de celles des héros de l'antiquité; on s'indigna d'y trouver Lucrèce coquette et Brutus galant; et ce qui surtout en dégoûta le public, ce fut la longueur de ces ouvrages, qui ne sympathisoit pas avec l'impatience française. Elle court après le dénoûment, et ne souffre qu'à regret qu'on lui en fasse acheter le plaisir par de longues lectures, quelque soin

que l'éloquence et l'industrie puissent prendre pour les lui rendre supportables.

Ce déclin des romans de longue haleine obligea nos auteurs de ces livres, que les Espagnols appellent *de entretenimiento*, et que nous pouvons nommer d'amusement, à changer de batterie et à passer tout à coup d'une extrémité à l'autre. Ils convertirent leurs compositions de ce grand nombre de volumes en écrits volants de dix à douze feuilles, et se jetèrent sur ce qu'on nomme *Nouvelles*. Ils changèrent leurs héros en personnages de médiocre condition, et même quelquefois de la plus basse, pour se réconcilier avec cette vraisemblance qu'ils avoient si fort outragée.

On fouilla dans la poussière de toutes les bibliothèques pour en extraire les anciens auteurs de nouvelles italiennes et espagnoles. Boccace, Pogge, Straparole, Giraldi furent habillés à la françoise. Cervantes, Montalvan, Marie de Zayas apprirent à parler notre langage, et l'on ajusta *la Reine de Navarre* à la mode de notre temps. Chacun de leurs traducteurs les masqua tout de son mieux pour déguiser ses larcins et se para sans scrupule des plumes d'autrui. Scarron fut un des premiers qui s'en avisèrent, et le succès qu'il eut dans quatre nouvelles tirées de l'espagnol, qu'il donna au public, excita si fort ses confrères les auteurs à rechercher cette espèce de gloire, que l'on vit bientôt la librairie fourmiller de mauvaises nouvelles, comme elle l'avoit fait, à son exemple, de méchants vers burlesques, détestables copies de l'enjouement de cet excellent original. Mais nos François ne se contentèrent pas de traduire ou d'imiter en matière de nouvelles; ils en forgèrent à l'envi l'un de l'autre, et l'on en vit éclore des couvées nombreuses pendant trente ans, jusqu'à ce que la *Princesse de Clèves*, ouvrage

également délicat et poli, imposa silence à tous ces écrivains de balle, par le désespoir où il les réduisit de pouvoir atteindre à sa perfection.

Ce fut alors que nos gens se ruèrent sur l'histoire et la mirent en lambeaux. Il falloit bien satisfaire à la démangeaison d'écrire, à l'avidité des libraires pour le gain, à l'amour du françois pour la nouveauté ; car il en veut à quelque prix que ce soit, et à la barbe de Salomon, qui a dit, il y a plus de trois mille ans, qu'il n'y avoit rien de nouveau sous le ciel. Pour cet effet, nos beaux esprits détachèrent du corps des anciens historiens ce qui leur parut le plus brillant, et de plus propre à exciter la curiosité. Ils en composèrent de petits volumes de cinq ou six heures de lecture, où ils ne manquèrent pas de coudre leurs conjectures et leurs raisonnements. Ils fouillèrent dans le cabinet et jusque dans le cœur des princes ; ils pénétrèrent dans leurs pensées les plus secrètes ; ils firent à leur manière une liaison de tous les événements des temps dont ils écrivoient ; ils les attribuèrent à telle cause qu'ils jugèrent à propos ; et ces politiques modernes, du fond d'un grenier ou de l'obscurité d'une cellule, décidèrent en maîtres de tout ce qui s'étoit passé sept ou huit siècles avant qu'ils vinssent au jour. Ainsi le monde insensiblement se trouva rempli de Maimbourg et de Varillas, et connut cependant bientôt la supercherie que de bonnes plumes, mais infidèles, faisoient à sa crédulité.

Enfin l'industrie des auteurs, chassée de tant de postes différents, s'avisa, pour dernière ressource, de se jeter à corps perdu dans le retranchement de ce que l'on appelle *Mémoires* ou *Commentaires*. Ils avoient observé combien, parmi les anciens, on conserve encore de respect et d'estime pour ceux de Jules César et de l'empereur Marc Aurèle ; et parmi ceux de notre

nation, quel crédit avoit maintenu ceux de Philippe de Commines et du maréchal de Montluc. En effet, ces sortes d'ouvrages paroissent hors d'atteinte ; et, pour me servir des termes des jurisconsultes, au-dessus de toute exception. On les considéroit comme les sources de l'histoire les plus pures, comme les productions de gens qui avoient agi de la tête et de la main dans les événements dont ils faisoient le récit, et auxquels, par conséquent, on ne pouvoit refuser d'ajouter une entière foi. Il ne fut donc question, après cela, pour les auteurs des nouveaux livres, que de faire des extraits des gazettes du temps qui les avoit immédiatement précédés ; de mettre à la tête de ces extraits quelque nom d'un homme qui eût été dans l'emploi, et d'égayer ce tissu par quelques contes familiers qui donnassent à tout le reste un air de vérité. Cela réussit, et le public voulut bien encore une fois être trompé, parce qu'il l'étoit assez finement. C'est ce qui donna pendant quelque temps une grande vogue à cette foule de Mémoires que l'on intitula de *Bassompierre*, d'*Aragon*, de *Rochefort*, de *Grammont*, et autres semblables, qui n'avoient rien autre chose que le titre de leurs auteurs prétendus. On commence présentement à se détromper de cette imposture ; et si le peuple en est encore infatué, ceux qui ont quelque teinture de bonne critique démêlent facilement cet artifice et rendent justice à la mémoire de plusieurs grands hommes sur le tort que l'on fait à leur réputation en abusant impunément de leurs noms illustres pour un petit intérêt de librairie.

Permettez-moi, Monsieur, d'ajouter à tous les mets différents que je viens de vous servir, une espèce de hors-d'œuvre ; ce sera, si vous le trouvez bon, les livres de voyage. Ce n'est pas que le fond n'en soit excellent, et que l'on ne doive avoir beaucoup d'estime pour ces

illustres Argonautes, qui, par des fatigues immenses et par l'exposition de leur vie à une infinité de dangers presque inévitables, ont fait des découvertes qui nous facilitent le moyen de faire le tour du monde sans sortir de notre cabinet. Mais c'est une marchandise si fort mêlée, qu'il est comme impossible d'en séparer le vrai d'avec le faux. Ces livres sont en partie composés par des auteurs ignorants : ôtez-les de la manœuvre d'un vaisseau ou de la connoissance du rumb des vents, ils ne savent plus où ils en sont. Dans les pays qu'ils ont parcourus ils ne découvrent rien au delà du cours d'une rivière ou des ruines d'un château, ou d'un caravansérail ; d'autres, plus éclairés, mais plus fourbes, ont chargé de leurs conjectures le peu qu'ils ont pu pénétrer, en courant, dans les mœurs, la religion et le gouvernement des nations les plus reculées.

Vous en trouverez qui se sont enivrés avec le roi de Perse, qui ont pesé jusqu'au dernier carat toutes les pierreries du Mogol; qui, par la confidence d'un eunuque ou d'un page, ont été informés exactement de tous les secrets impénétrables du sérail de Constantinople et de la coquetterie impraticable de ses sultanes. D'autres enfin, sans quitter le coin de leurs foyers, nous ont donné sur la foi d'autrui le détail de tous les carbets des sauvages, et le rôle exact de tous les chrétiens qu'ils ont boucanés dans le carême ; et tout cela débité avec d'autant plus de hardiesse, qu'ils ont compris que la plupart des hommes s'en rapporteroient plus volontiers à leur parole, qu'ils ne se donneroient la peine de l'aller vérifier sur les lieux. Ce qu'il y a de plus ridicule à tout cela, c'est que, comme les soldats de Cadmus, ils se détruisent les uns et les autres, et se donnent à tout propos d'illustres démentis, en cela seul uniquement véritables. De telle sorte que dans l'em-

barras de se déterminer auquel on doit ajouter foi, il ne reste d'autre parti à prendre que celui de ne croire à pas un d'eux.

A quoi doit aboutir, me direz-vous, toute cette généalogie de mauvais livres? Voici un discours qui donne dans le défaut que les architectes condamnent en certains édifices, dont le frontispice est plus grand que tout le reste du bâtiment. Doucement, s'il vous plaît, ce n'est pas ici une pièce que j'aie prétendu revêtir de toute la régularité des ouvrages que l'on a dessein d'exposer au grand jour; c'est un entretien familier avec un ami, où l'esprit se donne la liberté de s'égayer sur tout ce qui se présente à lui, et dont le désordre fait la principale beauté, comme la vue des rochers et des falaises n'arrête pas quelquefois moins agréablement les regards que les alignements des allées et les compartiments des parterres. Mais, après avoir repassé sur toute la parenté des impostures des auteurs, il est temps de venir aux mémoires attribués au cardinal de Retz, et de commencer à vous faire juger de ce que peut être ce livre en vous donnant une légère idée de la race dont il est sorti. Je viens présentement au fait, et je prétends vous faire toucher au doigt que le livre que vous m'avez prêté et qui est intitulé : *Mémoires du cardinal de Retz*, n'est point un ouvrage de ce cardinal, mais que c'est une de ces fraudes lucratives par lesquelles les auteurs et les libraires, sous l'amorce d'un beau nom, ont coutume d'en imposer à la crédulité des lecteurs.

Je tire ma première preuve de la fausseté des faits que je trouve dans ce livre, et que monsieur le cardinal de Retz n'aurait pas pu ignorer, ni alléguer contre la notoriété publique. Telle est la fausseté que l'on avance contre monsieur le cardinal Mazarin, que l'au-

teur soutient avoir été d'une naissance basse. Cela ne peut pas être vrai à toute rigueur : vous savez, Monsieur, que j'ai demeuré quelque temps au Palais Mazarin ; car enfin,

Où n'ai-je point porté la honte de mes fers ?

pour parler avec l'Alphée de Quinault. Du moins n'allez pas donner une mauvaise interprétation à cette citation. Je ne prétends en faire aucune application particulière, et je prétends dire seulement qu'un homme qui est né libre, est une grande dupe de se réduire à consumer les plus belles années de sa vie dans un esclavage volontaire. Quoi qu'il en soit, c'est au palais Mazarin que j'ai appris, par de bons et fidèles auteurs, et qui n'avoient pas plus lieu d'y être contents que moi, que monsieur le cardinal Mazarin, qui pour lors étoit mort depuis longtemps, et dont par conséquent on n'espéroit plus de faveurs ni on ne craignoit plus de disgrâces, étoit d'une maison qualifiée de Sicile ; que son père, véritablement assez mal partagé des biens de la fortune, étoit venu la chercher à Rome ; qu'il y en avoit fait une espèce en devenant capitaine des gardes du pape Innocent X, et que dans la suite il avoit marié une de ses filles à l'aîné de la maison de Mancini, qui, après les quatre premiers barons romains (qui sont, comme vous le savez, Ursin, Colonne, Conti et Savelli) ne cédoit en ancienneté de race ni en dignité à aucune maison de l'état ecclésiastique ; et il ne faut pas croire que la demoiselle Mazarin fût entrée dans cette alliance par la porte dorée, comme on voit aujourd'hui qu'il se pratique par plusieurs de nos grands seigneurs, qui épousent des filles sans naissance pour rétablir leurs affaires ; car la maison des Mazarin n'avoit pas encore

mis le pied dans le palais de la fortune, et la dame de Mancini n'avoit jamais eu de dot que dix mille écus romains. Tout cela sont des faits que monsieur le cardinal de Retz ne pouvoit pas ignorer. Mais si l'on veut dire que c'est un trait de malignité qui lui est échappé contre son rival d'ambition, voici d'autres faits où la même exception ne peut point avoir lieu.

Dans une assemblée célèbre du parlement, tenue en l'année 1651, pour essayer ou de pacifier les troubles de l'État ou de soutenir la faction contre la cour, tous les seigneurs du parti de la Fronde s'y trouvèrent en grand nombre. M. de Beaufort, alors mécontent du parti, fut le seul qui n'y parut point; sur quoi l'auteur des Mémoires fait dire au cardinal de Retz : *Il faut avouer que M. de Beaufort et M. d'Angoulême sont les seigneurs les plus pacifiques du royaume et qui se donnent le moins de mouvement.* Et, pour faire sentir la force de ce bon mot : « Vous remarquerez, ajoute-t-il, « que M. d'Angoulême étoit alors âgé de plus de « quatre-vingt-dix ans, et détenu dans le lit dont il ne « sortoit point depuis plusieurs années. » Il y a dans cette réflexion autant de fausseté que de mots. En premier lieu, si Charles de Valois, duc d'Angoulême et fils légitime du roi Charles IX, avait eu, en 1651, plus de quatre-vingt-dix ans, il auroit été presque aussi vieux que le roi, son père, qui n'avoit que neuf ans quand il parvint à la couronne, en 1562 : M. d'Angoulême n'en a pas vécu plus de soixante-dix-huit. Secondement, bien loin que ce prince fût réduit à garder le lit les dernières années de sa vie, il jouit jusqu'à la fin de ses jours d'une parfaite santé; et même peu de temps avant sa mort il épousa une jeune fille de la maison de Nargonne, qui lui a survécu plus de quarante ans, et qui a été connue de toute la cour, demeu-

rant aux Filles de Sainte-Elisabeth, dans la réputation d'une haute vertu. Et ce qui achève de convaincre de fausseté ce prétendu bon mot, c'est que, dans le temps que l'on avance qu'il fut dit, M. d'Angoulême le père étoit déjà mort, il y avoit plus d'un an; car il cessa de vivre au commencement de 1650. Vous savez bien, Monsieur, que je ne suis pas ignorant de ces particularitës, ayant demeuré quinze ou seize ans à l'hôtel d'Angoulême, au service de madame Henriette de La Guiche, veuve de monseigneur Louis de Valois, fils de ce duc d'Angoulême dont il est ici question. Ces faits n'étoient pas si obscurs qu'ils pussent être ignorés de monsieur le cardinal de Retz; et si c'étoit véritablement lui qui fût l'auteur des Mémoires que l'on nous suppose sous son nom, il n'auroit eu garde de tomber dans de semblables anachronismes.

J'ajouterai à la fausseté de ces deux premiers faits, celle d'un troisième qui m'est fort présent; car je n'entends parler que de ceux qui sont de ma connoissance, et inférer par là que la plus grande partie du livre en question est du même caractère. Le faux cardinal de Retz parle, en deux endroits, d'un jeune homme de Paris, nommé Noblet, qui, pour lui sauver la vie, s'exposa dans une occasion où M. de Larochefoucault le tenoit enfermé entre les deux battants de la porte de la grand'chambre du Palais de Paris. J'ai connu très-particulièrement ce Noblet, et j'ai été pendant dix ans en société de repas et de jeu avec lui. Il étoit frère d'un architecte associé avec Villedot pour l'explanation de la butte Montmartre, où ils construisirent ensemble plusieurs maisons. Noblet, dans le temps que je l'ai fréquenté, étoit un vieux garçon, demeurant dans la rue Saint-Louis au Marais, qui aimoit la joie, et qui, après avoir mangé son patrimoine, subsistoit d'une

pension de deux mille livres que monsieur le cardinal de Retz lui avoit assignée sur un de ses bénéfices, et dont il a joui jusqu'à sa mort. Je lui ai souvent entendu raconter de quelle nature étoit le service qu'il avoit rendu à ce cardinal. Ce n'étoit pas entre deux portes, ni dans les derniers troubles de Paris en 1651; ce fut en l'année 1649, aux premières barricades, et en pleine rue de l'Arbre-Sec, où il avoit relevé un mousquet qu'un artisan alloit lâcher à bout portant sur monsieur le coadjuteur. Le feu prit comme Noblet le tenoit par le bout, et il en eut deux doigts de la main gauche emportés, qui ne l'empêchoient pas de bien mêler les cartes. D'ailleurs, l'épithète de jeune garçon de Paris ne lui convenoit pas, comme le livre la lui donne; car, en l'année 1670, que j'ai commencé à le pratiquer, il avoit plus de soixante ans, et par conséquent plus de quarante quand il exposa sa vie pour sauver celle de monsieur le coadjuteur. Doit-on penser que ce seigneur, qui avoit une si excellente mémoire, comme nous le dirons ci-après, pût en manquer pour des circonstances si remarquables pour lui, et où il s'agissoit du plus grand danger qu'il ait couru de sa vie.

Vous avez connu monsieur l'abbé Charrier, qui n'est mort que depuis quelques mois. C'étoit un homme sorti d'une famille des plus distinguées de Lyon, d'une probité connue, et dont le mérite lui avoit procuré l'abbaye de Quimperlay dès le ministère du cardinal de Richelieu. Son abbaye étoit en Bretagne, pays où sont situés les plus grands biens qui ont appartenu à la maison de Retz, et où j'estime que notre cardinal étoit né. Il n'y a pas encore deux ans que notre abbé étant dans notre province, assuroit que l'on verroit bientôt paroître une histoire du cardinal de Retz, et qu'il avoit reçu des lettres de Hollande par lesquelles certain homme de sa

connoissance le prioit de lui vouloir envoyer des mémoires qui puissent aider à ce dessein. Concluez par-là de quelle boutique est sorti ce livre, que l'on a jugé à propos de parer de l'illustre nom de ce cardinal, pour donner vogue, sous ce passe-port, à toutes les faussetés dont il est rempli.

A ces inscriptions de faux, tirées de faits incontestables, j'ajouterai d'autres preuves, qui, bien qu'elles ne soient pas vraisemblables, ne me paroissent pas moins concluantes. Dans les crimes capitaux, on fait souvent le procès aux coupables sur de violentes présomptions : la première sera que monsieur le cardinal de Retz avoit composé ses Mémoires en latin, et que moi-même je lui en ai ouï réciter de forts beaux morceaux en cette langue, chez monsieur le maréchal d'Albret, après son retour de Rome. Il assuroit même qu'il n'en avoit jamais rien écrit, et qu'il les avoit mis en ordre par un seul effort de mémoire. J'en ai appris une circonstance assez singulière par un de ses aumôniers, homme d'esprit et de probité : c'est que quand il y vouloit changer quelque période, il le faisoit avec la même facilité que nous avons à effacer avec la plume les premiers traits de l'écriture pour en substituer d'autres à leur place, et ne se ressouvenoit non plus de la première manière que si l'éponge y avoit passé, tant il avoit d'empire sur sa mémoire : faculté de notre âme qui n'est pas toujours si soumise ni si obéissante, et qui ne nous représente que trop souvent ce que nous voudrions oublier, pendant qu'elle nous refuse à tous propos des idées que nous souhaiterions de rappeler. A la vérité, ce n'est pas une preuve fort concluante que ce cardinal n'ait pas écrit ses Mémoires en françois, parce qu'il les avoit premièrement ébauchés en latin. Le fameux jésuite Mariana, après avoir composé son

Histoire d'Espagne en la langue savante, la traduisit bien lui-même en sa langue maternelle ; et j'ai ouï dire à feu M. Ménage qu'il savoit de bonne part que si M. de Thou ne fut pas mort si tôt, il auroit mis en françois sa belle et curieuse histoire. Il auroit, par ce travail, épargné bien de la peine et des bévues à ses lecteurs, pour déchiffrer tant de noms propres qu'il a jugé à propos de latiniser.

Mais si l'on peut sauver de ce reproche les Mémoires que nous tenons sur la sellette, comment les exemptera-t-on de celui qui se tire de l'inégalité du style? C'est la méthode que les plus fameux critiques ont coutume de tenir, pour établir la supposition des écrits qu'ils veulent attaquer, que de comparer ces ouvrages avec d'autres des mêmes auteurs ou de leurs contemporains, pour faire juger par cette comparaison de ce que l'on doit en croire. Apicius, ce célèbre débauché dont l'intempérance étoit si grande qu'il s'empoisonna de désespoir après avoir supputé sur son livre de compte qu'il ne lui restoit plus que deux cent mille écus pour les employer en bonne chère, sur quoi Martial dit agréablement que jamais il n'avala de morceau plus cher; ce même Apicius, dis-je, nous a laissé ou du moins on nous a donné sous son nom, un livre de cuisine, dans lequel il enseigne la composition des ragoûts qui étoient en usage de son temps ou que lui-même avoit inventés. Adrien Turnèbe ou Tournebœuf, un des plus éclairés critiques des derniers temps, a soutenu en quelque endroit que ce livre ne pouvoit être d'Apicius, à qui on l'attribuoit, parce que ce fameux dissipateur avoit vécu sous l'empire de Tibère et que ses expressions ne répondoient pas à la belle latinité qui étoit en vigueur en ce temps-là. Les Mémoires en question peuvent être attaqués par le

même raisonnement. Non-seulement ils ne répondent pas à la pureté du style dont on s'est servi dans le milieu du règne de Louis le Grand, où ils devoient avoir été écrits, mais ils ne sont point conformes au style du même auteur auquel on les attribue. Nous avons de sa façon cette belle histoire de *la Conjuration de Fiesque contre la république de Gênes*, qui est un des plus beaux morceaux qui aient paru en notre langue, où la netteté des pensées concourt partout avec la pureté de l'expression. Qui pourra s'imaginer, en comparant cet ouvrage avec les Mémoires, que ce puisse être des productions du même auteur ? Je sais qu'à la vérité on varie quelquefois de style suivant la diversité des matières ou des âges auxquels on écrit ; mais ce n'est jamais si fort, qu'il ne s'y conserve toujours quelques traits de conformité, tel que l'ingénieux Ovide nous la représente dans les heures qui assistoient autour du trône du soleil : « Elles n'avoient pas toutes le même « air de visage, dit-il ; mais aussi ne l'avoient-elles pas « si différent, que l'on n'y pût remarquer quelques traits « de ressemblance. »

Mais ce n'est pas seulement avec les autres ouvrages de notre auteur que les mémoires qu'on lui attribue ne sont pas conformes : leur composition est très-inégale en elle-même. A la vérité, j'y ai remarqué deux assez beaux endroits et raisonnablement bien touchés : l'un, dans le premier volume, qui concerne les degrés par lesquels la puissance arbitraire est arrivée en France à son apogée ; et l'autre, dans le quatrième tome, qui est la description du conclave où le pape Alexandre VII fut élevé au pontificat. Le premier est une matière rebattue et pillée dans les libelles de nos François réfugiés ; le second n'est qu'une espèce de traduction de la relation italienne du conclave du pape Chigi, qui est imprimée

avec plusieurs autres conclaves dans une compilation que l'on a faite, et que je conserve dans mon cabinet. Il faut encore avouer que dans cet ouvrage, parmi les obscurités dont il est enveloppé, on entrevoit parfois briller quelques bons mots comme des éclairs dans un nuage. Tel est celui qu'il rapporte au grand Condé, qui, parlant du tour que les auteurs donnoient aux affaires et aux intérêts des grands, dans les libelles qu'ils semoient parmi le peuple : « Ces marauds, disoit-il, nous » font agir et parler comme ils agiroient et parleroient » s'ils étoient à notre place. » Ce grand prince, qui avoit autant de savoir que de valeur, pouvoit bien avoir pris ce trait de l'histoire d'Alexandre, qui, sollicité par un de ses généraux d'accepter les offres que lui faisoit Darius de l'une de ses filles et de la moitié de ses États, en lui disant que s'il étoit Alexandre il se contenteroit de cette offre : « Et moi aussi, reprit ce jeune conqué- » rant, si j'étois Parménion. » S'il y a quelques traits de cette qualité dans nos Mémoires, il faut convenir qu'ils y sont clair semés, et qu'il s'y en répand nombre d'autres qui me paroissent bien froids.

Tout le tissu de cet ouvrage est un chaos, une obscurité perpétuelle et impénétrable, si ce n'est à force de contention d'esprit. L'auteur, en certain endroit, parle d'une conversation qu'eut un jour son cardinal supposé avec le duc Charles de Lorraine, où ils se payèrent réciproquement d'un si profond galimatias qu'ils parlèrent ensemble plus d'une heure sans entendre un seul mot de ce qu'ils se disoient l'un à l'autre, dont ils rirent ensuite de bon cœur dans un éclaircissement qu'ils eurent au Luxembourg sur ce sujet. Il seroit à souhaiter que le cardinal imaginaire voulût entrer en conversation avec nous pour nous interpréter une infinité d'endroits de son livre qui sont d'un pareil caractère. On

y affecte une manière de parler qui, à force de raffinement et de choix dans les termes, n'est rien moins que naturelle ni du bel usage de la cour, dont celui que l'on fait parler avoit une si grande pratique. Il s'y rencontre nombre de mots dont Richelet et Furetière ne firent jamais mention. Vous voyez presque à chaque page que l'auteur, qui sent son embarras, est obligé de vous dire : *Je m'explique;* et quand il s'est expliqué, il se trouve encore que son explication en demanderoit une autre. Que dirons-nous de cette répétition dégoûtante de certaines expressions favorites où il prétend briller? — *Je savois le dessous des cartes, je connoissois le dedans de la machine.* — Je conviens que ces métaphores sont supportables pour exprimer figurément que l'on sait la fin d'une intrigue, le secret d'une négociation, les motifs cachés qui font agir ceux avec qui l'on traite; mais quel est le lecteur délicat qui ne sente soulever sa bile à lui entendre si souvent redire la même chose? Non, monsieur l'auteur que je ne connois point, et que je ne me soucie pas de connoître, ce n'est point ainsi que s'expliquoit l'éloquent auteur de la *Conjuration de Fiesque.*

> Puisque vous me voulez tromper,
> Trompez-moi mieux que vous ne faites.

Encore deux petites observations, Monsieur, et je vous quitte. J'ai deux volumes in-quarto intitulés : *Journal du Parlement*, qui contiennent les plus signalées aventures de cette fameuse rébellion de Paris sous la minorité du feu roi, où sont rappelées date par date toutes les délibérations du parlement à cette occasion. Comptez, Monsieur, que notre historien en fait un extrait si fidèle, que jusqu'à la distribution de l'ouvrage, et presque partout aux mêmes termes, il ne s'en est point

écarté. Je ne fais aucun doute que l'auteur des mémoires n'ait mis en œuvre ces matériaux, avec la liaison de quelques épisodes qu'il y a cousus, partie inventés et partie véritables, et le tout cimenté par la malignité qui se trouve répandue dans les pasquinades de ce temps-là, qui se sont conservées dans les bibliothèques des curieux. A quoi, pour donner un plus grand air de vérité originale, on a artificieusement affecté de semer quelques lacunes qui pussent faire juger qu'elles partent de quelque manuscrit curieux auquel l'auteur n'avait pas mis la dernière main ou qui n'avoit pas été assez soigneusement conservé; car nos beaux esprits, sur toutes choses, sont curieux de lacunes; et j'en connois tel qui donneroit volontiers la moitié de son bien pour déterrer quelque vieux manuscrit où celles de Pétrone fussent remplies. Telle est la malignité du cœur humain, tel est son goût pour la satire. Ce sont ces sortes de livres que l'on s'arrache des mains, que l'on débite sous le manteau, et dont il ne faut qu'un ou deux pour faire la fortune d'un libraire.

Je n'ai plus qu'un coup à porter à mon adversaire, que j'ai réservé pour le dernier comme le plus mortel; ce n'est qu'une conjecture, mais elle est pressante. Trouvez-vous quelque apparence, Monsieur, qu'un homme du génie, du poids, de la dignité, de la réputation de monsieur le cardinal de Retz, ait voulu tracer un si vilain portrait de lui-même pour le laisser à la postérité? Il se représente, dans sa jeunesse, comme un ecclésiastique libertin, duelliste, incestueux, méditant l'enlèvement de sa cousine germaine et l'assassinat d'un cardinal, ministre de son roi. Dans un âge plus avancé et déjà revêtu du sacré caractère d'archevêque, vous le voyez, par sa propre confession, vous le voyez, dis-je, dépeint comme un hypocrite fieffé, faisant

servir aux vues de son ambition l'extérieur d'une religion simulée; vous le voyez le corrupteur perpétuel des femmes et des filles de la cour et de la ville, en faisant servir ses intrigues galantes à celles de ses factions; d'un esprit si léger, qu'il se mit en tête de pouvoir être reçu à faire le soupirant de la reine, sur l'unique fondement de ce que cette princesse avoit remarqué qu'il avoit les dents blanches. Sa politique est si flottante et si incertaine, que tour à tour il se jette à corps perdu dans tous les partis qui se présentent; tantôt ami du cardinal Mazarin, et peu après son ennemi juré et irréconciliable, parfois dans les intérêts du grand Condé, et un moment après lui tournant le dos, jusqu'à se rendre suspect d'avoir voulu le faire assassiner. Attaché à monseigneur le duc d'Orléans par la protection qu'il en recevoit, et le dénigrant continuellement sur sa mollesse et ses irrésolutions; attaquant toutes les femmes sur le point essentiel de la réputation; et, après avoir commencé par la reine, qu'il traite sans ménagement de coquette, il déchire toutes les princesses de son temps, jusqu'à celles dont la réputation étoit hors d'atteinte, telle étoit madame la princesse de Guémené. aïeule des princes qui portent aujourd'hui cet illustre nom, que j'ai eu l'honneur de connoître, comme amie particulière et voisine de madame d'Angoulême, qui la voyoit souvent, sur le pied qu'elle avoit toujours été dans le monde, c'est-à-dire d'un modèle achevé de sagesse et de vertu.

Que l'on me donne un exemple dans les siècles anciens ou dans les modernes d'un homme d'un haut rang, piqué de l'ambition de se faire un grand nom, qui ait voulu écrire sa vie avec de pareilles taches, et qui se soit fait un plaisir de se peindre en laid à tous les siècles à venir. Il n'y a qu'un fonds de piété chré-

tienne et d'humilité profonde qui ait pu obliger un saint Augustin à faire une confession publique de ses fautes, qui n'approchoient pas des crimes que l'on nous représente ici; et je n'estime pas que l'on prétende nous livrer notre cardinal pour un homme du caractère du saint évêque d'Hippone. Celui-ci gémissoit de ses fautes les plus légères : cet Augustin moderne tire vanité de ses plus grands crimes. Qu'on ne m'allègue point que c'est une amie à qui il adresse ces mémoires, et qu'il ne prétendoit pas qu'ils pussent devenir publics. Amie tant qu'il vous plaira; il n'y a personne de bon sens qui aime à faire des confidences si complètes de ses turpitudes. On ne veut point perdre l'estime de ses amis en leur manifestant un si grand nombre de faiblesses; et quand l'effusion du cœur engageroit à en découvrir quelques-unes dans la conversation, toujours un homme de bon sens se garderoit-il bien de donner des preuves par écrit contre lui-même.

Vous voyez, Monsieur, que pour n'avoir lu ce livre qu'en courant je n'en ai pas moins reconnu le faible qui saute aux yeux de toutes parts. Mais que prétends-je inférer de tout ce long raisonnement? Le voici : « Plût aux » dieux, disoit un tyran de Rome, que le peuple romain » n'eût qu'une seule tête, pour la pouvoir abattre d'un » seul coup! » Ce sentiment étoit barbare, impie, digne d'exécration ; rendons-le légitime en le tournant sur un objet. Plût au ciel que tous ces romans mitigés que l'on nous débite sous le titre de Mémoires fussent tous réduits à un seul, afin de les pouvoir tous confondre par la seule censure de celui que j'attaque! Ils se parent de noms illustres pour nous déguiser leur turpitude; ils se couvrent avec insolence du masque de la bonne foi pour égorger la vérité et empoisonner les justes idées que l'on prétend se former de l'histoire. Ce seroit là

qu'on devroit exercer toute sa sévérité, plutôt que contre quelques jeux indifférents de poésie, qui ne tirent pas à grande conséquence, parce que ceux qui les lisent ne les prennent que pour les prix qu'ils peuvent valoir.

Nous avons cru devoir reproduire cette pièce, malgré le caractère superficiel et incomplet des critiques que Sénecé aventure ; comme elle a rapport aux *Mémoires du Cardinal de Retz*, elle a été l'objet d'une certaine attention ; d'ailleurs, les idées générales exprimées dans cette pièce et dans la précédente entraînoient naturellement leur réunion. E. C.

FIN DES ŒUVRES CHOISIES DE SÉNECE.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

NOTICE..... 5

ÉPITRES.

— Au R. P. Du Cerceau..... 63

— Au même..... 70

— Chanson de Mme Deshoulières et Réponse de Sénecé..... 77

— Au cardinal de Fleury..... 79

— La Saint-André. A M. Desbois..... 85

— Virgile et Mécène. Au maréchal duc de Noailles..... 88

— Billet..... 90

CONTES.

— Filer le parfait amour..... 95

— Le Testament énigmatique..... 113

— La Confiance perdue ou le Serpent mangeur de kaïmack..... 119

— La Roupie..... 131

— L'Amour vaincu..... 133

— Le Papillon..... 141

— Les Lunettes..... 144

— Apelle et Protogène..... 147

— Le présent ruineux..... 151

— Regard de tableaux..... 154

Pages

SATIRES.
— Les Travaux d'Apollon..... 163
— Les Auteurs..... 184
— Le Nouvelliste..... 195
— Les Gants..... 206
DIALOGUES DES DIEUX.
— Flore et Pomone..... 223
— L'Hymen, l'Amour et la Raison..... 230
PIÈCES DIVERSES..... 239
LETTRE DE CLEMENT MAROT..... 291
REMARQUES HISTORIQUES SUR LES MÉMOIRES DU CARDINAL DE RETZ..... 337

PARIS — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

NE

641792
Sénecé, Antoine Bauderon de
Oeuvres choisies. Nouv. éd. de E. Chasles
LF
S4752C
DATE
NAME OF BORROWER

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 18 04 10 002 8